

ROBERT LINHART

**LENINE,
LES PAYSANS,
TAYLOR**



combats SEUIL

ROBERT LINHART

LÉNINE,
LES PAYSANS,
TAYLOR

ESSAI D'ANALYSE MATÉRIAL HISTORIQUE
DE LA NAISSANCE
DU SYSTÈM PRODUCTIF SOVIÉTIQUE

1976

INTRODUCTION

L'amour de la vie

« Les hommes ne mourront pas toujours calmement. »
John Maynard Keynes, 1919.

Un homme erre dans l'immensité glacée du Grand Nord canadien, affamé, épuisé. Il s'est perdu, son compagnon est mort : il cherche à gagner la côte.

Un loup le suit. Mais un loup malade, presque aussi mal en point que lui, qui n'ose l'attaquer tant qu'il paraît encore garder quelque force.

Enfin, l'homme, incapable de faire un pas de plus, tombe à terre. Le loup, qui croit le moment venu, s'approche et tente de planter ses crocs dans la chair de l'homme. Mais lui-même est tellement affaibli par la maladie qu'il ne parvient pas à refermer ses mâchoires sur sa proie. L'homme a alors un ultime sursaut : il mord le loup et l'énergie du désespoir est telle que ses dents ouvrent une plaie dans la bête, dont il boit le sang. Cet aliment lui donne la force de reprendre sa marche. Il atteint finalement la côte où un navire le recueille.

Une fois à bord, marqué par cette longue épreuve, il a toujours peur d'avoir faim; il accumule et dévore sans se lasser tous les biscuits qu'il peut rassembler, au point de devenir obèse...

Cette nouvelle de Jack London s'appelle *l'Amour de la vie*. C'est le dernier texte que Lénine se soit fait lire, deux jours avant sa mort, en janvier 1924. Lénine aimait beaucoup ce récit. Il s'est éteint sur cette image d'une lutte ultime et atroce entre un homme affamé et un loup malade. Au moment où la jeune République soviétique, épuisée,

INTRODUCTION

mais provisoirement victorieuse, s'installait dans la NEP (« Nouvelle Politique économique », adoptée en 1921, peu après la fin de la guerre civile).

Quatorze États impérialistes, alliés aux forces réactionnaires russes, ont, trois années durant, tenté de dépecer la Russie exsangue où le prolétariat a, par la révolution d'Octobre, fondé son État. Mais ces fauves sont eux-mêmes trop malades pour refermer complètement leurs crocs : la guerre mondiale, qui saigne l'Europe depuis 1914, les a épuisés; leur population est recrudescence de souffrances; leur classe ouvrière est à bout et hostile à cette opération de police contre-révolutionnaire, qui prolonge encore un interminable carnage. Mutineries, grèves, révoltes affaiblissent l'intervention, que la résistance acharnée du jeune État finit par repousser. De ce corps à corps émerge une formation soviétique profondément marquée par les conditions mêmes de sa naissance, par l'épreuve de la guerre et de la famine.

En ce début du XX^e siècle, l'Europe impérialiste, qui a plongé la plus grande partie du monde dans l'affreuse nuit coloniale, devient elle-même terrain d'affrontement.

Qui racontera cette gigantesque machine d'oppression du monde entier, sur laquelle flottait la « Belle Époque » européenne des courtisanes célèbres et des premières automobiles? Qui racontera les centaines de millions d'esclaves d'Asie, d'Afrique, d'Amérique latine? Les coolies tombant comme des mouches? Les Noirs exterminés en masse pour la construction des grandes lignes de chemin de fer africaines? Les camps de travail forcé et les plantations d'Indonésie et d'Indochine? Les millions de morts inconnus tombés sans identité : « indigènes »? Les civilisations englouties, absorbées par la nuit? — il n'en est pas même sorti de quoi glaner un prix Nobel...

De massacre en massacre, le partage du butin finit en boucherie : après 1914, cette Europe gorgée de sang s'enfonçait à son tour dans la barbarie.

1914-1920 : un monde nouveau en sort. La première dictature prolétarienne durable. Mais aussi les prémisses des formes les plus perfectionnées de la dictature de la bourgeoisie — les deux se faisant face en Europe, et entrant dans un processus de lutte et d'interaction. Et,

L'AMOUR DE LA VIE

dans le reste du monde, le début d'une ère de soulèvements contre l'impérialisme et de guerres de libération nationale. « Les salves de la révolution d'Octobre nous ont apporté le marxisme-léninisme », dira Mao Tsétoung, parlant de cette époque où les peuples qui cherchaient leur voie dans la résistance à l'oppression coloniale perçurent la révolution d'Octobre comme le premier coup décisif porté au système mondial de domination du grand capital. Premières lueurs de l'aube.

La transformation brutale de l'Europe à cette époque comporte à la fois de profonds antagonismes et des caractéristiques globales. S'il existe, à chaque époque, pour des types semblables ou comparables de formations sociales, un niveau d'ensemble et un système déterminé de techniques *productives*, il existe également un niveau donné et un système de techniques *étatiques* et de moyens d'exercice du pouvoir — à commencer par sa forme la plus radicale : la guerre.

De la mêlée européenne ont émergé l'Union soviétique, Lénine, l'Armée rouge, Staline.

Mais s'y sont formés aussi le caporal Adolf Hitler, le sergent Doriot, le général Pétain. Et l'on sait le rôle ultérieur des associations d'anciens combattants, embryons de corps francs, premiers groupes fascistes, organisations nazies. L'État français vichyssois — c'est-à-dire la structure même de l'État français « moderne » — commence à prendre forme, dans ses principes, dès cette époque.

La sauvagerie de la Première Guerre mondiale et la crise profonde de l'impérialisme ont posé d'une façon nouvelle dans tous les pays d'Europe les questions fondamentales de l'organisation sociale, de la simple survie — et du système productif et étatique.

L'économiste anglais John Maynard Keynes, devenu par la suite célèbre en inspirant les nouvelles politiques économiques des États capitalistes ébranlés par la Grande Dépression de 1929, a également été marqué par l'expérience de la Première Guerre mondiale — il faisait partie de la délégation britannique à la Conférence de la paix, dont est sorti le traité de Versailles. Il écrivait en 1919 :

« Avant la guerre, [l'Europe] subvenait à ses besoins plus que suffisamment, par l'intermédiaire d'un organisme délicat et extrê-

INTRODUCTION

mement compliqué, qui reposait sur des fondements de houille, de fer et de transports. *Par suite de la destruction de cette organisation et de l'interruption des importations, une partie de cette population est privée de moyens d'existence.*

[...] Le danger qui nous menace est par conséquent la chute des conditions de vie des peuples européens jusqu'à un point (*un point déjà atteint en Russie et aussi en Autriche*) qui, pour certains, sera la famine véritable. Les hommes ne mourront pas toujours calmement : car l'inanition, qui cause la léthargie et le désespoir impuissant, jette certains tempéraments dans l'agitation nerveuse de l'hystérie et le désespoir le plus furieux. Ceux-là, dans leur détresse, pourront bouleverser ce qui reste d'organisation et écraser la civilisation sous leur désir de satisfaire éperdument leurs passions accablantes. Contre un pareil danger, nous devons unir toutes nos ressources, tout notre courage, tout notre idéalisme. »

J. M. Keynes, *Les Conséquences économiques de la paix*, Paris, 1920, p. 184-185.

On appréciera le ton moralisateur du distingué économiste : comme s'il appartenait à un représentant de la City — et de ce « monde des affaires » capitaliste qui avait poussé l'Europe vers la tuerie — de donner des leçons de bonne conduite aux peuples exaspérés ! Toujours est-il que l'Europe capitaliste mobilisa, pour défendre la « civilisation », non pas son « idéalisme », mais toutes les ressources de son militarisme : Pétain, Weygand, Noske, Koltchak et Dénikine, les corps francs, les armées blanches, les troupes coloniales, les tribunaux et les bagnes militaires, les exécutions sommaires et les massacres.

Parlons de la France. Pétain a fait ses classes d'homme d'État de la bourgeoisie dans la tempête de 14-18. *C'est en 1917*, face au soulèvement des prolétaires en uniforme écœurés par les offensives inutiles et massivement mutinés, *qu'il définit les principes systématiques de l'État bourgeois autoritaire* — qu'il incarnera à nouveau de 1940 à 1944 sous l'occupation allemande et avec le soutien des hitlériens. Il rappelle et exalte sa politique fasciste avant la lettre dans un rapport de 1925, intitulé « La crise morale et militaire de 1917 » :

« Dès la généralisation des troubles aux Armées, une surveillance étroite des éléments douteux y a été organisée *et on s'applique à l'étendre à l'ensemble du pays* [...]. Car, il n'y a pas à se le dissimuler, le danger vient surtout de l'arrière, et *le commandant en chef*

L'AMOUR DE LA VIE

veut obtenir du gouvernement un effort parallèle au sien, pour éteindre dans le pays les foyers d'infection parfaitement définis.

[La lettre du 2 juin 1917] énumère les mesures qui incombent au gouvernement :

a) surveiller et juguler les organisations de l'intérieur qui s'efforcent de jeter l'indiscipline dans l'armée et de l'entraîner dans la révolte [...];

b) *contrôler et orienter la presse* ; lui interdire les critiques contre le commandement [...]. Obtenir la discrétion sur la révolution russe, les grèves en France, la question de la paix [...];

c) *examiner sans délai les dossiers des condamnations à mort soumises au chef de l'État* ;

d) renvoyer dans le sud de l'Algérie et de la Tunisie les ateliers de condamnés et d'exclus, les compagnies de travailleurs bulgares, les détachements de travailleurs indigènes indisciplinés, véritables foyers de demoralisation [...]. »

Pétain, *La Crise morale et militaire de 1917*,
Paris, 1966, p. 106-108.

Programme de dictature ouvertement terroriste de la bourgeoisie, menacée plus encore par les soulèvements prolétariens que par la guerre interimpérialiste. La répression de 1917 est l'embryon du système de dictature que la bourgeoisie mettra en place sous la direction du même Pétain, porté au pouvoir à la faveur du déferlement nazi. L'État et le système administratif édifiés alors resteront, pour l'essentiel, en place bien après la Libération et l'« épuration » superficielle, jusqu'à nos jours ¹.

1. On sait que de nombreuses composantes de l'organisation administrative et professionnelle de la France actuelle remontent à Vichy : le très réactionnaire « Ordre des médecins », créé sous Pétain, défend son existence et son idéologie avec l'acharnement que l'on connaît. Le système statistique actuel a été, pour l'essentiel, mis en place par l'administration de Pétain.

On peut se reporter au livre de l'historien américain Robert O. Paxton, *La France de Vichy* (Paris, 1974), qui analyse avec précision le rôle important de la période pétainiste dans la « modernisation » de l'appareil étatique et productif français. Voir le chapitre « Bilan : l'héritage de Vichy », p. 309-332, en particulier p. 325-326 : « C'est dans l'administration publique, dans la modernisation et la planification économique que les mesures — et le personnel — de Vichy se perpétuent avec le plus d'évidence. [...] L'évolution que nous avons constatée de 1940 à 1944 — abandon des conceptions traditionalistes au profit d'une gestion de spécialistes et d'une modernisation planifiée — correspond aux tendances à long terme de la politique et de l'économie. »

Et, p. 332 : « C'est alors [sous Vichy] qu'une génération de techniciens et de patrons ont acquis une expérience nouvelle et un pouvoir nouveau. »

INTRODUCTION

L'État français de Giscard et Poniatowski, de la prison de Toul, du massacre des détenus en juillet 1974, des ratonnades, des tabassages, des séquestrations à la prison clandestine d'Arenc, des milices anti-ouvrières de Sochaux et d'ailleurs, de la bataille d'Alger, de la « gégène », de Massu et de Bigeard... est aussi l'héritier de Vichy et, plus loin encore, des expériences de mise en condition et de quadrillage de la population en 1917, au plus fort de la Première Guerre mondiale.

Certains essayent de remettre à la mode la social-démocratie et les courants « socialistes » antibolcheviks de l'époque. Pourtant, les dirigeants ouvriers qui trahirent la cause du prolétariat en 1914-1918 et se rallièrent plus ou moins ouvertement à l'« Union sacrée » prônée par la bourgeoisie ont une responsabilité directe dans ce tournant. Le syndicaliste Merrheim choisit d'entraver le mouvement prolétarien naissant « pour éviter à la France une paix de Brest-Litovsk ¹ ». La France n'a pas eu de paix de Brest-Litovsk en 1917-1918, c'est vrai. Mais elle a eu les sanglantes répressions d'abord des mutineries dans l'armée et la flotte, puis des grèves ouvrières; le chômage et la misère ouvrière des années 1930; la poursuite et l'aggravation de l'exploitation terroriste des colonies; l'occupation nazie, la rue Lauriston, les guerres coloniales d'Afrique et d'Asie, la torture, l'OAS, la crétinisation bourgeoise, *le Parisien libéré*, et Guy Lux...

Époque impitoyable : l'acharnement de la mêlée a fonctionné comme un processus de sélection des espèces. Des deux côtés. Dans le camp de la bourgeoisie : premières expériences de capitalisme d'État avec le rationnement et la subordination de l'industrie aux tâches militaires; transformation des méthodes politiques et embryons du

1. Voir Philippe Bernard, *La Fin d'un monde — 1914-1929*, Paris, 1975, p. 99 : « [En 1918], utilisant le mécontentement provoqué par les rappels de spécialistes des jeunes classes, qu'on remplaçait dans les usines par des travailleurs étrangers une minorité syndicale crut rendre possible un mouvement à la fois défaitiste et révolutionnaire analogue à celui qui s'était produit en Russie : c'est [...] l'impression que l'on retire de l'évolution des événements, en particulier dans la région de Saint-Étienne [...]. Clemenceau reçut en l'occurrence le concours du dirigeant du Comité de défense syndicaliste, Merrheim [...]. Merrheim n'avait jamais adhéré aux thèses du défaitisme révolutionnaire : “ *Nous ne voulions pas faire subir à la France la paix de Brest-Litovsk* ”, dira-t-il au Congrès de la CGT, en 1919, pour justifier sa conduite à cette époque. »

L'AMOUR DE LA VIE

fascisme; début de la pensée keynésienne... Dans les rangs ouvriers, tout ce qui n'était encore qu'opportunisme avant 1914 apparaît, à la lumière des années de guerre, comme trahison ouverte; les nuances sont devenues des abîmes : faillite du syndicalisme et de la II^e Internationale.

Dans le camp prolétarien, toute erreur politique dans la stratégie et la tactique de l'insurrection est fatale. Les prolétariats allemand, hongrois, italien, en font l'expérience sanglante.

Le programme des spartakistes allemands, publié en janvier 1919, après le début de l'insurrection du 9 novembre 1918, déclarait :

« La révolution prolétarienne n'implique dans ses buts aucune terreur [...]. Elle n'a pas le besoin de verser le sang, car elle ne s'attaque pas aux êtres humains, mais aux institutions et aux choses. »

Quelques jours plus tard, l'insurrection prolétarienne était noyée dans le sang et Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht, qui avaient rédigé ces lignes, massacrés par l'armée allemande sur ordre d'un gouvernement « social-démocrate ».

Béla Kun pensait être « plus à gauche » que Lénine, en particulier par sa politique agraire qui refusait le partage des terres et entendait transformer directement les grandes exploitations seigneuriales hongroises en fermes d'État. Il n'eut pas le soutien de la masse paysanne et la République hongroise des Conseils fut submergée après une brève existence de 133 jours et une résistance héroïque aux troupes impérialistes (dont les forces françaises du général Franchet d'Espérey, venu combattre là le bolchevisme et « sauver la civilisation », comme son collègue Weygand l'année suivante à Varsovie). La social-démocratie hongroise, aux engagements de laquelle Béla Kun s'était fié, trahit la révolution, livra le pays aux troupes roumaines, françaises, etc., et fraya la voie à la terreur fasciste du régent Horthy.

La tempête des mutineries et des insurrections se propagea à travers l'Europe. Mais seul émergea et se maintint, du côté prolétarien, l'État soviétique. En elles-mêmes, les conditions extraordinairement

INTRODUCTION

pénibles de la naissance de la première dictature du prolétariat durable, *constituaient déjà une limite.*

A tous ceux qui, faisant abstraction des conditions effroyables de la formation du premier État prolétarien, conditions imposées par la barbarie impérialiste, prétendent le juger en tant que pure incarnation de l'« idée marxiste » (ou de l'« idée léniniste »), on s'imagine demandant : « Que vouliez-vous qu'il fit ? » Et eux répondant : « Qu'il mourût ! »

Parler de la politique de Lénine et de la formation de l'Union soviétique sans en analyser les conditions concrètes — conditions qui ont par ailleurs produit dans toute l'Europe des formes nouvelles de dictature de la bourgeoisie — n'a pas de sens.

Recourons à nouveau au témoignage de Keynes, que l'on ne peut suspecter de sympathie pour le bolchevisme. Poursuivant, dans *les Conséquences économiques de la paix*, son tableau de la misère européenne à l'issue de la Première Guerre mondiale, il en vient à parler de *la Russie, la Hongrie et l'Autriche* :

« Là, les malheurs de l'existence et la décomposition de la société sont si connus qu'ils n'ont pas besoin d'être analysés. Ces pays [...] *sont un exemple vivant de la quantité de souffrances que l'homme peut supporter* et du point jusqu'où peut tomber la société [...]. La productivité physique et la résistance à la maladie diminuent peu à peu, mais la vie continue tant bien que mal jusqu'à ce que soient atteintes enfin les limites de l'endurance et que les conseils du désespoir et de la folie tirent ceux qui souffrent de la léthargie qui précède la crise. Alors, l'homme s'agite et les liens de l'usage sont brisés. Le pouvoir des idées est souverain. L'homme écoute toutes les suggestions d'espérance, d'illusion, de vengeance qui lui sont apportées par le vent. Au moment où nous écrivons, le bolchevisme russe semble, pour l'instant du moins, s'être consumé, et les peuples de l'Europe centrale et orientale sont plongés dans une effrayante torpeur. »

Op. cit., p. 200-201.

De fait, la Russie soviétique, que ses ennemis avaient réduite, à l'été 1918, aux dimensions du grand-duché de Moscovie, et qui se trouvait, en cette année 1919, ravagée par la faim, le froid, le typhus, assaillie par les troupes d'invasion et par les armées blanches de

L'AMOUR DE LA VIE

Koltchak et Dénikine, paraissait à bout. Un discours de Lénine du 4 juin 1918 (*Rapport sur la lutte contre la famine*) rendait compte de la gravité de la situation en des termes voisins de ceux de Keynes l'an suivant :

« Partout, aussi bien dans les pays belligérants que dans les pays neutres, la guerre, la guerre impérialiste entre les deux groupes de rapaces géants, a entraîné l'épuisement total des forces productives. La ruine et la misère en sont arrivées au point que dans les pays les plus évolués, les plus civilisés et les plus cultivés, qui n'ont pas connu la faim non pas depuis des dizaines d'années, mais même depuis des centaines d'années, *la guerre a engendré la famine*, au sens le plus authentique, le plus littéral du terme [...]. L'Allemagne et l'Autriche, par exemple, pour ne rien dire des pays vaincus et asservis, souffrent de la faim, de la plus réelle des famines [...]. Maintenant que tous les moyens de production sont mis au service de la guerre, les plus sombres des prédictions s'accomplissent sous nos yeux, et nous voyons que le retour à la barbarie, la famine et le déclin général de toutes les forces productives frappent un nombre toujours plus élevé de pays.

Nous avons maintenant à régler la question la plus élémentaire de toute communauté humaine : vaincre la faim... »

Œuvres complètes, t. 27, p. 447, 448, 451.

« *Régler la question la plus élémentaire de toute communauté humaine.* » Émergeant d'une Europe dévastée, l'économie soviétique est née et a pris forme en tant que *mode de résolution des questions les plus élémentaires de la survie* : se nourrir, se chauffer, produire les objets les plus indispensables à l'existence humaine. Cette économie est, dès les premiers jours, sous la dépendance des phénomènes naturels (en même temps que de catastrophes imputables à des actions humaines); elle est marquée par le rythme des saisons, le cycle des travaux agraires (les moments de labours, de semailles, de récoltes), la question des transports indispensables et des communications, les offensives du froid et les difficultés propres de l'hiver, la recherche des combustibles, la résistance aux épidémies... Lorsqu'en décembre 1919, Lénine énumère et analyse, à la 8^e Conférence du PC(b)R, les principaux problèmes du moment, on voit à quel point il s'agit des conditions fondamentales de la simple survie :

INTRODUCTION

« Le problème du ravitaillement est à la base de tous les problèmes [...]. Un autre problème essentiel est celui du combustible [...]. Le bois doit nous sauver [...].

Notre troisième tâche est la lutte contre les poux qui transmettent le typhus exanthématique. Ce typhus, dans une population minée par la famine, malade, privée de pain, de savon, de combustible, peut dégénérer en une calamité qui nous empêchera de venir à bout de toute édification socialiste.

C'est là un premier pas dans notre lutte pour la culture et c'est une lutte pour l'existence. »

O.C., t. 30, p. 185-187.

Le blé, le pain, le bois, les labours, les convois de ravitaillement et de combustible... Les mots d'ordre d'urgence, d'une rigoureuse simplicité, se succèdent : « Tout pour le ravitaillement ! », « Tout pour la récolte ! », « Tout pour le combustible ! », « Tout pour les transports ! ». D'un front vital à un autre, sans répit. En même temps que la guerre mobilise les forces du nouvel État sur telle frontière provisoire, puis sur telle autre (« Tous contre Koltchak ! », « Tous contre Dénikine ! »). La trame de la politique de Lénine — et du système économique qui prend forme dans ces conditions de lutte de classes acharnée — est là.

Mais, en même temps, *c'est une formation idéologique déterminée* (le bolchevisme, marxisme révolutionnaire dans les conditions de la Révolution russe) qui entre dans un processus contradictoire de fusion avec la réalité, et donc de transformation. Une conception globale du mouvement de masse, de la révolution, de la classe ouvrière, de la paysannerie, des intellectuels, de l'impérialisme, du socialisme, du travail, de la technique, etc., est mise à l'épreuve des faits, mise en œuvre, transformée, en partie maintenue, en partie abandonnée. Certaines idées fonctionnent comme repères, d'autres comme limite explicite, d'autres encore (qui nous apparaissent maintenant à la lumière de plus d'un demi-siècle de développement historique) comme limite implicite, non perçue à l'époque.

Dans l'actuelle conjoncture historique et idéologique, plusieurs composantes mettent à l'ordre du jour, avec une certaine urgence, l'analyse et le bilan critique, à la fois du léninisme en tant qu'étape historiquement déterminée du développement du marxisme révolutionnaire, et de l'expérience historique de l'Union soviétique en tant que formation sociale concrète. En voici quatre qui me paraissent essentielles à ce point de vue :

1. *L'apparition du révisionnisme en URSS* ; le processus de restauration du capitalisme; la transformation du premier État prolétarien durable en instrument de domination d'une bourgeoisie à caractère impérialiste (Tchécoslovaquie, Inde, etc.).

Poser la question des racines du révisionnisme, c'est aussi nécessairement s'interroger sur les limites de la révolution d'Octobre et les luttes de classes qui l'ont précédée et suivie, ainsi que sur les limites subjectives du bolchevisme et de la pensée de Lénine.

2. *La Révolution culturelle en Chine* et, dès avant 1965, la façon nouvelle dont la pensée de Mao Tsétoung et le développement des luttes révolutionnaires du peuple chinois ont permis de poser un certain nombre de questions fondamentales de la révolution et de la transformation socialiste de la société : ligne de masse, traitement dialectique des contradictions fondamentales (ville-campagne, agriculture-industrie, travail manuel-travail intellectuel), théorie et pratique de la révolution ininterrompue et par étapes, transformations révolutionnaires dans la sphère de l'idéologie, théorie et pratique de la révolution sous la dictature du prolétariat, critique de masse du révisionnisme, etc.

3. *La décomposition du « gauchisme »* en France a donné naissance, depuis 1968, à toute une série d'offensives idéologiques contre Lénine, le marxisme-léninisme et les principes fondamentaux de la dictature du prolétariat. Des idéologues « modernes », brandissant des bannières diverses (« désir », « spontanéité », « anti-autoritarisme » — et même, pour certains, un pseudo — « maoïsme » qui n'a rien à voir

INTRODUCTION

avec la pensée de Mao Tsétoung), adoptent, vis-à-vis de Lénine et des débuts de la dictature du prolétariat en Russie, la position de *haine de classe* qui a toujours été celle de la bourgeoisie et des forces réactionnaires à l'égard de la révolution prolétarienne. Exhumant de vieux sophismes et de vieilles calomnies accumulés au fil des ans par les cohortes de scribes du capital, ces gens les mettent hâtivement au goût du jour, en en conservant l'essentiel : travestissement de la réalité historique, inversion des responsabilités, discours creux, subjectivisme et idéalisme. Ils s'acharnent à présenter le bolchevisme comme une variante de la pensée bourgeoise et de la politique de la bourgeoisie, caricaturant Lénine comme un « putschiste » et un « autocrate », au mépris de la réalité historique. A travers Lénine et l'expérience historique d'Octobre, ils visent le principe même de la révolution et de la dictature du prolétariat. Sous couvert de « droit à la révolte », ils nient le droit des masses opprimées à se révolter et à établir leur dictature sur les exploiters. Il importe de réfuter ces campagnes de calomnies contre Lénine et la révolution d'Octobre pour entreprendre une véritable analyse critique du léninisme et de l'expérience soviétique, à la lumière des faits et du point de vue du matérialisme historique.

4. *La crise économique mondiale et les efforts d'industrialisation* et d'édification économique indépendante des peuples du tiers monde engagés dans la lutte contre la domination impérialiste, incitent également à faire une analyse détaillée et, dans la mesure du possible, un bilan de l'expérience de l'URSS et des caractéristiques spécifiques de la pensée de Lénine et de l'idéologie bolchevique, en matière de politique économique, de transformation des procès de production et de travail. Des questions aujourd'hui aussi brûlantes que celle du « transfert technologique », du choix des méthodes de production, de la transformation des structures agraires, peuvent recevoir d'un tel débat des éléments importants.

Toute pensée a ses limites. Aucune ne peut incarner une vérité absolue, hors du temps et de la réalité historique. Celle de Lénine ne fait pas exception. Toute formation sociale a également ses limites,

qui tiennent aux conditions concrètes de son apparition, aux rapports qu'elle entretient avec d'autres formations sociales, au niveau atteint par les forces productives de son époque, etc.

L'objet du présent travail est de tenter une analyse matérialiste historique des mesures concrètes et de l'idéologie de Lénine et du parti bolchevik en matière d'organisation économique. Je m'en suis tenu ici à deux ensembles de problèmes qui me paraissent essentiels en ce qu'ils concernent directement les deux classes fondamentales de producteurs directs et ont, plus que d'autres problèmes (parfois plus spectaculaires), contribué à donner sa physionomie et sa structure profonde à l'Union soviétique :

— *la politique agraire* (c'est-à-dire les rapports avec la paysannerie);

— *la politique d'organisation du travail industriel* (c'est-à-dire un des aspects essentiels du rapport avec la classe ouvrière).

On verra d'ailleurs que les deux sont, en plusieurs points, étroitement imbriqués.

Je ne prétends nullement faire ici œuvre d'historien, ni même présenter une réflexion *d'ensemble* ou un bilan synthétique de la révolution soviétique ¹.

Il s'agit plutôt ici de procéder à une investigation de quelques points clés. D'où le caractère volontairement discontinu de ce travail, détaillé sur quelques questions, elliptique sur d'autres. On pourrait y voir, si l'on veut, une tentative d'« acupuncture théorique ».

Explorer certaines limites de la Révolution russe et de la pensée de Lénine. Non pour refermer la brèche, mais pour l'élargir. Non

1. L'ouvrage historique fondamental de E. H. Carr, *The Bolshevik Revolution*, était longtemps resté non traduit en français : cette lacune vient d'être comblée.

Par ailleurs, Charles Bettelheim a entrepris une analyse d'ensemble, du point de vue du matérialisme historique, des processus de luttes de classes dans la formation sociale soviétique, et de son développement. Le premier volume, qui porte sur la période 1917-1923, est paru (Charles Bettelheim, *Les Luttes de classes en URSS, première période*, Paris, 1974); un second volume, consacré pour l'essentiel à la période de la NEP doit paraître prochainement.

On ne peut que conseiller au lecteur de se reporter à ces deux ouvrages de base pour une vue plus exhaustive des questions abordées ici.

pour abandonner la voie ouverte — la voie de la révolution prolétarienne —, mais pour s’y engager plus avant.

Dans un texte rédigé le 14 octobre 1921, à l’occasion du 4^e anniversaire de la révolution d’Octobre, Lénine disait :

« Cette première victoire *n’est pas encore une victoire définitive* [...]. C’est nous qui avons commence cette œuvre. Quand, dans quel delai, les prolétaires de quelle nation la feront aboutir, il n’import. Ce qui importe, c’est que *la glace est rompue, la voie est ouvert, la route tracée.* »

O.C., t. 33, p. 49.

PREMIÈRE PARTIE

LÉNINE ET LES PAYSANS

Le mouvement de masse

« Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre
Ce lac dur oublié que hante sous le givre
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui! »

Mallarmé.

Tout compte dans le cycle des travaux agraires. Mais c'est à l'approche d'octobre qu'on refait le monde. La récolte est achevée et la terre s'offre à nouveau, immense et indifférenciée. Tout est à recommencer. Mais comment? Qui labourera quoi? La révolution de Février 1917 n'a pas encore changé grand-chose dans les campagnes : au moins a-t-elle posé la question.

Il y a la propriété juridique, il y a la possession, il y a l'usufruit, le fermage, etc. Ici les terres appartiennent au tsar, là à l'Église, là-bas au seigneur, ailleurs à la communauté rurale (le *mir*); d'autres terres appartiennent à des paysans privés. La « question agraire », comme on dit, est « complexe »...

Mais, soudain, en cet automne 1917, chaque paysan ressent que le vrai moment de l'appropriation du sol, l'acte le plus profond de l'appropriation, c'est celui où le soc, entamant la terre pour un nouveau labour, inaugure une nouvelle année de travail et de production. Et ce moment, le voici qui arrive.

Depuis que le tsar a été jeté à bas, voilà des mois qu'on en discute, du sort des terres. Comment partager les terres seigneuriales, convoitées depuis des siècles par la masse des paysans? Faut-il ou non attendre la formation de l'Assemblée constituante? Faut-il ou non indemniser les propriétaires? Quelles institutions, dans les campagnes,

se chargeront de la répartition? Là-bas, dans les assemblées tumultueuses de la ville, les projets circulent et s'affrontent. Et rien ne se fait. Et voici venir l'automne. Le village restera-t-il silencieux? On sent, dans les campagnes, que ce moment est décisif. Va-t-on laisser, comme chaque année, les propriétaires fonciers libres de faire labourer, puis semer leurs terres à leur guise? Va-t-on leur laisser les coupes de bois, les immenses réserves de matériaux et de combustibles qu'ils ont accumulées dans les forêts? Va-t-on, une fois de plus, se tenir respectueusement à l'écart des terres les plus riches et s'atteler à la charrue pour retourner le sol caillouteux de sa propre parcelle?

Oui, c'est maintenant que tout se joue, au moment des labours. Le moment est venu où chaque propriétaire, chaque possesseur du sol marque son territoire, sa terre, pour un an. Attendre encore, laisser passer ce moment, c'est remettre les choses à un an plus tard. Et qui sait où l'on en sera un an plus tard? Qui sait ce qu'auront manigancé les propriétaires fonciers et leurs alliés?

Empêcher les seigneurs de faire labourer leurs terres, les labourer à leur place — tout de suite —, couper leur bois, c'est fonder un nouveau droit. On ne s'empare pas des terres comme d'un objet, les paysans le sentent bien. Qu'est-ce que ça veut dire, « prendre les terres »? Chacun voit bien qu'elles resteront au même endroit, qu'on ne peut pas les emporter! Bien sûr, on peut prendre des instruments aratoires, briser des clôtures, brûler des fermes, s'emparer de récoltes. De tels actes de pillage, il y en a eu depuis mars 1917. Mais justement, ce sont des actes de pillage : on peut les expliquer, les justifier par la haine accumulée contre les seigneurs, par les immenses souffrances du passé et le servage encore récent. Mais pour la masse des paysans, ces actes ne fondent pas un droit nouveau; ce sont des règlements de compte en dehors du droit. Et souvent, ce sont les « pauvres » qui ont agi ainsi, les paysans sans terre. Pour les autres paysans, les « pauvres » ne sont pas tout à fait des vrais paysans. On peut comprendre leurs actes de désespoir, mais ce n'est pas de ce côté-là qu'on cherchera l'issue. Non, l'issue, elle est du côté de l'acte de vie, du travail : le vrai droit, c'est là qu'il trouve son fonde-

ment, dans le labour et l'ensemencement, dans cette longue marche haletante où, sillon après sillon, contre la terre lourde et la pierraille, le paysan force la voie des subsistances de l'an prochain.

Les lignes politiques s'affrontent sur la question agraire depuis février-mars 1917 : nationalisation? partage?... Chaque groupe a son programme, les projets de lois ou de décrets s'accumulent, les textes s'affrontent dans les soviets. Bolcheviks, mencheviks, socialistes-révolutionnaires, cadets s'opposent. Dans les campagnes, il y a eu quelques « désordres », et des idées cheminent — et il y a aussi les déserteurs revenus du front, qui font de l'agitation dans les villages et poussent à la prise des terres. Mais, à l'été, rien ne s'est fait de décisif et, si quelque chose a mûri dans l'immensité paysanne, ce n'est encore que le cheminement silencieux et souterrain de la pensée collective qui lentement prend forme...

Et voici qu'en août-septembre-octobre 1917, cette pensée collective se condense, et qu'une idée simple s'empare de l'immense masse paysanne — qui va, à nouveau, faire basculer la Russie : c'est maintenant qu'il faut agir, au moment des labours. C'est maintenant qu'il nous appartient, à nous paysans, de nous emparer des terres seigneuriales, pour les marquer de notre travail et fonder ainsi notre droit.

À août-septembre-octobre 1917 : un peu partout dans l'immense plaine russe, les masses paysannes passent à l'action, s'emparent des terres des seigneurs interdisent par la force les labours commandés par les propriétaires fonciers, procèdent elles-mêmes à leur guise aux labours et aux ensemencements, font elles-mêmes et pour leur propre compte les coupes de bois dans les forêts des seigneurs. *Le mouvement de masse paysan entreprend de régler à sa manière la « question agraire »*. C'est le « partage noir ». La Révolution est à un nouveau tournant : une fois de plus, toutes les forces sociales et politiques, tous les individus qui ont jusque-là pris part à l'action révolutionnaire, sont mis à l'épreuve. Quelle attitude adopteront-ils vis-à-vis du soulèvement paysan ?

Là est le point décisif. C'est l'essence même de la Révolution qui est en jeu. Qui décide du moment crucial d'une révolution? Un groupe

d'hommes résolus, ou les brusques transformations de la conscience sociale, quand des millions d'hommes passent brusquement à l'action? Et quelle a été la nature profonde d'Octobre? Putsch ou Révolution au plein sens du mot?

Que toute la légende « antiléniniste », dans son acharnement à décrire — et décrier — un bolchevisme coupé du mouvement de masse et perpétrant par surprise un coup d'État audacieux, *passé sous silence* le lien direct qui unit l'insurrection d'Octobre au soulèvement de masse des paysans russes, c'est, somme toute, facile à comprendre. Quand on va répétant que seuls les socialistes-révolutionnaires, héritiers des populistes, étaient liés aux paysans, alors que les bolcheviks agissaient en politiciens bourgeois, il est évidemment difficile d'admettre qu'au moment crucial où se posait *pratiquement* la question de soutenir ou de réprimer le mouvement révolutionnaire de masse des paysans, *seuls Lénine et le parti bolchevik se sont mis, en fait, du côté des paysans*. Là est pourtant la vraie base de l'insurrection, du point de vue du mouvement de masse.

Si Octobre a eu lieu en octobre, c'est parce que les paysans russes, en passant à l'action à l'époque des labours ¹, ont, par là même,

1. Il sera fait à plusieurs reprises référence au cycle des travaux agraires comme étant l'une des déterminations du rythme de la lutte des classes dans le cours de la Révolution russe. Il est donc utile de donner quelques indications sur ce calendrier, particulièrement précis et contraignant dans la Russie d'Europe.

Le système de culture le plus répandu à la veille de la Révolution était, en Russie d'Europe, l'assolement triennal (deux champs en culture et un troisième en jachère, généralement utilisé comme pâturage). La culture céréalière la plus importante est le *seigle*, qui sert à produire le pain d'alimentation courante. Il y a également des blés d'hiver et de printemps (froment), mais qui jouent un rôle secondaire (pain blanc). En général, quand on parle de « blé » en Russie à cette époque, il s'agit pour l'essentiel du seigle. Le seigle est une culture d'hiver. Les labours et semailles (simultanés) ont lieu selon les régions à la fin du mois de juillet, en août, en septembre — et même en octobre dans certaines régions du tchernoziom sud. On moissonne en juin, juillet, août, également selon les régions (on trouvera le détail du calendrier du seigle et des autres cultures dans l'ouvrage de Michael Confino, *Systèmes agraires et Progrès agricole, l'assolement triennal en Russie aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris-La Haye, 1969; pour le seigle, voir en particulier p. 70).

La « période de pointe » principale des travaux agricoles intervient en juillet-août, parfois début septembre. On peut situer une période de travail secondaire — mais qui peut devenir cruciale si la soudure est difficile — au printemps (mars-avril-mai), période des labours et semailles des cultures de printemps, appelées

mis en demeure toutes les forces politiques de se déterminer par rapport à la question du pouvoir des masses — du pouvoir tout court. La seule réponse conséquente, dans cette situation de crise aiguë, fut celle des bolcheviks : l'insurrection armée contre le gouvernement provisoire, pour sauver et protéger le mouvement de masse.

Cent fois, on a tiré argument du fait que le programme agraire des socialistes-révolutionnaires avait eu plus de succès dans les assemblées paysannes que celui des bolcheviks, et que les bolcheviks avaient fini par s'y rallier tardivement. Mais combien pèsent

aussi « cultures d'été ». La moisson des cultures de printemps se fait presque en même temps, souvent, que celle des cultures d'hiver, et les semailles d'hiver interviennent également d'une façon rapprochée. La brièveté de l'été russe et la rigueur des froids accroissent la concentration des travaux à effectuer et donnent au cycle agraire un caractère plus contraignant qu'ailleurs. Les retards peuvent être catastrophiques. *La fin de l'été apparaît donc aux paysans comme une échéance décisive.* Indiquant les points de repère du calendrier familial des paysans, Michael Confino mentionne le 2 septembre (fin de l'été) et le 18 septembre (départ des cigognes vers le sud et début des froids) — ouvrage cité, p. 121 (ces dates ont, jusqu'en 1918, 13 jours de retard sur le calendrier européen).

La montée brusque de la tension dans les campagnes russes au cours de l'été 1917 devant les manœuvres dilatoires des féodaux et des partis bourgeois s'inscrit dans cette perception temporelle de la paysannerie. C'est à ce moment que le mouvement de masse paysan prend son essor, s'intensifiant encore à l'automne par sa dynamique propre, renforcée en certains endroits par les exigences tardives des labours et semailles d'hiver (ainsi dans la province de Tambov, un des centres les plus actifs dans les « troubles paysans » et importante région productrice de seigle de la « zone centrale des tchernozioms » — cf. Lavrichtchev, *Géographie économique de l'URSS*, Moscou, 1960, p. 288).

Un autre élément « saisonnier » directement lié au cycle agraire a sans doute renforcé cette détermination : la recrudescence des désertions à l'approche des travaux les plus importants, les paysans quittant massivement le front et l'armée pour revenir — illégalement — participer aux moissons et aux semailles. Ces déserteurs, déjà hors-la-loi, sont souvent les partisans les plus déterminés et les éléments moteurs des actions illégalistes dans les campagnes : prises de terres, coupes de bois et labours sauvages.

Dès la fin du XIX^e siècle, d'ailleurs, avec le développement du marché, et une certaine déstabilisation de la population rurale, on commençait à assister, en Russie, à cette espèce de pulsation qui ramenait cycliquement au travail des champs, en période de pointe, des éléments de la paysannerie dispersés en cours d'année dans des activités diverses, parfois à l'usine, parfois ailleurs. (Cf. B. Kerblay, « La réforme de 1861 et ses effets sur la vie rurale dans la province de Smolensk », in *Le Statut des paysans libérés du servage*, recueil présenté par R. Portal, Paris-La Haye, 1963, p. 282 : « Engel'gart cite l'exemple d'une famille composée de trois frères mariés, deux des frères partent à l'automne et au printemps s'engager comme terrassiers pour revenir chaque année du 1^{er} juillet au 1^{er} septembre à l'époque des pleins travaux agricoles. »)

les affrontements de textes au regard des positions pratiques des divers partis politiques au moment décisif du mouvement de masse? Si l'on ne rend pas justice à Lénine et aux bolcheviks quant à leur attitude vis-à-vis de l'Octobre des paysans, on s'interdit de comprendre ce qui fut l'âme — ou l'essence — de la révolution d'Octobre; et le reste devient bavardage. La question est d'importance : elle mérite d'être débattue en détail — quitte à argumenter aujourd'hui « contre le courant ».

La légende est tenace : les socialistes-révolutionnaires, implantés dans les campagnes, défendaient les intérêts paysans; les bolcheviks, qui n'y entendaient rien mais voyaient le peu de succès de leur ligne agraire, reprirent à leur compte le programme agraire des SR, ce qui leur valut l'alliance éphémère de la paysannerie au moment du coup d'État d'Octobre.

La réalité est autre. C'est une sorte de chassé-croisé qui eut lieu entre la révolution de Février 17 et celle d'Octobre 17. Au début, en l'absence de mouvement de masse paysan, les SR défendaient résolument une ligne de partage des terres qui paraissait avoir la sympathie du monde rural. Les bolcheviks, eux, hésitaient, et Lénine ne cachait pas ses doutes quant au rôle de la paysannerie dans la Révolution. Puis, à mesure que les « troubles » éclataient dans les campagnes, les SR — qui participaient au gouvernement provisoire — se faisaient plus timorés, puis franchement hostiles. Partage, oui, disaient-ils maintenant, mais dans la légalité. Pas question de laisser faire les paysans eux-mêmes : il faut attendre l'Assemblée constituante. Les bolcheviks, eux, faisaient le trajet inverse : les paysans ont raison de se révolter et de prendre les terres sans attendre. Et puisque la volonté des masses commence à s'affirmer dans la pratique, nous, bolcheviks, soutenons le « projet de décret » sur la terre que les SR ont présenté et que les députés paysans ont adopté. Mais, paradoxe, les SR, déjà inquiets du développement des mouvements spontanés dans les campagnes, ne défendent plus leur propre

projet que du bout des lèvres, au moment où les bolcheviks s'en font les ardents propagandistes.

Opportunisme que ces zigzags dans la ligne agraire des bolcheviks? Oui, si l'on s'imagine qu'une ligne politique se déduit d'un corps de doctrine et d'un ensemble de définitions posées au départ. Non, si l'on pense que l'essence de la Révolution, c'est le mouvement de masse, et que le mouvement de masse crée des choses nouvelles. Si l'on tient que seule est pertinente, en dernière analyse, l'attitude vis-à-vis du mouvement de masse, on la prendra comme fil directeur — bien plus que la lettre des « programmes » successifs.

En avril 1917, au moment où Lénine est revenu bousculer les dogmes des « vieux bolcheviks » et appeler le Parti à mettre à l'ordre du jour le passage à la révolution sociale — le « passage à l'acte » en somme, inattendu parce qu'attendu trop longtemps! —, il hésite sur la question agraire. Le programme agraire des « Thèses d'avril » reste très doctrinaire : nationalisation, grandes exploitations modèles sur les anciennes terres seigneuriales; s'appuyer essentiellement sur les paysans pauvres; pas de partage. Mais l'essentiel est ailleurs. Les projets de loi agraire, Lénine ne leur accorde qu'un intérêt relatif. *Ce qu'il guette, c'est le mouvement de masse des paysans* : au fond, c'est là que l'essentiel se jouera. Lénine le dit au même moment dans ses *Lettres sur la tactique*, également écrites en avril 1917 :

« Il est possible que la paysannerie prenne toute la terre et tout le pouvoir [...]. Mais il existe aussi une autre possibilité : les paysans peuvent prêter l'oreille aux conseils du parti socialiste-révolutionnaire, parti petit-bourgeois soumis à l'influence des bourgeois... qui leur recommande d'attendre jusqu'à l'Assemblée constituante, bien que même la date de sa convocation ne soit pas encore fixée.

Bien des choses sont possibles. [... : pour le moment, il y a collaboration de classe entre la paysannerie et la bourgeoisie; R.L.] Quand ce fait cessera d'être un fait, quand la paysannerie se séparera de la bourgeoisie, prendra la terre malgré elle, prendra le pouvoir contre elle, alors s'ouvrira une nouvelle étape de la révolution démocratique bourgeoise, dont il faudra s'occuper tout spécialement. »

O.C., t. 24, p. 37-38.

La Révolution n'a pas commencé dans les campagnes, c'est un fait. Or tout dépend de cela. Il faut appeler les paysans à prendre les terres. Il faut appeler les soldats à aider les paysans pour cette prise révolutionnaire des terres. Dès avril 1917, Lénine prend cette position de principe, et il n'en démordra pas : l'essentiel est de libérer l'initiative révolutionnaire de la paysannerie. *L'essentiel est que les paysans règlent eux-mêmes, en passant à l'action, la question des terres.*

Au même mois d'avril 1917, le parti socialiste-révolutionnaire prend la position inverse. Le SR Tchernov devient ministre de l'Agriculture dans le gouvernement provisoire de Kerenski, dont il soutient désormais la politique agraire, et en particulier ce point central : la réforme agraire doit se faire dans la légalité; *il ne faut tolérer aucune action spontanée des paysans avant la réunion de l'Assemblée constituante.* Cela veut dire qu'à partir de ce moment, les socialistes-révolutionnaires, participant au gouvernement réformiste bourgeois, freinent la révolution agraire et s'opposent à l'essor du mouvement de masse paysan. Le parti socialiste-révolutionnaire entend, comme le reste de la bourgeoisie, *octroyer la terre aux paysans* — avec, d'ailleurs, des compensations pour les propriétaires fonciers expropriés.

Là est le clivage essentiel. L'épisode du programme agraire des SR en juin 1917, produisant le « décret modèle » accepté par la majorité des députés paysans et finalement repris par les bolcheviks à l'été 17, est secondaire. Que la paysannerie préfère tel mode de répartition des terres à tel autre, c'est pour l'instant de peu de portée : l'essentiel est qu'elle prenne son destin en main, qu'elle agisse par elle-même, sans attendre les « bienfaits » du gouvernement.

A la fin de l'été et au début de l'automne, le mouvement tant attendu, tant espéré, se produit. Selon les statistiques officielles, il y avait eu en mai 1917 environ 150 cas de prises de terres par la force; en août, près de 500; *en septembre, près de 1 000*¹.

En septembre 17, des soulèvements paysans éclatent de toutes

1. E. H. Carr, *The Bolshevik Revolution*, éd. Penguin, t. 2, p. 40.

parts. Les plus nombreux et les plus violents se produisent dans la province de Tambov : le gouvernement provisoire y fait décréter l'état de siège et envoie des troupes pour « rétablir l'ordre ». La question agraire tourne à la guerre civile. Comment réagissent les forces politiques face à l'insurrection rurale? Kerenski envoie les cosaques. Les socialistes-révolutionnaires abandonnent leur propre programme et proposent de composer avec les propriétaires fonciers, d'accepter des indemnisations. Pour Lénine, au contraire, l'heure décisive est venue : il faut soutenir et protéger le soulèvement paysan, y compris par l'action armée. C'est le soulèvement paysan qui donne le signal de la révolution d'Octobre. Bien sûr, d'autres facteurs se conjoignent — que Lénine énumère, analyse, martèle : la tentative de Kornilov a éclairé les masses sur le danger imminent d'un putsch contre-révolutionnaire; les bolcheviks sont en train de conquérir la majorité dans les soviets; les conditions « techniques » d'une action armée sont favorables; les ouvriers sont exaspérés par le sabotage capitaliste, etc. Mais le cœur de la question, c'est l'attitude vis-à-vis du mouvement insurrectionnel de masse des paysans : va-t-on les laisser écraser militairement par les troupes de Kerenski? ou va-t-on au contraire tout faire pour les soutenir et assurer leur victoire?

Le 29 septembre 1917, Lénine écrit :

« En Russie, le grand tournant de la révolution est incontestablement arrivé. Dans ce pays paysan, [...] un soulèvement paysan grandit.

Les bolcheviks seraient traîtres à la paysannerie [s'ils n'agissent pas; R.L.], car tolérer qu'un gouvernement [...] écrase le soulèvement paysan, c'est *perdre* toute la révolution. »

O.C., t. 26, p. 71, 76.

On est loin d'un Lénine politicien bourgeois menant l'insurrection bolchevique à la façon d'un vulgaire putsch — comme nous le présentent les pseudo-courants « antiléninistes de gauche » d'après mai 68¹.

1. C'est en substance l'image de Lénine présentée par P. P. Rey dans son livre *Les Alliances de classes*, Paris, 1973.

A ces « antiléninistes » qui se réclament de la pensée de Mao Tsétoung en la dénaturant, on peut suggérer de lire cet extrait de la *Lettre aux camarades bolcheviks participant au Congrès des soviets de la région du Nord*, rédigée par Lénine en octobre 1917 :

« Dans tout le pays, le soulèvement paysan se déchaîne. Il est clair comme le jour que les Cadets et leurs satellites le minimisent de toutes les façons, qu'ils le ramènent à des « pogroms », à l'« anarchie ». Ce mensonge est réfuté du fait qu'on a commencé dans des centres d'insurrection à remettre la terre aux paysans : jamais encore les « pogroms » et l'« anarchie » n'avaient conduit à de si excellents résultats politiques! »

O.C., t. 26, p. 187.

Une dizaine d'années plus tard, Mao Tsétoung, jeune dirigeant communiste chinois, trouvera dans son rapport d'enquête sur le Hounan des accents semblables pour soutenir l'insurrection paysanne, en butte aux calomnies de la réaction et des pseudo-révolutionnaires qui agitent le spectre des « excès » :

« La révolte des paysans a arraché les hobereaux à leur doux sommeil [...]. De la couche moyenne de la société à l'aile droite du Kuomintang, tous s'accordaient à caractériser la situation par ces mots : « Ça va très mal » [...]. La réalité, c'est [...] que les larges masses paysannes se sont soulevées pour accomplir leur mission historique, que dans les campagnes les forces démocratiques se sont soulevées pour renverser les forces féodales [...]. Cela va donc très bien [...]. Des milliers et des milliers d'esclaves — les paysans — jettent à terre leurs ennemis qui s'engraissent à leurs dépens. Ce que font les paysans est absolument juste : ils agissent très bien! »

Mao Tsétoung, *Œuvres choisies*, Éd. de Pékin, t. 1, p. 25-26.

On se réfère à juste titre à l'enquête dans le Hounan, de Mao Tsétoung, comme exemple d'attitude positive et révolutionnaire vis-à-vis du mouvement de masse des paysans — et du mouvement de masse en général. Mais où diable est-on aller pêcher que Lénine, lui, ne comprenait rien à ce genre de choses?

CHAPITRE 2

La faim

On ouvre ici l'un des chapitres des illusions perdues — ou de l'écrasante pression des « conditions objectives ». Qu'on veuille bien comparer deux textes. A la fin du mois de septembre 1917, Lénine écrivait dans *les Bolcheviks garderont-ils le pouvoir?* :

« La question nationale et la question agraire sont à l'heure actuelle les questions fondamentales pour les masses petites-bourgeoises de la population de la Russie [...]. Et, sur ces deux questions, le prolétariat [...] est seul capable de mener [...] la politique résolue et vraiment « démocratique révolutionnaire » qui assurerait [...] *une véritable explosion d'enthousiasme révolutionnaire dans les masses* [...]. »

O.C., t. 26, p. 93.

Au mois de mai 1918, Lénine écrit dans *Thèses sur la politique actuelle* :

« Il faut garder fermement à l'esprit les particularités fondamentales de la situation politique et économique de la Russie, en vertu desquelles *aucun transport d'enthousiasme ne peut être d'aucun secours*. Il faut bien comprendre et faire comprendre aux ouvriers cette vérité que seul un travail soutenu et patient de création et de rétablissement d'une discipline prolétarienne de fer, accompagné d'une répression impitoyable contre les fauteurs de désordres, les koulaks et les désorganisateur, peut sauver le pouvoir soviétique au stade actuel [...]. »

O.C., t. 27, p. 381.

Moins de huit mois séparent ces deux analyses : comment ne pas

sentir, poignante, la différence radicale du ton ? A peine passé l'éblouissant moment de l'irruption dans l'Histoire, l'instant saisi — arraché au destin —, la jeune République soviétique est prise dans un étai : la guerre, la faim, les forces réactionnaires du monde entier liguées contre ce qui naît... Il faut faire face de tous côtés. Et, aussitôt, que de compromis ! La mutilation du territoire, les usines « taylorisées », les tentatives aussitôt avortées de pacte (de « trêve économique ») avec le grand capital monopoliste russe : en un sens, l'ère des illusions perdues est contemporaine de la naissance elle-même !

Pour la paysannerie aussi, tout bascule en quelques mois. La délicate « question agraire » que disputaient les lignes politiques, que le mouvement paysan avait commencé de résoudre à sa manière à l'automne 1917, voilà qu'au printemps 1918 un intrus hideux entreprend de la poser brutalement d'une façon inattendue : cet intrus s'appelle LA FAMINE. Et il n'est pas près de quitter la scène !

Que la question paysanne — l'échec de l'alliance fondamentale entre les deux principales classes de producteurs directs — ait été au centre de l'histoire soviétique jusqu'à présent, c'est presque une évidence. Mais sur la façon dont les choses ont pris forme, sur les racines de cette patiente résistance, de cette hostilité paysanne qui a longuement miné la formation sociale soviétique, les avis divergent.

Pour certains, c'est à la naissance même de la social-démocratie russe qu'il faudrait remonter : les populistes auraient eu constamment raison de prôner une voie au socialisme russe par le mir paysan, et le bolchevisme représenterait un courant occidental hétérogène à la réalité de la masse — principalement paysanne — russe. En fait, ce point de vue ne tient pas compte des conditions concrètes du développement russe au début du xx^e siècle.

Pour d'autres, tout a cassé avec Staline et l'aventure de la collectivisation en 1929. C'est méconnaître le fait que le pouvoir soviétique, confronté chaque année depuis 1918 à l'angoissante question de la récolte et du ravitaillement des villes, ne pouvait que se trouver acculé à une forme d'offensive qui pût résoudre une fois pour toutes la question.

Car, au fond, tous les personnages du drame de 1929 prennent

leur place et commencent à jouer leur rôle *dès 1918* : la faim, la question du surplus agricole, l'idéologie paysanne — le blé est le fruit de mon travail : je peux en disposer comme je l'entends —, la quadrature du cercle du paysan-moyen-travailleur-exploiteur, la haine antipaysanne d'une partie de l'intelligentsia et de la petite-bourgeoisie urbaine, la direction idéologique des koulaks sur les villages, l'implacable résolution du prolétariat immergé dans la guerre civile.

Il suffit de quelques mois, après la révolution d'Octobre, pour que l'euphorie du mouvement de masse paysan vienne se briser sur l'inextricable question du ravitaillement des villes, et que les bolcheviks se trouvent acculés à une politique de rupture de fait avec la masse paysanne. Processus inexorable dont on peut repérer les étapes.

14 janvier 1918 : Lénine propose des mesures contre la famine au soviet de Pétrograd; principalement la création de *détachements de ravitaillements* formés d'ouvriers. A ce moment, on est encore persuadé qu'il y a, un peu partout en Russie, des stocks de grains cachés par les spéculateurs. Il faut les dénicher. L'essentiel de l'effort portera donc sur les chemins de fer, les entrepôts, les logements des riches, les cachettes possibles des spéculateurs urbains. Il est encore peu question d'aller chez les paysans.

23 janvier 1918 : Lénine s'adresse aux « propagandistes » qui vont partir en province. Il parle d'aller dénicher le blé caché et d'en organiser la distribution. Mais avec l'idée que la paysannerie, dans sa masse, sera favorable. Qu'elle participera, contre les koulaks et les spéculateurs, à la lutte pour une répartition équitable du blé :

« Là-bas, dans les campagnes, vous trouverez des koulaks : vous n'aurez pas de peine à lutter contre eux, car la masse sera avec vous. »

O.C., t. 26, p. 545.

Et même :

«Chaque paysan vous aidera dans votre tâche difficile. »

O.C., t. 26, p. 546.

La réalité ne va guère tarder à démentir cet optimisme...

Pour l'instant, les campagnes, c'est encore l'immense inconnu, un océan inexploré tout autour des villes. On sait que depuis la prise des terres, il continue de s'y passer des choses et, pour l'essentiel, on laisse faire. N'a-t-on pas pris le parti de faire confiance à l'initiative des paysans? Mais les terres une fois prises, il a fallu procéder au partage. Et sur ce partage, le mouvement de masse se divise et éclate : les divergences de classes dans la paysannerie réapparaissent. Le partage, effectué sur une base locale, *stabilise ou aggrave les inégalités* : il n'y a pas de péréquation entre endroits plus ou moins favorisés. Les koulaks, le plus souvent, se taillent la part du lion — parfois avec le consentement du reste du village, parfois au contraire au milieu de conflits aigus. Du point de vue du rapport de forces, la poussée de la bourgeoisie rurale est lourde de conséquences pour l'avenir. En tout cas, ce n'est plus l'unanimité de l'automne 1917, quand tous s'étaient ligués contre les seigneurs. D'un bout à l'autre du pays, tout un monde rural se découpe et se recompose.

Peut-être les bolcheviks auraient-ils pu, si les circonstances leur avaient alors laissé le temps de s'enfoncer dans la vie politique des villages, aider les masses rurales à trouver leur voie dans la complexité des opérations de partage? Peut-être pouvait-on transformer en force politique le mécontentement des paysans pauvres lésés? Peut-être pouvait-on entraîner la masse des villageois à démasquer les ruses des paysans riches et à se repérer dans tous ces remous politiques, économiques, idéologiques? *Assurément, il eût fallu du temps* : plus sans doute à la campagne que dans les villes. Depuis l'échec des populistes, la répression tsariste n'avait-elle pas pour ainsi dire anéanti toute vie politique dans les campagnes? On ne s'y exprimait ouvertement sur les questions politiques que depuis février 1917. Comment s'implanter en quelques mois?

Au fond, c'est à ce moment que le travail politique dans les campagnes pouvait franchir une nouvelle étape et dégager de nouvelles forces révolutionnaires — dans les derniers jours de l'année 1917 et au début de 1918, à l'occasion du partage, lutte de classes riche

en contenu où pouvaient s'éduquer et se différencier politiquement les diverses forces de la société rurale. *La guerre, l'urgence de la survie du prolétariat révolutionnaire des villes, la faim en décidèrent autrement.* Le temps de mûrissement des contradictions n'était pas le même dans les campagnes et dans les villes.

« Ce qui faisait maintenant [au printemps 1918; R.L.] de l'intervention active du centre un impératif [...], c'était une urgence aiguë dont les bolcheviks ne pouvaient manquer de prendre de plus en plus conscience : la famine dans la capitale. »

Carr, *op. cit.*, t. 2, p. 55.

De fait, la situation s'aggravait très rapidement. On s'était vite rendu compte que les stocks de grains cachés un peu partout tenaient du mythe. La mauvaise récolte de l'été 1917 (les hommes étaient au front) puis la perte de l'Ukraine, grenier à blé pour tout le pays, s'ajoutaient aux dévastations de la guerre pour composer un tableau tragique. Il fallait obtenir de la paysannerie qu'elle ne se replie pas sur elle-même et *qu'elle partage avec les villes.* Il fallait obtenir de la paysannerie *qu'elle livre tout le blé qui excédait ses besoins vitaux.* Dès lors, le problème n'était plus celui d'une poignée de « spéculateurs » ou d'« affameurs »; il devenait au fond, même si cela n'était pas toujours formulé complètement au début, celui de la lutte des classes à la campagne.

Obtenir le blé, cela apparaît comme une obsession dans les textes de Lenine — et dans la réalité des actions du pouvoir soviétique — à partir du printemps 1918. On pourrait citer cent passages. Voyez par exemple *De la famine* (22 mai 1918) :

« [...] *la question la plus importante et la plus grave, la question du blé.*

[...] Ou bien les ouvriers conscients, les ouvriers d'avant-garde vaincraient, en groupant autour d'eux la masse de la population pauvre [...] et ils obligeront le koulak à se soumettre, tout en établissant une répartition rationnelle du pain et du combustible à l'échelle nationale.

Ou bien la bourgeoisie, aidée des koulaks et soutenue indirectement par les gens sans caractère et les brouillons [...] jettera bas le

pouvoir des soviets et installera un Kornilov russo-allemand [...].
C'est l'un ou l'autre.
Pas de milieu.
La situation est tendue à l'extrême dans le pays. »

O.C., t. 27, p. 413-421

La question du pain, en période de troubles, peut à tout moment devenir la question politique centrale. Un pouvoir incapable d'assurer le ravitaillement des masses risque à chaque instant d'être balayé. L'histoire des révolutions et des contre-révolutions, c'est aussi l'histoire des émeutes pour le pain contre les affameurs, quand les populations exaspérées par la souffrance déferlent et engloutissent les responsables supposés, les incapables, le pouvoir politique du moment. Voir la Révolution française. L'expérience historique désigne le danger imminent.

Et l'appel de Lénine se développe, jusqu'à atteindre des accents proprement religieux, comme si, face à l'obscurantisme clérical, la foi nouvelle devait prendre des formes symétriques (on verra à nouveau cette esquisse de « contre-religion » au moment des grandes offensives de Staline) :

« Il faut organiser une grande « *croisade* » contre ceux qui spéculent sur le blé, contre les koulaks, les vampires [...]. Chaque poud de blé et de combustible est véritablement une chose *sacrée*, bien plus que celles dont les popes farcissent le cerveau des imbéciles [...]. »

Cette mobilisation idéologique du prolétariat contre les koulaks, cette « *croisade* », c'est au *printemps* 1918 que Lénine y appelle : en 1929, Staline, convaincu qu'au fond la question se pose à nouveau dans les mêmes termes, retrouvera, dans ses discours, des accents semblables...

L'appel à la *croisade* ne va pas sans analyse politique, sans mesures tactiques. On voit, en effet, apparaître une nouvelle façon de poser, théoriquement et pratiquement, la question paysanne. Si l'on veut repérer le système de contradictions dans lesquelles le pouvoir soviéti-

que se trouvera enfermé jusqu'à l'issue brutale de la collectivisation de 1929, il faut en chercher la mise en place à ce moment précis — printemps 1918 — dans les analyses et les plans concrets formulés par les bolcheviks pour faire face à la famine.

Dès avril-mai 1918 émergent trois points essentiels de la politique agraire :

1. La récolte donnera lieu à une véritable *guerre pour le blé*. 1918 n'est qu'un début : cette guerre se renouvellera, sous une forme ou une autre, pratiquement chaque année jusqu'en 1929, et bien au-delà — dans des conditions nouvelles.

2. La lutte dans la paysannerie est une *lutte idéologique* longue et acharnée contre la mentalité petite-bourgeoise et petite-proprétaire. La petite propriété rurale secrète quotidiennement le capitalisme.

3. Il appartient au prolétariat d'organiser les *paysans pauvres* qui sont ses alliés naturels à la campagne. Les formulations de Lénine montrent cependant qu'il attribue au mouvement des paysans pauvres *un rôle subordonné* : le prolétariat s'appuie sur les paysans pauvres pour son action dans le village; ils ne constituent pas, en eux-mêmes, une force dirigeante de la lutte des classes à la campagne. C'est très important : dès ce moment, la politique agraire soviétique n'a plus comme fondement le mouvement révolutionnaire des masses rurales. Elle essaye de susciter ce mouvement pour appuyer ses propres offensives, ce qui est bien différent.

Un quatrième point se précisera plus tard (en 1919) : la théorie du paysan moyen, à la fois travailleur et « exploitateur ». Le dispositif d'ensemble du système de pensée agraire des bolcheviks pour cette période s'en trouvera complété, mais au prix de nouvelles contradictions... Examinons les quatre composantes de cette politique agraire, leurs raisons, leurs conséquences.

1. *La guerre pour le blé.*

Lénine, *Thèses sur la situation actuelle*, 26 mai 1918 :

« 1. Transformer le commissariat à la Guerre en commissariat à la Guerre et au Ravitaillement, c'est-à-dire concentrer les 9/10^e de l'activité du commissariat à la Guerre à la réorganisation de l'armée en vue de *la guerre pour le blé, ceci pour une période de trois mois : de juin à août.*

2. Décréter la loi martiale dans tout le pays, pour le même laps de temps.

3. Mobiliser l'armée, en choisissant ses parties saines, et appeler les hommes âgés de 19 ans révolus, au moins dans certaines régions, pour entreprendre des actions militaires systématiques en vue de conquérir, reconquérir, collecter et évacuer le blé et le combustible. »

O.C., t. 27, p. 430.

Ainsi, dès le printemps 1918, la contradiction ville-campagne, rendue antagonique par la famine et les nécessités de la survie de la population urbaine, prend la forme la plus radicale qui soit : *la forme militaire*. Ces détachements ouvriers armés qu'on envoie chercher du blé de toute urgence, *sans avoir eu le temps de préparer politiquement les campagnes*, le monde rural les percevra, dans son immense majorité, comme des agresseurs. Bien sûr, seule est en principe visée la bourgeoisie rurale. C'est aux accapareurs, aux koulaks, qu'on entend arracher le blé. Mais quand l'offensive est lancée, on n'a pas réussi à les isoler — à vrai dire, on n'a même pas commencé de le faire —, et les masses paysannes se défendent en bloc contre les intrus, passivement ou activement. *Deux répliques des paysans aux « détachements »*. A court terme : on cache le blé. A long terme : on n'ensemence plus que ce qui est strictement nécessaire à la survie de la famille.

En fait, à la veille même du déclenchement de l'intervention impérialiste et de la guerre civile — qui durera jusqu'en 1921 —, c'est un troisième front militaire qui s'ouvre. Car, pendant toute cette période, *les paysans se battent des deux côtés à la fois* : avec le gouvernement

Soviétique contre les Blancs — qui rendraient leurs terres aux propriétaires fonciers; contre le gouvernement soviétique pour garder les grains que les « détachements » veulent prendre. Les troupes de « verts », maquis paysans réfugiés dans les forêts, combattirent les armées blanches dans le sud de la Russie, puis le pouvoir des soviets. Les paysans diront : « J'ai été un Vert jusqu'à ce que les Rouges fassent de moi un Blanc ¹. »

2. La lutte idéologique dans les campagnes.

User de moyens militaires pour résoudre une contradiction que l'on reconnaît être en grande partie de nature idéologique, c'est une situation paradoxale. C'est pourtant celle dans laquelle se trouve, très vite, le pouvoir des soviets vis-à-vis de la paysannerie. Car, en même temps qu'il appelle à la croisade pour le blé et fait organiser pratiquement les détachements du ravitaillement, Lénine commence à analyser *la résistance idéologique* de la paysannerie au communisme, et à poser le problème *de l'appropriation des grains d'abord, de la collectivisation des terres plus tard*, en termes de transformation idéologique.

En pleine mobilisation pour le blé, le 4 juin 1918, Lénine dit :

« Nous sommes en présence des minuscules et innombrables racines de cette exploitation bourgeoise, pénétrant profondément dans tous les pays, par l'intermédiaire des petits propriétaires par les mille canaux du genre de vie, des habitudes, des façons de penser des petits propriétaires et des petits producteurs; nous avons devant nous le petit spéculateur, le manque d'habitude du nouveau mode de vie, le manque de confiance en ce mode de vie, le désespoir. »

O.C., t. 27, p. 457.

Pour arracher le blé à ses cachettes, il n'y a donc pas seulement à engager la bataille contre les ennemis (les koulaks) mais aussi contre

1. Élisabeth Drabkina, *Solstice d'hiver, le dernier combat de Lénine*, Paris, 1970, p. 153.

les idéologies ennemies (les habitudes, la méfiance, le désespoir de la petite paysannerie). *Lénine le voit dès ce moment*. Mais le moyen, quand il est vital d'obtenir des résultats en quelques semaines, de dissocier les deux batailles, de concentrer les coups contre l'ennemi de classe en traitant de façon spécifique l'idéologie ennemie de la masse des éléments intermédiaires? *Il y a deux batailles à engager, mais elles s'enchevêtrent dès le début, et l'acharnement de la première compromet les chances de la seconde*.

Plus tard, à la fin de 1918 et en 1919, Lénine cherchera dans les bouleversements idéologiques entraînés par la guerre et la Révolution les leviers d'un mouvement vers le collectivisme dans les campagnes. La guerre n'a-t-elle pas démontré à des masses de paysans en uniforme ce que peut réaliser la technique? Les paysans l'ont vue à l'œuvre dans une gigantesque tâche de destruction. Pourquoi ne songeraient-ils pas à s'en emparer pour un travail positif? Les « merveilles de la technique » appliquées à la terre jetteront les bases matérielles de l'exploitation collective... Apparemment, la démonstration guerrière des moyens techniques « modernes » n'emporta pas, en elle-même, la conviction des paysans et leur adhésion au « progrès ».

3. *Le rôle subordonné du mouvement des paysans pauvres.*

En mai-juin 1918, la « croisade pour le blé » se met en place. Les « croisés », ce seront essentiellement des détachements d'ouvriers en armes que les villes envoient aux campagnes... Le 11 juin 1918, le pouvoir soviétique crée les « comités de paysans pauvres ». On attend d'eux qu'ils appuient la « croisade ».

Les « comités de paysans pauvres » de juin 1918 n'ont pas surgi du développement propre de la lutte des classes dans les campagnes : ils sont un instrument parmi d'autres dans le plan général de lutte contre la famine. Organisation artificielle et non création des masses. *Dès cette première tentative de 1918, la révolution dans les campagnes est une révolution par en haut, une révolution importée*. Caractère que l'on retrouvera lors de la collectivisation de 1929.

Plusieurs textes attestent qu'en ce printemps 1918, si l'on espère rallier les paysans pauvres, on semble prendre leur passivité comme point de départ. On compte *les gagner par des mesures d'assistance*. On espère se servir d'eux comme source de renseignements pour localiser les stocks de grains et identifier les spéculateurs. On entend les organiser. Mais il n'apparaît pas qu'eux-mêmes, paysans pauvres, en tant que masse, se soient mis en mouvement de façon autonome.

Assistance. Voyez ce texte de Lénine, daté du 26 mai 1918 :

« [Ne reculer] devant aucun sacrifice financier pour venir en aide à la population pauvre des campagnes et lui distribuer gratuitement une partie des excédents de blé confisqués aux koulaks [...]. »

O.C., t. 27, p. 432.

Et cet exemple que Lénine donne à tous les ouvriers du pays (le 23 juin 1918) au moment où il les met en garde contre les tentations du pillage dans les campagnes :

« Quand j'apprends que dans le district d'Ousmane, du gouvernement de Tambov, un détachement de ravitaillement a réquisitionné 6 000 pouds de blé, et en a attribué 3 000 aux paysans les plus pauvres, je dis : même si on me démontrait que ce détachement est encore un exemple unique en Russie, je dirais quand même que le pouvoir soviétique fait son œuvre. Car il n'existe pas un seul État où il y ait un tel détachement ! »

O.C., t. 27, p. 432.

Le pouvoir ouvrier agit comme une force de justice, mais *venue de l'extérieur* apporter une issue aux paysans pauvres des campagnes. On est loin de la situation de l'automne 1917, quand les bolcheviks se félicitaient de voir les paysans régler eux-mêmes la question des terres et les encourageaient dans cette voie. Sous la pression de la famine, le pouvoir prolétarien se substitue au mouvement des masses paysannes : la question des terres avait été réglée quand elle était mûre pour la masse des paysans. La question des grains n'est pas mûre pour cette même masse. Tant pis. Il faut agir ou périr. Dès lors, devenue subordonnée à la question du ravitaillement des villes, la

politique agraire est importée dans les campagnes : elle ne dépend plus du rythme propre du mouvement de masse paysan. *De sujet du mouvement révolutionnaire en 1917, la paysannerie devient objet d'une politique agraire venue des villes.* Qu'on ne voie pas là une subtilité métaphysique : la distinction est à prendre au pied de la lettre, grammaticale; elle saute aux yeux quand on compare les textes écrits par Lénine en 1917 et en 1918.

— Lénine en 1917 :

« Les paysans exigent l'abolition du droit privé du sol [...]. Telles sont les revendications des paysans, *exprimées nettement et clairement par les paysans eux-mêmes* [...]. »

O.C., t. 26, p. 234-235.

— Lénine en novembre 1918 :

« [...] *Nous avons résolu de diviser la campagne.* »

O.C., t. 28, p. 178.

Quant aux « comités de paysans pauvres », ils ne dureront qu'une saison. En novembre-décembre 1918, on les fusionne avec les « soviets ruraux » — ce qui revient à les supprimer. « *Ils n'avaient rempli qu'une seule fonction pratique, écrit Carr, celle de fournir des informateurs* ¹. »

Un autre historien, Jan M. Meijer, montre bien les contradictions impliquées par l'éphémère aventure des « comités de paysans pauvres » de 1918 ².

Ces comités, explique-t-il, ont tout à la fois eu un rôle utile dans l'immédiat et sérieusement compromis l'avenir. Rôle utile : repérer le grain. Mais, en jouant le rôle d'indicateurs, les « pauvres » ont idéologiquement rallié la « ville » (qui les aidait en cette période de famine) contre la « campagne ». Ils se sont ainsi *discrédités* en tant que force politique (éventuellement dirigeante) pour la suite, aux yeux d'un grand nombre de paysans. En livrant le grain caché, le « bedniak » (paysan « pauvre ») « se dissociait de la majorité du village et traversait la ligne de front dans ce qu'on a appelé la guerre entre la ville et

1. Carr, *op. cit.*, t. 2, p. 161.

2. Jan M. Meijer, « Town and Country in the Civil war », in *Revolutionary Russia*, a symposium, edited by Richard Pipes, New York, 1969.

la campagne » (Meijer). Créés hâtivement et à des fins trop évidemment utilitaires, les comités sont abandonnés au bout de quelques mois.

Peu après entre en scène le « paysan moyen ».

Ici s'élabore, un peu décalée par rapport aux trois précédentes, une pièce essentielle de l'analyse et de la politique agraire de Lénine. Empêtré dans une contradiction qu'on n'a pas trouvé les moyens de maîtriser, on s'efforce quand même de l'assumer. D'une part on a fait violence aux paysans — pour leur arracher du blé — et on continue. Mais d'autre part on est, par principe et par bon sens, partisan de laisser les masses paysannes se convaincre et trouver leur voie vers le socialisme par elles-mêmes... Comment découvrir une unité entre les aspects coercitifs et la volonté de persuasion dans la politique agraire des bolcheviks? C'est un peu la quadrature du cercle. Et cela produit une théorie de circonstance, appelée à faire fortune par la suite, particulièrement lors des débats de la NEP. A l'appui des raisonnements et des thèses les plus contradictoires, il est vrai.

4. *Le « paysan moyen ».*

On a souvent dit que Staline, usant de la force vis-à-vis de la paysannerie en 1929, a, de ce fait, rompu avec la tradition de Lénine, partisan — à la suite d'Engels — de la persuasion à l'égard de la paysannerie. Ce n'est pas tout à fait exact. *Lénine était partisan à la fois de la persuasion et de la coercition.* Et, dans la pratique, le pouvoir soviétique a, dès le début, mis en œuvre les deux — avec des résultats inégaux.

Le problème se concentre, pour l'essentiel, sur le paysan moyen. Petit cultivateur, employant parfois un ou deux salariés, le plus souvent pas de salarié du tout, on l'appellerait dans d'autres pays un paysan pauvre. En Russie, où il faut le distinguer des sans-terre et des miséreux du village, on l'appelle « moyen ». Et bien vite, on se rendra compte que c'est lui l'interlocuteur principal. S'il fait bloc avec les « riches » — les koulaks —, c'est toute la paysannerie qui se dresse, tel un mur, face au pouvoir soviétique... Les « pauvres » en

qui on a espéré au début, on en vient à les traiter dans la pratique comme une sorte de « lumpen-paysannerie » (comme on appelle « lumpen-prolétariat » les chômeurs et les éléments les plus misérables du monde ouvrier des villes) : les koulaks les corrompent par des miettes, avec un peu de vodka. On peut essayer de contrebalancer cela en leur distribuant une partie des biens confisqués aux spéculateurs. Mais ce ne sont pas eux, les « pauvres », qui constituent *la force productive principale* dans les campagnes. L'ensemencement, les récoltes, la nature et l'importance de la production agricole ne dépendent pas, pour l'essentiel, d'eux. Or c'est bien là la question centrale. A court terme, on peut s'emparer de ce qui a été déjà récolté — et c'est effectivement l'objet du premier plan de lutte contre la famine, en 1918. Mais l'on voit bien que l'on court à la catastrophe si l'on ne prend pas des mesures quant au cycle de travail agraire qui recommence à l'automne. On se rend compte que les paysans ont massivement riposté aux réquisitions en réduisant les emblavures : la récolte de 1919 s'annonce compromise. Et aucune distribution aux paysans pauvres ne résoudra en quelques semaines la question du travail qui commence à nouveau. Là, il faut bien en passer par la masse des petits cultivateurs, ceux qu'on appelle les « moyens ». En 1919, la grande question, c'est de « calmer le paysan moyen », de l'isoler du koulak, d'obtenir autant que possible son adhésion active.

Mais là-dessus, épineux dilemme : la famine guette toujours autant en 1919 qu'en 1918 — la guerre civile et l'intervention impérialiste ont pris la relève des dévastations infligées par l'armée allemande —, il faut absolument s'emparer des surplus de grains, même quand les paysans ne veulent pas s'en défaire; *comment concilier la confiscation des grains et l'« alliance avec le paysan moyen »*? Pour aller plus au fond, cette poussière de petites exploitations n'est-elle pas le vrai frein au développement de la production agricole? Mais les bolcheviks ont annoncé à la paysannerie que le passage à l'exploitation collective ne se ferait que volontairement et cela apparaît bien comme l'un des termes de l'« alliance » qu'ils lui proposent. Alors? Coercition ou pas?

Lénine, qui hésite et que les événements ont contraint à des mesures

radicales (voir plus haut), formule en novembre 1919 la théorie du *double caractère du paysan moyen*, qui fonde la pratique du moment — coercition et persuasion :

« Le paysan moyen produit plus de vivres qu'il n'en a besoin, et, disposant ainsi de surplus de grains, *devient un exploitateur* de l'ouvrier affamé. C'est [...] *la contradiction fondamentale*. Le paysan en tant que travailleur, en tant qu'homme qui vit de son propre travail [...] est du côté de l'ouvrier. Mais le paysan en tant que propriétaire, qui dispose de surplus de grains, est habitué à les considérer comme sa propriété, qu'il peut vendre librement. Les paysans ne comprennent absolument pas tous que le libre commerce des grains est un crime d'État. « J'ai produit le grain, c'est le fruit de mon travail, j'ai le droit d'en faire commerce » — voilà comment le paysan raisonne, par habitude, à l'ancienne manière. Et nous, nous disons que c'est un crime d'État. »

Lénine, textes cités par Carr, *op. cit.*, t. 2, p. 168.

Le paysan moyen cultive la terre de ses mains : c'est donc un travailleur. On ne peut lui arracher ses moyens de travail — dont le principal : la terre — par la force : il faut le persuader. On n'usera pas de contrainte pour former des fermes collectives. Mais en période de famine, son produit — le grain — est un trésor qui lui donne les moyens de spéculer et, par là, de devenir un « exploitateur ». Contre le paysan « exploitateur », la coercition est légitime : on est bien obligé de lui prendre son surplus de blé par la force !

La distinction peut paraître alambiquée, mais la théorie ne fait ici que refléter les contradictions de la pratique : user de violence contre le côté exploitateur de la paysannerie, de persuasion vis-à-vis du côté travailleur. Seulement voilà, *ce sont les mêmes gens et eux ne saisissent pas la nuance!* Pour eux, le blé qu'ils produisent est leur propriété exactement au même titre que tout le reste, et le pouvoir soviétique en veut à leur bien. A quoi bon s'épuiser à faire pousser des récoltes vouées à la confiscation? Autant ne produire que ce que l'on consommera soi-même. Résultat : la résistance paysanne se porte sur la production, on réduit les emblavures et d'année en année, jusqu'en 1921, les campagnes font moins de blé... Peut-on confisquer un surplus qui n'existe pas?

Cette demi-alliance proposée aux paysans, ils la rejettent en fait, les soulèvements agraires et les formes multiples de la résistance paysanne en témoignent tout au long de la période dite du « communisme de guerre ». Et quand le pouvoir soviétique sera acculé à la NEP en 1921 (liberté des échanges pour le blé d'abord, élargie à l'économie entière ensuite), on pourra se demander si la théorie du « double aspect » n'avait pas donné lieu à un marché de dupes. Le paysan « moyen » s'était comporté comme un tout, et son côté « spéculateur » avait sérieusement influé sur son côté producteur. Les dirigeants soviétiques en prennent conscience :

« Le débat au VIII^e Congrès panrusse des soviets fit un pas en avant. Pendant les trois premières années du régime bolchevik, la famine avait été traitée comme un problème de collecte et de distribution, non de production. Ce postulat, naturel dans ce qui avait été jusque-là un pays exportateur de grains, se révélait maintenant comme une tragique erreur. »

Carr, *op. cit.*, t. 2, p. 175.

Trois mois plus tard, la NEP cédait sur les deux plans : le paysan, maître de sa terre, l'était à nouveau de sa récolte. Mais la retraite du pouvoir bolchevik ne réglait pas le problème de fond. *Et la leçon n'allait pas être perdue*. Quand, en 1929, l'offensive reprendra à la campagne, ce ne sera plus sur le terrain de la distribution, mais sur celui de la production. *Collectiviser la distribution n'est pas possible si l'on ne collectivise pas la production*. Après tout, les échecs successifs de la politique agraire bolchevique ne faisaient jamais, en l'occurrence, que remettre à l'ordre du jour une thèse élémentaire du marxisme : ce sont les rapports de production qui déterminent les rapports de consommation, et l'on ne peut transformer effectivement les seconds qu'à condition de transformer les premiers.

En janvier 1919, au II^e Congrès panrusse des syndicats, un orateur avait déjà soutenu que « la question du ravitaillement des villes ne peut être résolue que par la création de grandes unités de production à la campagne ¹ ». Dix années de développement et de tentatives

1. Carr, *op. cit.*, t. 2, p. 158.

tactiques devaient ramener le pouvoir bolchevik à cette loi d'airain et déterminer la collectivisation. Appliquée dès la naissance de la République soviétique à la collecte des grains, la coercition va s'étendre alors à la transformation du mode de production. Mais à quel prix!

Sur la question agraire, le « léninisme », c'est la brutale unité de ces deux positions extrêmes que quelques mois séparent : en octobre 1917, un appui sans réserve — unique à ce moment en Russie — donné au mouvement de masse paysan; au printemps 1918, le retournement sous l'aiguillon de la famine, la question agraire subordonnée au ravitaillement des villes, la coercition à l'ordre du jour dans la pratique.

On pourrait poursuivre l'analyse, suivre pas à pas toutes les tentatives de Lénine pour trouver, sous la pression des événements, une issue immédiate et pour formuler une stratégie à long terme. Les derniers articles de Lénine, en 1923, ébaucheront le « plan coopératif » appuyé à la fois sur la mécanisation des travaux agricoles et sur la « révolution culturelle » dans les campagnes. On y reviendra. Mais les quelques mois pendant lesquels nous avons suivi les positions agraires de Lénine ont profondément marqué par la suite les rapports paysans-ouvriers. Et le paroxysme de la crise révèle, dans une sorte de pureté, les déterminations de la pensée de Lénine : un soutien profond à la révolution paysanne, et un renversement implacable des priorités quand la survie de la Russie soviétique paraît compromise par l'« égoïsme » paysan...

A la mort de Lénine, le débat sur la question paysanne reste ouvert comme il l'a été de son vivant. Lénine ne lègue pas à ses successeurs un corps de doctrine — il leur laisse des méthodes d'analyse et des réflexes politiques. Mais un autre héritage double le sien et surdétermine pour longtemps encore l'attitude des gens des villes, des intellectuels, des bureaucrates : la vieille haine antipaysanne, mélange de peur et d'incompréhension, mystérieuse et tenace, venue d'on ne sait où mais susceptible de prendre des formes presque pathologiques...

CHAPITRE 3

La haine

Où le regard humain s'est arrêté, borné, ô Révolution, en tes sombres fumées, je vois l'an seize qui, d'épines couronné, approche conduisant les hordes affamées. [...]

J'ai dévasté vos cœurs où poussait la gentille tendresse ; j'ai coupé le chemin du pardon... C'est plus dur cependant que prendre la Bastille, infiniment plus dur, c'est du travail profond!

Vladimir Maïakovski

Le Nuage en pantalon, 1914-1915¹.

« Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie... » Dans son livre *le Paysan russe*, paru en 1922, Maxime Gorki ne cite pas Pascal. Ces mots de Pascal pourraient pourtant condenser la « tonalité affective » du rapport de Gorki à la paysannerie. Maxime Gorki a peur des paysans, peur des campagnes. Peur de ces immenses solitudes glacées, hors du temps. Peur de ces hommes frustes et brutaux qui « n'ont pas de mémoire historique », et qu'on vient de voir déposer leurs excréments dans les luxueux objets d'art des tsars. Peur de « cruauté russe ».

Le Paysan russe de Gorki reflète l'effroi presque religieux de nombre d'intellectuels russes de sa génération face à l'immense mystère paysan. Paradoxalement, la terreur hostile qu'éprouve l'intellectuel socialiste « rationaliste » à l'égard de l'« arriération » campagnarde n'est pas sans rapport avec l'attrait fasciné du populiste. Ce que l'un fuit, l'autre le recherche dans un obscur désir de s'y anéan-

1. Traduction Katia Granoff, Paris, 1974. »

tir. Mais tous deux (on verra d'ailleurs les mêmes hommes passer d'une attitude à l'autre) ont, face à cette immensité — qu'elle soit perçue comme immense néant ou immense absolu —, un sentiment irrationnel de même nature :

« La plaine sans borne sur laquelle se pressent les villages de bois couverts de chaume a la propriété pernicieuse de vider l'homme, d'épuiser en lui les désirs. Le paysan sort des limites du village, il regarde le vide autour de lui et, quelque temps après, il sent que ce vide s'est déversé dans son âme. Nulle part alentour on n'aperçoit de traces durables de travail et de création [...]. Tout alentour, une plaine illimitée, et au centre un petit homme infime, jeté sur cette terre ennuyeuse pour y accomplir un labeur de forçat. Et l'homme se rassasie de ce sentiment d'indifférence qui tue la capacité de penser, de se rappeler ce qu'on a vécu et de tirer de l'expérience, des idées. »

Gorki, *Le Paysan russe*,
Paris, 1925, p. 110-111.

Tout le texte dont sont tirées ces lignes est un long cri de peur devant les masses, étrangères, incompréhensibles et barbares — devant les masses en tant qu'elles incarnent, pour l'intellectuel isolé, l'inconnu. Ce texte mérite d'être lu avec attention. D'abord parce qu'il nous livre, sous une forme crue, l'idéologie d'une partie importante de l'« intelligentsia socialiste » russe des années 1920, et que cette idéologie, jamais critiquée à fond ni extirpée, sera une des composantes des réflexes antipaysans de cadres politiques et administratifs pendant cette période et dans les années suivantes. Mais aussi parce que, lu à l'envers en quelque sorte, il révèle les profondeurs ignorées du mouvement révolutionnaire de la paysannerie russe. Ce que Gorki décrit avec haine ou dérision, on peut, le retournant, le voir comme un témoignage bouleversant de ce déferlement de « barbarie » qu'est, aussi et nécessairement, une vraie révolution.

Gorki parle du saccage volontaire des « œuvres d'art ». Il a vu les pauvres manifester, par des gestes concrets, leur désir d'humilier le luxe tsariste. Pour Gorki, c'est une expression de « *la haine de ce qui est beau* ». Il ne perçoit pas (ou peut-être perçoit-il trop bien, au point d'en être effrayé) la volonté de revanche qui porte à piétiner ces « mer-

veilles » pour la production desquelles des millions d'hommes ont été exploités et ont souffert siècle après siècle. Voici comment Gorki en parle dans son article intitulé « Lénine », rédigé en 1924 à l'occasion de la mort de ce dernier :

« Je me rappelle avec dégoût le fait suivant : en 1919, à Pétersbourg, se réunit le congrès des « indigents des campagnes ». Plusieurs milliers de paysans vinrent des provinces du Nord de la Russie et quelques centaines d'entre eux furent logés au palais d'Hiver. Le congrès terminé et ces hôtes partis, on s'aperçut qu'ils avaient souillé, non seulement toutes les baignoires du palais, mais encore une énorme quantité de vases précieux de Sèvres, de Saxe et d'Orient en les utilisant comme vases de nuit. Ils n'y avaient pas été contraints par la nécessité : les lavabos du palais furent retrouvés en bon ordre, et les canalisations fonctionnaient. Non, ce vandalisme était l'expression du désir d'abîmer, de déshonorer les belles choses. Pendant les deux révolutions et la guerre, j'ai observé des centaines de fois cette tendance obscure et rancunière à briser, défigurer, bafouer, avilir le beau. »

Ibid., p. 69-70.

Les pauvres sont « rancuniers ». Étonnant adjectif venu sous la plume de l'intellectuel socialiste outré.

La superbe insolence des miséreux des villages qui viennent déféquer dans la porcelaine des tsars, et le « dégoût » de Gorki : deux mondes s'affrontent, deux idéologies se font face. Les damnés de la terre font irruption dans la ville parasitaire et la dictature du prolétariat ne respecte pas l'étiquette (« La révolution n'est pas un dîner de gala », dira Mao Tsétoung). Mais quand on souille les « objets d'art », l'héritier de la « culture » se sent menacé dans son être d'intellectuel.

L'horreur de Gorki témoigne de la profondeur de la « révolution culturelle » qui déferlait spontanément en Russie en 1919 — explosion d'une « rancune » contenue pendant des siècles.

Quel spectacle ! Par son aspect même, Saint-Pétersbourg est un symbole et une provocation. Il faut, pour le sentir, avoir vu ces somptueux alignements de palais le long de la Neva, ces symétries aristocratiques cent fois reflétées dans l'eau des fleuves et des canaux, ces longs ponts gracieux, la délicatesse de ces colonnades, ces bleus pastel et ces jaunes passés, cette nonchalante architecture tout entière faite

pour l'oisiveté, le plaisir et le gaspillage... Imaginez, dans ces grandioses répliques, à l'échelle de la Russie immense, des Versailles et des Venise de l'Occident raffiné, l'afflux soudain de la « populace », l'activité fébrile des comités d'ouvriers et de paysans, le pas lourd des matelots en armes, l'entassement des déserteurs et enfin l'irruption des « indigents des campagnes » — les pauvres, les sans terre, les parias des villages du Nord. Et ces misérables, introduits dans les palais les plus somptueux, comment réagissent-ils? Sont-ils saisis de respect, ont-ils un réflexe de vénération devant la splendeur des décors tsaristes? Pas du tout. Ils défèquent et urinent partout, comme dans de vulgaires basse-cours! Les plus méprisés des travailleurs manuels sentent que l'heure n'est plus au respect, qu'on peut se redresser et cracher sur les symboles de l'oppression. Et ils proclament, par leur attitude, que l'art féodal ou monarchique ne vaut pas les sacrifices et les peines qu'on a, pour lui, extorqués au peuple. Ils déferlent dans la ville hautaine, jusque-là interdite, et leur geste d'insulte dit : *nous sommes les maîtres*. Et c'est cela qui terrifie Gorki. C'est cela qu'il ne peut supporter.

L'intellectuel, l'artiste ne peuvent survivre en tant que privilégiés que si la société entière — et les travailleurs manuels — reconnaissent en tant qu'héritage « culturel » un certain système de valeurs, un certain concept du « beau », du « style », etc. Que cette reconnaissance cesse et leur statut social privilégié s'effondre. Face à la « barbarie » paysanne, l'intelligentsia se bat en tant que classe. Dès 1919, quelque chose qui relève de la « révolution culturelle » est déjà spontanément à l'œuvre dans les manifestations destructrices du mouvement de masse, et déjà se manifeste une résistance à la révolution culturelle, chez les détenteurs et producteurs traditionnels de la culture dans les sociétés de classes — les intellectuels.

Lénine a senti, en 1919, cette aigreur bourgeoise des intellectuels, dont Gorki se faisait le porte-parole. Il le dit très vivement dans une lettre à Gorki qui venait de déclarer — c'était un thème fréquent sous sa plume à cette époque — que « le peu d'ouvriers sensés qui restent disent qu'on les a livrés en captivité au moujik ». Voici la réponse de Lénine :

« C'est là une mentalité morbide de bout en bout, exacerbée dans une ambiance d'intellectuels bourgeois aigris.
[...]. Il y a divergence d'*humeur* entre ceux qui font de la politique ou sont absorbés par la lutte la plus acharnée, et l'humeur d'un homme qui s'est enfermé artificiellement dans une position qui lui interdit d'observer la vie nouvelle, tandis que les impressions nées du pourrissement d'une immense capitale bourgeoise prennent le dessus. »

Lénine et Gorki, Éditions de Moscou, 1958, p. 141, 143.

Et Lénine recommande à Gorki de quitter la ville pour aller dans les masses :

« Si l'on veut observer, il faut observer d'en bas, là où l'on peut *embrasser du regard* le travail d'édification nouvelle de la vie, dans une cité ouvrière de province, ou dans un village. »

Ibid., p. 142

Gorki ne surmontera pas son « aigreur » ou, comme dit Lénine, sa « *divergence d'humeur* ». Rallié au bolchevisme et promu au rang d'écrivain officiel, Maxime Gorki (« l'Amer ») préservera, quitte à en transformer le mode d'expression, sa « *divergence d'humeur* ». En vérité, la façon d'être et de sentir de types individuels plonge ici ses racines dans les contradictions profondes de la société : c'est entre les classes sociales russes que se manifeste une « *divergence d'humeur* » lourde d'effets.

Lénine répond personnellement à Gorki. Il ressent vivement la « *divergence* ». Mais à ce moment, en 1919, c'est un dialogue individuel. Comment traiter les « *divergences d'humeur* » entre les classes sociales ? C'est une question que Lénine ne pose pas encore. Mais peu avant sa mort, Lénine en parlera comme d'un problème crucial : sa disparition en 1924 brise l'ébauche d'une réflexion sur la « révolution culturelle ».

On a vu Lénine, presque seul, soutenir le mouvement de masse paysan de 1917 quand, de toutes parts, et jusque dans l'élite politique et intellectuelle du socialisme russe, on criait à l'anarchie. Cette

épreuve a trouvé Lénine et Gorki dans deux camps opposés. Au moment crucial du mouvement de masse, le réflexe « *conservateur* » — au sens propre — a joué chez Gorki. Il est intéressant de voir comment Gorki, bien plus tard, raconte lui-même ses réticences et son opposition — d'autant plus qu'il ne s'est jamais départi de leurs prémisses idéologiques, y compris lorsqu'il a, par la suite, jugé son attitude d'Octobre 17 comme une « erreur » :

« En Octobre, je n'étais pas d'accord. J'avais des raisons de douter de la victoire du prolétariat. A l'époque, où régnait l'anarchie dans la masse de la paysannerie et de la population des villes, anarchie engendrée par la guerre, de tels doutes avaient cours. Ensuite, j'ai vu comment les troupes rentraient chez elles [...], je voyais ce qu'elles faisaient. C'était une tempête, c'était un ouragan : tout était brisé, tout était arraché, c'était quelque chose d'in vraisemblable, et je pensais comme beaucoup de mes camarades bolcheviks que cette vague allait balayer l'unique force vraiment révolutionnaire, le prolétariat, et aussi cette intelligentsia vraiment révolutionnaire que représentaient les bolcheviks... J'avais une autre raison de désapprouver la révolution d'Octobre [...]. Vladimir Ilitch avait écrit [...] que nous autres, c'est-à-dire le prolétariat, nous étions appelés à recueillir ce patrimoine spirituel, cet héritage culturel créé dans le monde bourgeois [...]. Eh bien, quand on se mit à briser tout cela, à anéantir toute cette richesse, il était naturel de penser que nous risquions de perdre l'héritage. Toutes ces considérations expliquent pourquoi j'avais pris position contre, et pas seulement moi, mais bon nombre d'autres bolcheviks, de vieux bolcheviks. »

Causerie avec les correspondants ouvriers de Moscou,
14 juin 1928, *ibid.*, p. 298-299.

Que Gorki, en 1928, reprenne avec cette assurance ses arguments de 1917 contre Octobre, cela en dit long sur les limites de son auto-critique, et plus généralement sur la persistance du thème idéologique de la résistance à la « barbarie » des masses paysannes. Dans le même texte, Gorki raconte ensuite comment il a changé de position après l'attentat contre Lénine en 1918, et comment il a reconnu que Lénine avait raison.

Dans la mobilisation générale des forces révolutionnaires en ce début de guerre civile et dans l'extrême tension obsidionale de la

Russie soviétique de 1918, assaillie par les interventions impérialistes, ce ralliement de Gorki — et de tout un courant intellectuel russe qu'il représentait — au pouvoir nouveau né d'Octobre, constituait un renfort important. On avait un urgent besoin de compétences scientifiques et techniques : Gorki contribua à en obtenir le concours. Et la mobilisation générale des forces urbaines *contre* les campagnes (dans la bataille du ravitaillement), qui fut imposée à Lénine par les circonstances à partir de 1918, ne pouvait que convenir aux dispositions idéologiques de Gorki. Le brusque retournement de la situation objective en quelques mois, dont j'ai parlé dans le chapitre précédent a, en quelque sorte, refoulé l'affrontement idéologique entre Lénine et Gorki — et les courants de pensée qu'ils exprimaient.

Qu'il n'y ait pas eu une grande explication sur le fond, sur les racines idéologiques et la signification sociale de la divergence, c'est un fait dont les conséquences ont été profondes quant au développement ultérieur de la formation soviétique. Car, si une certaine forme de « *lutte entre les deux lignes* » s'est poursuivie, diffuse, après le ralliement de Gorki (les « divergences d'humeur » dont fait état Lénine en 1919 en sont une manifestation larvée), elle n'a pas trouvé de conclusion — rupture et éventuellement unité sur des bases nouvelles.

Sans doute eût-il fallu, pour qu'après l'opposition de 1917 et le ralliement de 1918 intervînt une nouvelle rupture, que mûrissent les contradictions et qu'apparaissent les conditions d'une nouvelle crise exemplaire, comparable à Octobre 1917. Rien moins qu'une *révolution idéologique*, ce qu'en Chine on a nommé « révolution culturelle ».

L'enchevêtrement des années 1918-1920 offrait-il l'occasion d'un regroupement de positions de classe nettes sur les questions surgies de la Révolution dans l'ordre de l'idéologie et de la culture? Comment traiter correctement les « divergences d'humeur » entre les classes sociales? Il arrive souvent, alors même que les intérêts « objectifs » de groupes sociaux convergent, que leurs attitudes subjectives entrent en conflit. A plus forte raison peut-il y avoir violent affrontement subjectif quand des intérêts objectifs immédiats se contredisent — ce qui est le cas, en 1919, sur la question des grains, entre les populations urbaines et rurales.

C'est la surdétermination et le réseau croisé des contradictions et des alliances du moment, qui donnent toute sa force à l'offensive *idéologique* antipaysanne de Gorki, et qui expliquent pourquoi une position inverse n'a pu trouver immédiatement des bases de contre-offensive. Pourtant l'enjeu transparaît à travers les textes mêmes de Gorki : on devine, en les lisant, l'embryon d'une pensée paysanne radicale, dont la conjoncture n'a pas encore permis l'émergence sur la scène politique, mais contre laquelle se mobilise déjà l'égoïsme d'autres forces sociales.

Les campagnes, en ces temps de famine, prennent conscience que ce sont les villes qui dépendent d'elles et non l'inverse. Gorki voit là quelque chose d'exclusivement négatif. De fait, l'égoïsme des koulaks et le développement de leur influence, à la mesure des échecs de la politique agraire des bolcheviks, vont faire de cette prise de conscience un danger pour la Révolution. Mais ne pouvait-il y avoir, aussi, en germe dans cette idée nouvelle pour des millions de producteurs, un facteur de révolutionnarisation, quelque chose comme l'ébauche d'une conception différente du monde ?

Dans *le Paysan Russe*, Gorki décrit les « tourments » infligés par les paysans aux gens des villes, et particulièrement aux intellectuels, que la faim a conduits dans quelque village pour venir y négocier l'achat d'un sac de pommes de terre :

« La plupart des paysans, qui gagnaient toujours à l'échange, s'efforçaient et réussissaient à donner à cet échange le caractère humiliant d'une aumône faite de mauvais gré au barin ruiné par la Révolution. »

Op. cit., p. 166.

On imagine en effet que les descentes armées des « détachements du ravitaillement » n'avaient guère préparé les paysans à accueillir favorablement les demandes, même pacifiques, des habitants des villes. Une double rancune s'accumule ici, dont on réglera les comptes plus tard, durement. Mais il y a, plus profondément, dans la toute nouvelle insolence paysanne vis-à-vis des « barines », autre chose que

l'exaspération liée à la « guerre du blé ». *Comme un renversement des valeurs : qui dépend de qui?* Le producteur direct des campagnes découvre sa force. Gorki l'a bien vu :

« Mais il faut noter que l'humiliation du citadin ingénieux devant la campagne a eu pour cette dernière une portée très sérieuse et très instructive : la campagne a bien compris que la ville dépendait d'elle, tandis que jusqu'alors elle se sentait seulement dépendre de la ville. »

Ibid., p. 170.

Ces lignes écrites en 1922 expriment le point de vue de l'intellectuel urbain qui a senti passer quelque chose comme le souffle d'une révolution culturelle balbutiante. En 1958, dans la Chine du Grand Bond en avant, puis de la Révolution culturelle à partir de 1965, surgiront, ouvertement affirmés, des thèmes semblables à ceux qui peut-être, si l'on en croit Gorki, s'ébauchèrent dans la tête de paysans russes : les villes parasites devront disparaître et les fonctions de la société se dissoudre dans l'espace immense des campagnes.

Gorki a vu des paysans formuler le point de vue selon lequel la usines devraient être également réparties à travers les campagnes. Les bouleversements des débuts de la Révolution russe ont donné naissance à une aspiration spontanée : supprimer dans ses fondements mêmes la différence ville-campagne. Gorki ne voit là qu'arriération, mais il cite des propos étonnants :

« Un paysan de Riazan développa un jour devant moi un très curieux plan d'économie régionale.

— Ami, nous n'avons pas besoin de grandes usines : il n'en vient que des révoltes et toutes sortes de débauches. Voici comment nous nous organiserons : une filature d'une centaine d'ouvriers, une tannerie — pas grande non plus — et ainsi toujours de petites usines, éloignées autant que possible les unes des autres, pour que les ouvriers ne s'amassent pas dans un seul endroit; et ainsi, tout doucement, on couvrirait toute la province de petites usinettes; puis une autre province ferait de même. Chacune, comme cela, a tout ce qu'il lui faut, personne ne manque de rien. »

Ibid., p. 174-175.

Un rêve de « communes populaires », « comptant sur leurs propres forces », en quelque sorte...

L'intellectuel, l'homme de la ville, rejette cette espèce d'aspiration diffuse au nivellement. La violence de la réaction a malgré tout de quoi surprendre. *le Paysan russe* de Gorki commence par les mots que voici : « Des gens qui ont depuis longtemps mon estime m'ont demandé ce que je pensais de la Russie. *Tout ce que je pense de mon pays, ou, pour parler plus exactement, du peuple russe et des paysans qui en forment la majorité, m'est très pénible.* »

D'où vient cette haine contre la paysannerie russe, cette rancœur dont Gorki se fait le porte-parole? Porte-parole assurément d'un certain courant d'opinion — sans quoi l'on imagine mal qu'il rende public un tel manifeste en 1922. Certes, on l'a vu, il y a des intérêts de classe immédiats qui parlent : le statut de l'intellectuel est lié à la protection de l'héritage culturel que la masse menace; la bataille du ravitaillement, opposant villes et campagnes, laisse de profondes cicatrices et le ferment d'une rancune réciproque. Mais l'on sent à l'œuvre, dans cette haine, quelque chose de plus ancien, qui aurait eu le temps de se consolider — le résultat d'une longue rumination soudain exacerbée par les circonstances. D'où vient-elle, cette haine?

J'ai posé la question à un historien soviétique. Il récuse le terme « haine » — comment l'admettre, puisque Gorki est resté un auteur officiellement vénéré? —, mais reconnaît une forme d'« incompréhension » à l'égard des masses paysannes : selon lui, elle reflète le retournement d'un nombre important d'intellectuels russes de sa génération qui, portés par le courant « populiste », sont allés prêcher le socialisme dans les plus lointaines campagnes, ont été plutôt mal accueillis, et en sont revenus emplis d'amertume à l'égard du monde paysan.

Pour avoir assisté à des phénomènes comparables, je crois volontiers à ce retournement. Passer de l'adoration mystique à l'écœurement, pour ainsi dire sans transition, voilà un mouvement naturel à l'exaltation de la petite bourgeoisie intellectuelle. J'ai vu, en France, peu avant ou après 1968, de jeunes intellectuels « s'établir » parmi les

ouvriers et entrer en usine avec la ferveur religieuse d'hommes à qui la vérité absolue va enfin être révélée, puis, après une expérience difficile ou des échecs, abandonner l'« établissement » en déclarant que les ouvriers sont irrémédiablement embourgeoisés — voire pourris ou fascistes. Certes, telle n'a pas été la façon de sentir et d'agir de la majorité des « établis », mais la minorité jacassante des aigris a nourri toute une idéologie anti-ouvrière dans certains courants de l'après-68. D'autres ont suivi le même itinéraire « à l'économie », je veux dire sans l'étape physique de l'établissement : plus doués sans doute pour l'ordre du discours que pour tout autre, ils se sont bornés à passer de propos mystiquement pro-ouvriers à des propos pathologiquement anti-ouvriers. D'avoir vu cela en France me porte à croire que quelque chose d'analogue a pu se passer en Russie, après le retour des missionnaires intellectuels déçus de leur expérience rurale. Gorki évoque la façon dont la littérature russe a reflété le renversement :

« La littérature des amis du peuple, étant au service d'une agitation politique, idéalisait le paysan. Mais à la fin du XIX^e siècle, l'attitude de la littérature envers la campagne et le paysan changea radicalement, devint moins apitoyée, plus véridique. Cette attitude nouvelle fut instaurée par Anton Tchekov dans ses nouvelles intitulées *Dans le ravin* et *Les Moujiks*. »

Op. cit., p. 143-144.

Gorki laisse entendre qu'il a lui-même vécu un tel itinéraire :

« Mais où est donc ce paysan russe bon et réfléchi, cet infatigable chercheur de vérité et de justice dont la littérature russe du XIX^e siècle parlait à l'univers en termes si beaux et si persuasifs ? Dans ma jeunesse, j'ai avec persévérance cherché un tel homme dans les villages de la Russie — et je ne l'ai pas trouvé. J'y ai rencontré un réaliste sévère et madré. »

Ibid., p. 140-141.

Les désillusions de la jeunesse intellectuelle sont souvent vengeresses. Est-il pire haine que celle qui succède à un amour déçu ? La réussite ou l'échec de la liaison des jeunes intellectuels avec les masses ouvrières et paysannes est, dans les périodes d'essor révolutionnaire, une

question complexe mais cruciale : si ces forces ne trouvent pas un terrain commun, si l'idéologie de la jeunesse intellectuelle (qui joue un rôle important dans la production des objets culturels et des superstructures) se constitue antagoniquement à l'idéologie diffuse des forces profondes du peuple, un maillon décisif est, par avance, miné.

L'échec, à la fin du XIX^e siècle, de la tentative de fusion — par le « populisme » — d'une partie de la jeunesse intellectuelle russe avec la masse paysanne a, dans l'immédiat, produit des manifestations de désespoir et des tentatives nihilistes. A plus long terme, cet échec a sécrété le venin d'une idéologie farouchement antipaysanne dans d'importantes fractions de l'intelligentsia socialiste et chez nombre de ceux qui allaient devenir des cadres de la Révolution.

Ce legs idéologique constitue un élément important de la situation objective globale de la lutte des classes en Russie pendant tout le début du XX^e siècle. La ligne d'un parti politique peut changer, des décisions du pouvoir central soviétique peuvent être modifiées en quelques heures, mais les attitudes fondamentales des classes sociales et des groupes sociaux vis-à-vis les uns des autres ne se transforment pas du jour au lendemain. Le conflit multiforme de la ville et de la campagne, permanent dès le début de la Révolution, porte aussi la marque de cela.

La Révolution culturelle

Fin 1922, début 1923 : Lénine, déjà pratiquement immobilisé par la maladie qui va bientôt l'emporter, livre ses dernières batailles politiques et médite sur la Révolution russe. Comment développer l'instruction publique et déclencher dans les campagnes une « révolution culturelle »? Comment lutter contre la monstruosité bureaucratique de l'appareil d'État hérité du despotisme tsariste? Il faut à tout prix préserver le monopole du commerce extérieur, menacé par des manœuvres politiques au plus haut niveau... Au fond, tout tourne autour de la paysannerie. En 1917, les forces prolétariennes ont saisi le pouvoir à la faveur d'une conjoncture exceptionnelle. Puis cela a été très vite l'engrenage, la guerre, les mesures improvisées; enfin, après les victoires militaires et face aux soulèvements de la paysannerie en 1921, la retraite de justesse : la NEP. Et maintenant, comment aller de l'avant?

Le *Cahier de service des secrétaires de Lénine* a été récemment publié : la retranscription des dernières activités politiques de Lénine malade (du 21 novembre 1922 au 6 mars 1923) reflète bien ses ultimes obsessions. On trouve dans ce *Cahier* un texte extraordinaire. Cela se passe au début du dernier mois d'activité de Lénine :

« 7 février, matin (noté par M. Voloditcheva).

Je suis allée chez Vladimir Ilitch vers 12 h 30... Il a dicté sur les sujets suivants : 1) Comment peut-on réunir les institutions du Parti et celles des soviets? 2) L'étude est-elle compatible avec l'activité professionnelle des fonctionnaires?

Arrivé aux mots “ et plus cette révolution sera brusque... ”,

il s'est arrêté, il les a répétés plusieurs fois, semblant avoir du mal à poursuivre; il m'a demandé de l'aider en relisant ce qui précédait; il s'est mis à rire et il a dit : " Là je crois que je me suis définitivement enlisé; notez cela : il s'est enlisé juste à cet endroit! " »

O.C., t. 42, p. 519-520.

L'« *enlissement* » de Lénine précisément au milieu de cette phrase-là (« *et plus cette révolution sera brusque...* ») livre mieux que cent discours la véritable tonalité de ses ultimes articles : sous l'assurance des indications pratiques, une interrogation tragique, anxieuse. Quelque chose en effet s'est « enlisé », non seulement dans le discours interrompu de Lénine, mais dans le cours même de la Révolution russe. Quelque chose qui tient à la nature même de cette révolution, à sa « brusquerie ».

Des articles de janvier 1923 (*Feuillets de bloc-notes* et *De la coopération*), presque les tout derniers que Lénine ait pu dicter avant l'aggravation de sa maladie, on a dit et répété qu'ils constituent une espèce de « testament politique » de Lénine sur la question paysanne. Je les lis et les relis, je voudrais en faire une synthèse, mais elle m'échappe. Je sens quelque chose d'extrêmement dense et touffu à la fois, une intuition très profonde du gouffre entre ville et campagne — où Lénine devine, pour la Russie soviétique entière, la menace d'un englobissement —, l'indication de quelque chose à conquérir, qui relève à la fois des rapports matériels et des rapports idéologiques... Mais l'extrême tension de la pensée, dans son effort pour brasser une réalité opaque et complexe que l'instinct politique saisit encore en bloc, produit comme un objet indifférencié. On voit bien qu'à partir de là peut se déployer un système d'analyse, et une politique, et un nouveau développement — par interaction — de la pratique et de la théorie... Mais ce que l'on a sous les yeux n'en est que l'aube, et le regard s'acharne à différencier les formes dans le clair-obscur. Comment ne pas penser à nouveau à l'« enlissement » du *Cahier des secrétaires*?

On a souvent parlé — tout particulièrement pendant les débats et les conflits de la NEP après la mort de Lénine — du *Plan coopératif*

de Lénine. Le terme « plan » est évidemment excessif, appliqué à ces derniers articles de Lénine. Ou bien il faut l'entendre au sens de « carte », « repérage ». Comme on jette rapidement sur le papier quelques traits qui composent le « plan » d'un endroit. Lénine apparaît là comme un homme qui tâtonne dans une pièce obscure, s'efforçant de localiser les obstacles et la disposition des lieux.

La méthode de tâtonnement de Lénine est déroutante au premier abord — mais très logiquement matérialiste quand on y réfléchit : *il énumère des mesures pratiques, parfois de détail.* Source de malentendu : ces indications finales, brutalement mises en valeur par la disparition de Lénine, seront figées en « instructions », puis en « testament ». Mais la lettre menace ici l'esprit. Il n'y a aucune commune mesure entre les indications pratiques de Lénine et l'ampleur du problème de fond auquel il s'attaque. Si l'on veut s'en tenir à la stricte signification de ce qui est dit, on pourra, en gros, tout résumer ainsi : « *alphabétiser et faire du commerce coopératif* ». Ce qui s'énonce au détail : promouvoir le corps des instituteurs, développer l'éducation primaire, organiser le « parrainage de la population des campagnes par les ouvriers des villes », mettre en place des institutions coopératives et se servir des liens commerciaux pour établir des rapports culturels, etc.

Lénine sait trop bien que le temps presse, et quelle est la force d'inertie des habitudes : lancer un appel sans indiquer au moins quelques mesures concrètes, c'est presque à coup sûr le laisser se perdre comme un mince filet d'eau dans le sable. Parler politique, c'est proposer des mesures, même infimes. Il n'y a d'ailleurs pas d'autre manière de tâtonner : les mesures concrètes sont une prise de contact avec la réalité. Elles enclenchent à la fois un processus de changement pratique et un processus de connaissance. La réalité se transforme, et la vision qu'on en a. Ce qu'il y a d'inadéquat dans les premières mesures proposées apparaît dans l'action. Et les forces sociales engagées dans le processus produisent des idées nouvelles, des formes d'organisation nouvelles.

Extrayez quelques mesures pratiques de ce processus, donnez leur valeur d'instructions définitives indépendamment du moment où elles

ont été formulées : vous leur enlèverez toute vie. Il se trouve que *la mort de Lénine a voué à ce sort ses dernières indications*. Pourtant le budget de l'Instruction publique, la ration des instituteurs ¹, le jumelage d'organisations urbaines et rurales, le développement du réseau de coopératives, ne sont que les premières touches d'un dispositif d'ensemble dont l'agencement va nécessairement — selon la façon de penser et de faire de Lénine — se structurer et se transformer au contact de la réalité. Il faut aller au-delà et tenter de saisir autour de quoi cela tourne.

Dans les *Feuillets de bloc-notes* (janvier 1923) on sent presque physiquement comment, sur un problème que Lénine entreprend de poser en termes nouveaux, sa pensée se fraie une voie tâtonnante entre la certitude de l'urgence et l'hésitation sur les moyens.

L'urgence et l'extrême importance d'un élan idéologique pour tenter de réduire le fossé, entre les populations urbaines et rurales :

« Il faut commencer par établir un contact entre la ville et la campagne [...] établir des contacts entre les ouvriers de la ville et les travailleurs des campagnes [...]. Saurons-nous « rattacher » toutes les cellules urbaines à toutes les cellules rurales de façon que chaque cellule ouvrière « attachée » à une cellule rurale guette constamment toutes les occasions de satisfaire tel ou tel besoin culturel de sa co-cellule? Ou bien saurons-nous trouver d'autres formes de liaison? Je me borne ici à poser la question afin [...] de poser dans toute son ampleur cet immense problème culturel d'une portée historique mondiale. »

O.C., t. 33, p. 478.

Mais sur la nature de cet élan idéologique, Lénine laisse percer ses hésitations quelques lignes plus haut, dans le même article :

« Je m'étais documenté pour le discours que je n'ai pu prononcer au Congrès des soviets, en décembre 1922, et qui devait traiter du parrainage de la population des campagnes par les ouvriers des villes [...]. *Il s'agit là d'un problème politique essentiel, dont*

1. « On ne doit pas lésiner sur la ration de pain aux instituteurs, dans une année comme celle-ci, où nous sommes relativement pourvus de blé. » (*Feuillets de bloc-notes*, in *O.C.*, t. 33, p. 475.)

L'importance est décisive pour toute notre révolution : l'attitude de la ville envers la campagne.

[...] Nous pouvons et devons employer notre pouvoir à faire réellement de l'ouvrier urbain le propagateur des idées communistes au sein du prolétariat rural.

J'ai dit « communistes », mais je m'empresse de faire des réserves, craignant de provoquer un malentendu ou d'être compris trop à la lettre. Cela ne doit être aucunement pris en ce sens que nous devrions tout de suite porter dans les campagnes des idées communistes, pures et simples. ».

Ibid., p. 477-478

Lénine fait ici, on le voit, un étrange « lapsus volontaire » : il avance le terme de propagande « *communiste* » au village, puis paraît immédiatement le retirer. Mais quand on rédige un texte, et qu'un mot inadéquat vient sous la plume, n'est-il pas plus simple de le barrer (ou, quand on dicte, de le faire supprimer), et que le lecteur n'en sache rien? Cela paraît d'autant plus naturel dans un texte politique, où il importe de se faire entendre sans la moindre ambiguïté. *Or Lénine préfère ici laisser le mot, puis le barrer au vu de tous.*

Faut-il imputer le procédé à une inadvertance? C'est peu vraisemblable pour une question de cette importance. Car, au fond, il s'agit ici de cette « *révolution culturelle* » à laquelle Lénine appelle à plusieurs reprises dans ses derniers textes. Quel sens donne-t-il à ces mots? A lire littéralement les textes et à s'en tenir aux mesures préconisées, on entendra : alphabétisation de toute la population, pénétration de l'éducation primaire dans les campagnes, fin de l'isolement des villages par leur incorporation aux circuits économiques et commerciaux de la société soviétique. Mais, sous l'évidence de cette signification, on en perçoit par instant une seconde, en attente en quelque sorte. *Comme si Lénine ne livrait que la partie émergée, sortable, d'une méditation plus profonde.* D'où ces indications fugitives, mots employés et retirés, approximations. D'où le « lapsus volontaire ». Une autre phrase du même texte est également remarquable. Lénine dit qu'il ne faut pas tout de suite « *porter dans les campagnes des idées communistes, pures et simples* ». Est-ce une façon de dire qu'il serait utile d'y porter des « idées communistes » d'une autre nature, qui ne seraient

pas « pures et simples »? Et que Lénine, connaissant la façon concrète dont la propagande communiste a, jusque-là, été portée aux campagnes par des missionnaires « prolétariens » imbus de préjugés anti-paysans, préfère arrêter les frais pour le moment? Cela paraît vraisemblable, et conforme aux très nombreuses mises en garde de Lénine, à la même époque, contre la « suffisance communiste ». A quoi bon rêver d'offensives idéologiques pour lesquelles il n'existe pas de forces politiques prêtes?

On connaît bien l'autre limite, également présente dans divers textes de Lénine, en particulier de cette époque :

« Tant que nous n'avons pas de base matérielle pour le communisme au village, [y porter les idées communistes pures et simples], ce serait, pourrait-on dire, faire œuvre nuisible, œuvre néfaste pour le communisme. »

Ibid., p. 478.

Lénine était convaincu que l'on ne pouvait démontrer à la paysannerie les avantages de la grande exploitation collective qu'au moyen d'une mécanisation généralisée (« Donnez 100 000 tracteurs... »). Jusqu'en 1923, il ne cesse de désigner comme facteurs matériels déterminants d'une transformation socialiste des campagnes les machines agricoles et l'électrification. Se fondant sur les prévisions des spécialistes, il pense que l'essentiel de l'électrification peut être réalisé en une dizaine d'années. C'est, si l'on veut, son « *plan à moyen terme* », formulé à partir de 1920-1921 : il situe donc un tournant probable vers 1930. En même temps, il formule également une sorte de « *plan à court terme* », basé sur une double « alliance » économique : à l'intérieur avec la paysannerie, sous forme de liberté des échanges; à l'extérieur avec le grand capitalisme international sous forme de « concessions » industrielles (donner la possibilité à de grandes firmes étrangères d'exploiter une partie des ressources naturelles russes en échange d'une part de production). Lénine expose ce « plan » dont il attend des résultats rapides (en un ou deux ans) aux X^e et XI^e Congrès du parti communiste. La libération de tendances capitalistes à l'intérieur et l'appel à l'aide du capitalisme extérieur impli-

quent évidemment des risques qui se trouveraient massivement aggravés par une *conjonction* de ces deux forces aux dépens du pouvoir soviétique. D'où l'extrême importance, pour Lénine, d'une rigoureuse fermeture des frontières économiques de l'Union soviétique, et les batailles qu'il mène peu avant sa mort contre les dirigeants qui proposent d'assouplir le monopole du commerce extérieur.

Le plan immédiat, c'est : obtenir par tous les moyens des produits industriels à échanger contre la partie commercialisable de la récolte. S'il n'y a rien à obtenir en échange, les paysans, exténués par la guerre et la famine, ne feront pas « crédit », ne livreront rien. Pour le moment, les « concessions » aux entreprises étrangères qui apporteront l'équipement et la technique sont peut-être le moyen de dégager cette production industrielle.

C'est sur la base de ce raisonnement que Lénine défend la politique des « concessions » devant la fraction communiste du Conseil central des syndicats en avril 1921 :

« Chaque produit supplémentaire [obtenu grâce aux concessions; R.L.] sera échange aux paysans contre du blé et créera par conséquent un rapport stable entre la classe ouvrière et la paysannerie. »

O.C., t. 42, p. 303.

Encore faut-il voir que cette politique nouvelle ne peut être tentée qu'à partir de ce moment : la victoire militaire sur les forces interventionnistes étrangères rend possibles des accords économiques avec les firmes impérialistes, qui ne l'étaient pas auparavant.

En fait, pour Lénine, à partir de 1921, c'est toute une nouvelle partie qui s'engage, et l'on ne peut comprendre les « plans » qu'il commence à formuler à partir de ce moment qu'en tenant compte de l'ensemble. A la lumière de l'expérience chinoise, on taxe aujourd'hui volontiers de « mécaniste » la position de Lénine subordonnant la socialisation des campagnes à un bond en avant des forces productives matérielles. Incontestablement, Lénine reste sur cette question marqué par l'orthodoxie marxiste de la social-démocratie de

l'époque — ce que les communistes chinois ont par la suite appelé la « théorie des forces productives ». Mais toutes ses formulations, et les « plans » qu'il commence à esquisser à partir de 1921 et jusqu'à sa mort, ne constituent qu'un cadre approximatif, une hypothèse stratégique toujours susceptible de transgression lors du développement réel. N'a-t-on pas vu Lénine transformer très profondément sa conception du « capitalisme d'État » dans les trois formulations qu'il en présente — printemps 1918, printemps 1921, automne 1921 ?

Avec le recul, le « plan » se fige, le tâtonnement est gommé, l'ouverture sur le mouvement de masse oubliée : on ne se souvient que du primat de la mécanisation. Pourtant, l'attitude politique de Lénine était autrement complexe.

Exemple significatif : le 27 décembre 1920, Lénine répond aux questions de membres de la fraction communiste du VIII^e Congrès des soviets. La discussion porte sur un projet de loi attribuant des primes aux exploitants individuels agricoles qui ont amélioré leur productivité. Les délégués expriment la crainte que des primes n'aillent aux koulaks et cherchent à entrer dans le détail des critères d'attribution. La réponse de Lénine met en avant les capacités de discernement des masses paysannes :

« Que prendra-t-on comme critère pour distinguer le « koulak consciencieux » du « paysan moyen consciencieux » ? — [...] Les paysans le savent mieux que nous [...]. Si vous demandez où se trouve le critère distinguant le paysan moyen consciencieux du koulak consciencieux, ce critère, sur place, on le connaît parfaitement. Nous ne nous disposons pas à rédiger une loi à ce sujet car cela signifierait rédiger tout un volume sur la manière dont les gens se comportent en koulaks, alors que sur place on est parfaitement renseigné là-dessus. »

O.C., t. 42, p. 266-267.

Et à une question sur le risque de renforcer « les assises capitalistes chancelantes dans l'agriculture », c'est encore en attirant l'attention sur la réalité idéologique des masses paysannes que Lénine répond :

« Camarades, vous savez que chez nous, les exploitations paysannes individuelles sont pour ainsi dire les fondements du capitalisme. C'est indiscutable, et je l'ai indiqué dans mon rapport en disant franchement que le plus terrible n'était pas le centre de trafic de la place Soukharevskaïa, ou celui qui existe clandestinement sur une autre place, mais celui qui se cache dans la mentalité de chaque paysan individuel. Pourrions-nous nous en délivrer en l'espace d'un an ou deux? Non. Or c'est maintenant qu'il faut améliorer l'économie. »

O.C., t. 42, p. 269.

C'est précisément parce qu'il guette l'état d'esprit des masses paysannes que Lénine, à partir de 1921, se convainc que la paysannerie *ne fera plus crédit*. Dans la situation politique nouvelle créée par la victoire militaire, et dans l'état de dénuement extrême où l'a jetée la guerre, la paysannerie *exige* un minimum de produits industriels en échange des biens qu'elle livre à la ville. La première base matérielle d'une politique agraire, c'est donc : avoir quelque chose à échanger. Et, à plus long terme, équiper les campagnes en moyens de production :

« Si vous pouvez fournir des machines à la paysannerie, vous la relèverez, et le jour où vous lui donnerez des machines ou l'électrification, des dizaines et des centaines de milliers de petits koulaks seront anéantis. En attendant, donnez au moins une certaine quantité de marchandises. »

Rapport au X^e Congrès du PC(b)R, 15 mars 1921,
in *O.C.*, t. 32, p. 235-236.

A nouveau l'enchevêtrement du matériel et de l'idéologique, dont on a vu l'intrication complexe et mal maîtrisée lors de la lutte contre la famine au printemps 1918. Mais ici, c'est bien l'état idéologique des masses au sortir de la guerre qui détermine l'ensemble.

Pendant toute la période du communisme de guerre, la paysannerie s'est battu sur deux fronts : contre les Blancs pour garder la terre, contre les bolcheviks pour garder le grain. C'est le danger principal qui détermine la contradiction principale : jusqu'en 1921, le risque d'une restauration de l'ancien régime, et du retour des propriétaires fonciers. Quelle que soit, alors, la violence des batailles

autour de la récolte qui, chaque année à l'approche du printemps ¹, exacerbe l'affrontement sur les questions rurales, la paysannerie reste dans une position d'alliance limitée avec le pouvoir soviétique. Sa participation à la guerre civile est un facteur important de la victoire. Mais les succès militaires et la fin de la menace extérieure en 1921 renversent, pour la paysannerie, l'ordre des priorités. D'autant que la contradiction autour de la récolte est exacerbée par la famine qui sévit à nouveau. On assiste alors à de véritables soulèvements de masse de la paysannerie, particulièrement dans la province de Tambov :

« En 1921, après avoir franchi cette étape très importante qu'était la guerre civile, et franchi victorieusement, nous nous sommes heurtés à une grande — je pense, la plus grande — crise politique intérieure de la Russie des soviets, crise qui a amené le mécontentement d'une partie notable des paysans, et aussi des ouvriers. C'était, dans l'histoire de la Russie des soviets, la première et, je l'espère, la dernière fois que l'on a vu de grandes masses paysannes se tourner contre nous, instinctivement et non consciemment. »

Rapport au IV^e Congrès de l'Internationale communiste,
13 nov. 1922, in *O.C.*, t. 33, p. 433.

Lénine et la direction du parti bolchevik parviennent à sauver la situation *in extremis* en supprimant les réquisitions de grains, remplacées par l'impôt en nature, puis en rétablissant la liberté du commerce, enfin en instaurant l'ensemble des mesures de libéralisation économique appelées NEP. A ce moment, on peut dire que l'état de dégradation des rapports idéologiques entre les composantes de la société russe est à son paroxysme. On a frôlé l'effon-

1. Sur ces flambées saisonnières, voir le discours de Lénine à l'assemblée des militants du parti de Moscou, le 24 février 1921 : « [...] Le banditisme et les soulèvements de koulaks vont croissant [...]. Dans le banditisme se fait sentir l'influence des socialistes-révolutionnaires [...] ils rêvent à *chaque printemps* de renverser le pouvoir des soviets [...]. Les SR sont liés aux incendiaires des campagnes. Ce lien est également révélé par le fait que les soulèvements ont justement lieu dans les régions dont nous tirons le blé. » (*O.C.*, t. 42, p. 278-279.)

Où l'on constate à nouveau l'effet du cycle des travaux agraires sur le rythme de la lutte des classes à la campagne.

drement complet, la désintégration. En 1921, la vie pose avec une acuité extrême la question des contradictions idéologiques entre les forces sociales qui composent la Russie soviétique.

On trouve dans les textes de Lénine de 1922-1923 la première ébauche d'une réflexion sur ce thème : *que faire pour réduire le gouffre idéologique qui existe entre les différentes composantes de la société russe ?* Dans ce gigantesque tourbillon qu'est la Révolution, les masses cherchent leur voie — masses ouvrières, masses paysannes, masses intellectuelles, campagnards, citadins, soldats... — et, pour que l'ensemble avance, il faut bien que tout le monde trouve quelque chose en commun !

En 1921, il y a eu en Russie un déferlement de mouvements de masse et de mouvements politiques de diverses natures. Paysans, marins, ouvriers; anarchistes, socialistes-révolutionnaires, mencheviks, bolcheviks oppositionnels, et aussi débris des forces blanches. Tout cela s'est mêlé en un bouillonnement impétueux — crise politique et crise d'une société. Là où il y a eu soulèvement armé, comme à Cronstadt, la question a été réglée militairement. Et, sur le plan politique, elle a été provisoirement résolue par ce que Lénine a appelé « des concessions et une retraite » : la NEP.

Des concessions et une retraite. Mais ensuite ? Comment dégager de l'enchevêtrement des mouvements politiques et sociaux qui ont secoué le pays, par-delà les insurrections de Tambov, de Cronstadt et d'ailleurs, ce que le mouvement de masse porte en lui de positif, à cette étape de la Révolution ? *C'est précisément le problème auquel le bolchevisme russe n'apporte pas de réponse de fond.* Ce problème, les communistes chinois le nommeront, au moment de la révolution culturelle : « la révolution sous la dictature du prolétariat ». Une révolte sous la dictature du prolétariat n'est pas nécessairement dirigée contre la dictature du prolétariat : elle peut être d'essence révolutionnaire et le manifester si on l'aide à découvrir ses véritables cibles. Ce problème est au cœur de la question paysanne en Russie à partir de 1921. *C'est aussi, d'une certaine façon, le problème central auquel s'attaque Lénine juste avant sa mort.*

Jusqu'en 1921, les possibilités de révolution idéologique au vil-

lage étaient limitées par la bataille du grain. A partir de la NEP, la fin des affrontements armés avec les paysans pour récupérer la récolte permettait de poser la question en termes nouveaux. Peut-être la pause donnait-elle l'occasion de transformer les mouvements de résistance des masses à certaines pratiques du nouveau pouvoir et au bureaucratisme de l'appareil d'État, en une force positive de révolutionnarisation de la société? Lénine le pressent sans doute, qui concentre alors sa réflexion sur le problème de la révolution idéologique.

Je reviens à cet article au milieu duquel la secrétaire de Lénine l'a vu s' « enliser ». Elle n'en donne pas le titre, mais on peut l'identifier par la date et la citation qui en est faite. Il s'agit de *Mieux vaut moins mais mieux*, le *dernier* article de Lénine (daté du 2 mars 1923). Lénine y critique violemment l'appareil d'État soviétique et l'héritage culturel du passé. Il concentre son analyse sur l'effrayante ampleur du décalage qu'il constate entre les transformations politiques, sociales et économiques d'une part et, de l'autre, la transformation de l'idéologie au sens large :

« L'idée d'une prodigieuse révolution agraire universelle était élaborée avec une audace inconnue dans les autres pays; et à côté de cela, on manquait d'imagination pour réaliser une réforme administrative de dixième ordre [...].

[...] Notre vie présente réunit en elle de façon saisissante des traits d'audace stupéfiante et une indécision de pensée devant les changements les plus insignifiants.

Je crois qu'il n'en a jamais été autrement dans toutes les révolutions vraiment grandes, car elles naissent des contradictions entre l'ancien et la tendance la plus abstraite vers ce qui est nouveau, nouveau au point de ne plus contenir un seul grain de passé. »

Et voici précisément la phrase où Lénine « s'enlise » :

« Et plus cette révolution est radicale, plus longtemps subsisteront ces contradictions. »

O.C., t. 33, p. 512.

LÉNINE ET LES PAYSANS

« *Notez : c'est ici qu'il s'est enlisé...* » Comment penser l'émergence de ce qui est radicalement nouveau, « abstrait » au point de ne plus rien contenir du passé? La pensée frôle ici le néant, le défie. Les attaques d'hémiplégie de Lénine vont redoubler, la paralysie gagner le cerveau. Bientôt, Lénine ne pourra plus parler... De quoi est-il mort? *Aussi* de cette extrême tension de la pensée, de cet extraordinaire effort mental pour concevoir l'impensé jusqu'alors. Peut-être d'avoir tenté de définir cette « révolution culturelle » dont devinait l'urgence mais pour laquelle il ne trouvait pas encore, dans la réalité russe, de levier. « L'humanité ne se pose que les problèmes qu'elle peut résoudre », disait Marx. Serait-il mortel, pour un homme politique révolutionnaire, de poser des problèmes que son époque n'est pas encore prête à résoudre?

DEUXIÈRE PARTIE

LÉNINE ET TAYLOR

La question de l'organisation du travail
au début de la Révolution soviétique

CHAPITRE 1

Qu'est-ce que le système Taylor?

Lorsque après la signature de la paix de Brest-Litovsk (3 mars 1918) éclate un débat sur l'organisation économique du nouveau régime, Lénine préconise, entre autres mesures d'urgence visant à établir la discipline du travail et à élever sa productivité, l'introduction systématique d'éléments tirés du système Taylor¹. Immédiatement attaquée par les « communistes de gauche » (groupe de Boukharine), les mencheviks et les anarchistes, cette position a été au centre de débats aigus. Elle a constitué par la suite un argument de choix pour tous ceux qui se sont efforcés de bâtir le portrait d'un Lénine systématiquement despotique, rêvant d'une société d'automates. Une analyse détaillée du « taylorisme » de Lénine, de ses conditions d'apparition et de sa spécificité permettra, je pense, de faire justice de cette caricature. Il n'en reste pas moins que la référence explicite au taylorisme dans la politique d'organisation du travail à partir de mars 1918 a marqué profondément, dès sa

1. « Il faut organiser en Russie l'étude et l'enseignement du système Taylor, son expérimentation et son adaptation systématiques. » (*Les Tâches immédiates du pouvoir des soviets*, publié le 28 avril 1918, in *O.C.*, t. 27, p. 268.)

Dans son intervention à la direction du Conseil central de l'Économie nationale du 1^{er} avril 1918, Lénine avait insisté pour que le décret sur la discipline du travail parle du système Taylor. Le procès verbal dit : « La discussion porte sur le projet concernant la discipline du travail, mis au point par le Conseil des syndicats de Russie. Le camarade Lénine propose une série d'amendements et de formulations plus précises de certains points, il propose de concrétiser le projet [...]. Le décret doit parler clairement de l'introduction du système Taylor autrement dit, de l'utilisation de tous les procédés scientifiques de travail qu'implique ce système [...]. Lors de l'application de ce système, inviter des ingénieurs américains [...]. » (*O.C.*, t. 42, p. 72.)

naissance, le système de production soviétique. On en trouve les traces non seulement dans la structure du procès de travail, mais dans la société soviétique entière. Il importe donc de l'étudier soigneusement.

Mais d'abord, *qu'est-ce que le système Taylor* ¹ ?

On appelle ainsi le mode d'organisation du travail (*scientific management*) mis au point et expérimenté aux États-Unis à partir de 1890 par l'ingénieur, puis « ingénieur-conseil en organisation » Frederic Winslow Taylor.

Taylor part de la constatation (d'expérience : il a été ouvrier, puis contremaître) que tous les ouvriers pratiquent la « flânerie », c'est-à-dire une production systématiquement inférieure à celle qui est physiquement possible. Menaces, récompenses, ordres, primes, rien n'y fait et tous les systèmes « classiques » de direction se révèlent impuissants. Comment surmonter ce *frein* à la productivité ?

En dernière analyse, c'est, pour Taylor, une question de rapport de forces et de savoir. Précisément, de rapport de forces dans le savoir. Au fond, les ouvriers sont libres de freiner la production parce que les patrons et les dirigeants des entreprises les laissent

1. Aujourd'hui, ce qu'on appelle la critique de la division capitaliste du travail (parcellarisation des tâches, séparation entre travail manuel et travail intellectuel, etc.) est devenu un lieu commun dans l'opinion publique révolutionnaire voire dans les plus vulgaires courants réformistes. Profondément, la Révolution culturelle chinoise et les révoltes d'O.S. des pays capitalistes ont brisé l'écran qui séparait le procès de travail de la scène politique.

Par ailleurs, cinquante années de taylorisme ont, du point de vue même du capitalisme, abouti à un échec relatif. Les « managers » capitalistes font à présent le compte des faux frais de l'ennui, de l'inattention, de l'écoeurement et de l'absentéisme : ils mesurent l'énorme force de cette *résistance passive* qui, sur les chaînes et au fil de l'interminable répétition de gestes identiques, *mine la productivité et la qualité de la production, donc de leur sacro-saint profit*. A travers les expériences « nouvelles » d'organisation du travail, des capitalistes d'avant-garde, mettant eux-mêmes en question le taylorisme, espèrent reprendre sous des oripeaux moderne l'offensive idéologique du productivisme.

L'idée que l'on peut se faire du taylorisme en 1975 incorpore nécessairement, même si ce n'est pas explicite, cette histoire. Dans ce chapitre, je présente un taylorisme classique, tel qu'on peut le dégager des textes mêmes de Taylor (de 1911-1912). Mais une lecture de Taylor faite aujourd'hui comporte une décantation rétrospective : on lit Taylor en pensant au travail à la chaîne et aux développements pratiques de la parcellarisation. C'était moins évident pour le lecteur de l'époque, même si c'était déjà « dans le texte ». On verra plus loin la lecture qu'en faisait Lénine.

pratiquement libres d'employer les méthodes de travail qu'ils jugent bonnes, qui leur ont été transmises par leurs camarades plus expérimentés. Le savoir-faire professionnel est en quelque sorte un capital aux mains des ouvriers : les patrons en achètent l'usage mais n'en disposent pas directement et, par conséquent, ils ignorent comment le travail doit être fait, quel est le temps « juste » qui doit être imparti à chaque tâche, etc. C'est à l'abri de cette ignorance de leurs employeurs que les ouvriers imposent leurs propres normes, inférieures à la productivité possible. Renversez cette position de monopole des ouvriers en matière de savoir-faire professionnel, et vous les tiendrez à merci pour ce qui est des normes de temps et de rendement : telle est la conclusion de Taylor, l'objectif explicite de tout son système de « direction scientifique du travail ».

Le système Taylor a pour fonction essentielle de donner à la direction capitaliste du procès de travail les moyens de s'appropriier toutes les connaissances pratiques jusqu'alors monopolisées de fait par les ouvriers. Il n'y a pas, ou guère, production de connaissances nouvelles, mais appropriation par le capital et ses agents du savoir ouvrier, le plus souvent parfaitement adéquat. La méthode Taylor prétend à la « scientificité » au nom de sa seule activité de classement et de systématisation.

Taylor reconnaît lui-même qu'il n'innove guère, en général, sur le plan technique, par rapport au savoir-faire ouvrier préexistant :

« La première de ces obligations [d'une direction « scientifique »] est constituée par le rassemblement délibéré, par ceux qui font partie de la direction, *de la grande masse de connaissances traditionnelles qui, dans le passé, se trouvait dans la tête des ouvriers, qui s'extériorisait par l'habileté physique qu'ils avaient acquise par des années d'expérience. Cette obligation de rassembler cette grande masse de connaissances traditionnelles, de l'enregistrer, de la classer et, dans de nombreux cas, de la réduire finalement en lois et règles, exprimées même par des formules mathématiques, est assumée volontairement par des directeurs scientifiques. [Ce principe] peut être considéré comme le développement d'une science qui remplace le vieux système de connaissances empiriques des ouvriers, cette connaissance que les ouvriers ont et qui, dans de nombreux cas, est aussi exacte que celle à laquelle la direction arrive finalement,* mais que les ouvriers,

dans neuf cent quatre-vingt-dix-neuf cas sur mille, conservent dans leur esprit et dont il n'existe pas d'exposé permanent et complet. »

F. W. Taylor, *La Direction scientifique des entreprises*,
Verviers, 1967, p. 80.

Aveu de toute première importance, à partir duquel l' « organisation scientifique du travail » prend sa véritable signification : Taylor reconnaît ne pas avoir grand-chose à apprendre aux ouvriers, pour ce qui est du procès de travail. Son « système », au fond, ne vise pas essentiellement la division technique du travail (du moins dans un premier temps) : il transforme et perfectionne par contre la division sociale du travail introduite par le capitalisme. En codifiant et en « classant » les connaissances acquises sur le procès de travail, le taylorisme entend ouvertement les constituer en un corps de doctrine *extérieur* aux producteurs directs, et qui puisse leur être imposé du dehors par la direction capitaliste du procès de travail, propriétaire privé, en quelque sorte, de toutes les connaissances relatives au procès de travail.

Pratiquement, c'est l'armée d'encadrement mise en place par le capital (services de direction, bureau des méthodes, maîtrise) qui est chargée de ravir, monopoliser et dispenser, *au détail* pour ainsi dire, ces connaissances au fur et à mesure du déroulement du procès de travail, de façon à faire de l'ouvrier un *exécutant* au sens le plus rigoureux du terme. Opération décisive, que l'on pourrait qualifier d' « expropriation de masse au plan du savoir ». En faisant ainsi de l'encadrement social une nécessité *technique* de chaque instant, on espère assurer définitivement son autorité incontestée, et lui donner le pouvoir de briser la fameuse « flânerie » — ou limitation volontaire de la productivité —, d'imposer enfin aux ouvriers le rythme de travail choisi par le capital.

De là, conséquence la plus visible de l'application du système Taylor, un *énorme gonflement de l'appareil d'encadrement du procès de travail* : ingénieurs du bureau des méthodes, contremaîtres, « moniteurs » chargés du calcul et de l'application des temps, de l' « entraînement » des ouvriers, comptables travaillant de nuit (dans les pre-

mières expériences tayloriennes) aux comptes de rendement et de primes, pour qu'au matin les ouvriers sachent exactement où ils en sont par rapport à la production imposée, etc. L'organisation *sociale* du travail, maintenant investie d'un alibi et d'une fonction techniques, se divise et se subdivise comme les innombrables fils d'une toile d'araignée géante, où chaque geste est enserré dans d'étroites limites, où toute possibilité d'initiative, d'autonomie ouvrière a été réduite. C'est une *bureaucratization* gigantesque du procès de travail. L'accroissement de la productivité (de la plus-value quotidiennement extorquée) permettra d'entretenir ces cohortes de la surveillance, et les capitalistes y gagneront encore largement — au prix, pour les ouvriers, d'une intensité de travail portée à l'extrême limite du possible. Le passage de la « Déposition devant la commission du Congrès américain » (1912), dans lequel Taylor décrit ce remodelage de la division du travail auquel conduit son système, mérite d'être cité :

« Le quatrième principe de direction scientifique est peut-être le plus difficile à comprendre pour la moyenne des gens. Il consiste en une division presque égale du travail dans l'entreprise entre l'ouvrier, d'un côté, et la direction, de l'autre.

[...] Prenons un exemple concret, emprunté à l'industrie mécanique fabriquant des machines très diverses. Cette entreprise, qui a non seulement à fabriquer, mais également à concevoir ce qu'elle fabrique, doit avoir un membre de la direction pour trois ouvriers.

[...] Dans un atelier, quand on dirige l'entreprise suivant le nouveau système, il n'y a pratiquement pas un seul acte accompli par l'ouvrier qui ne soit pas précédé et suivi par quelque acte accompli par quelqu'un se trouvant du côté de la direction. Il en est ainsi tout au long de la journée. L'ouvrier fait quelque chose, puis quelqu'un appartenant à la direction fait quelque chose et vice-versa... »

Ibid., p. 89.

Un membre de la direction pour trois ouvriers : cette pléthore tend vers le procès de travail idéal pour Taylor, dans lequel tout ce qui au cours de la production réclamerait un effort de réflexion, si minime soit-il, serait pris en charge par des représentants de la direction

— l'ouvrier parfait n'étant plus qu'un exécutant décervelé que l'on peut entraîner à atteindre le rythme de la machine. La base même du « freinage » de la production, qui n'est autre que le libre-arbitre technique du producteur direct, serait alors, espère Taylor, définitivement brisée. Et, au niveau de la société entière, les capitalistes pourraient attendre d'un pareil conditionnement les plus heureux effets quant à la paix sociale. Point que souligne également à plusieurs reprises Taylor, qui soutient que son « système » évite les grèves.

Le taylorisme incarne ainsi en un programme concret de réorganisation ce que, un demi-siècle auparavant, Karl Marx décrivait comme la tendance du mode de production capitaliste pour ce qui est du procès de travail :

« Ce n'est pas seulement le travail qui est divisé, subdivisé et réparti entre divers individus, c'est l'individu lui-même qui est morcelé et métamorphosé en ressort automatique d'une opération exclusive, de sorte que l'on trouve réalisée la fable absurde de Menenius Agrippa, représentant un homme comme fragment de son propre corps.

[...] Les connaissances, l'intelligence et la volonté que le paysan et l'artisan indépendants déploient, sur une petite échelle, à peu près comme le sauvage pratique tout l'art de la guerre sous forme de ruse personnelle, ne sont désormais requises que pour l'ensemble de l'atelier. Les puissances intellectuelles de la production se développent d'un seul côté parce qu'elles disparaissent sur tous les autres. Ce que les ouvriers parcellaires perdent se concentre en face d'eux dans le capital. La division manufacturière leur oppose les puissances intellectuelles de la production comme la propriété d'autrui et comme pouvoir qui les domine. Cette scission [...] s'achève [...] dans la grande industrie, qui fait de la science une force productive indépendante du travail et l'enrôle au service du capital. »

Le Capital, livre I, coll. de la Pléiade, p. 903.

Cette analyse de Marx s'applique mot pour mot à la grande industrie taylorisée (« rationalisée », comme on disait en Europe entre les deux Guerres mondiales). Ce mode d'organisation du travail porte à son paroxysme — au point où apparaît presque un « type idéal » — l'essence de la division capitaliste du travail : séparation

QU'EST-CE LE SYSTÈME TAYLOR?

du travail manuel et du travail intellectuel, de la conception et de la réalisation, du commandement et de l'exécution.

Dans une analyse du mode de production capitaliste « pur », l'« Organisation scientifique du travail » de Taylor est la mieux placée pour incarner le procès de travail capitaliste, ramené à son essence.

Comment ce mode d'organisation du travail a-t-il pu être pris comme modèle pour l'industrie soviétique dans les premières années qui ont suivi la révolution d'Octobre?

CHAPITRE 2

Limites de la critique de Taylor par Lénine avant la révolution d'Octobre

« A quoi travaillez-vous ? » demanda-t-on à Monsieur K. Monsieur K. répondit : « J'ai beaucoup de mal, je prépare ma prochaine erreur. »

Bertolt Brecht, *Histoires d'almanach*.

I. ANALYSE DES TEXTES

En mars 1913 et en mars 1914, Lénine publie dans la *Pravda* deux brefs articles de critique du système Taylor. Le taylorisme commence alors à s'introduire en Russie, comme dans d'autres pays d'Europe. Pendant l'hiver 1912-1913, une importante grève a éclaté en France, aux usines Renault, contre l'établissement du système Taylor et le chronométrage. Aux États-Unis mêmes, le système Taylor, diffusé depuis à peine plus d'une dizaine d'années, se heurte à une vive résistance des syndicats et d'une partie des milieux patronaux, ce qui a déterminé en 1912 la création d'une commission d'enquête du Congrès américain. En Russie, l'existence de grandes entreprises industrielles aux mains du capital étranger ou contrôlées par lui et l'utilisation massive d'une main-d'œuvre fraîchement arrivée des campagnes et non qualifiée, ainsi que les conditions terroristes

d'exploitation de la classe ouvrière sont autant de facteurs favorables au développement du système Taylor¹.

C'est une conférence sur le taylorisme à l'Institut des ingénieurs des voies et communications, à Pétersbourg, qui a suscité le premier article de Lénine : *Un système "scientifique" pour pressurer l'ouvrier*². L'article critique très violemment le système Taylor, qui épuise physiquement les ouvriers et constitue l'une des causes du chômage. Le deuxième article, paru exactement un an après (*Le Système Taylor, c'est l'asservissement de l'homme par la machine*³), est plus détaillé. Surtout, il laisse déjà apparaître *la double appréciation du système Taylor que Lénine approfondira par la suite*.

L'article de 1914 commence par reprendre les attaques de l'année précédente contre le système Taylor : premièrement, il accroît l'exploitation et épuise physiquement les ouvriers; deuxièmement, il aggrave le chômage. Mais, cette fois, la description des méthodes tayloriennes est plus précise, et on sent dans l'inventaire qu'en fait Lénine la recherche d'une *rationalité* de l'organisation du travail capitaliste : utilisation de la photographie, du cinéma, élimination des mouvements superflus, nouvelle disposition des bâtiments industriels de façon à minimiser les transports, transformation des instruments de travail et de l'ordre des opérations.

A partir de là, la critique de Lénine pivote et se concentre sur la contradiction entre une organisation plus « rationnelle » du travail

1. « L'équipement industriel est, dans son ensemble, fourni par l'étranger; il est souvent très moderne, mais ceci même est (en un certain sens) préjudiciable : dans le souci d'assurer un rendement immédiat aussi satisfaisant que possible, les entrepreneurs font appel à des étrangers pour les travaux qualifiés et réservent aux ouvriers russes les travaux de manœuvres.

Cette tendance est rendue plus systématique par la concentration industrielle : ce sont surtout de grosses entreprises qui voient le jour; *la division du travail, très poussée, y permet une utilisation prédominante de manœuvres. Le patronat russe et étranger est volontiers à l'avant-garde du "fordisme", qui est censé rendre inutiles les qualités professionnelles acquises par l'apprentissage.* » (Marcel Anstett, *La Formation de la main-d'œuvre qualifiée en Union soviétique*, Paris, 1958).

Le « fordisme » est une application du système Taylor à la fabrication en série : en 1913, Henry Ford introduisit la première chaîne de montage dans la construction automobile, à Detroit.

2. *O.C.*, t. 18, p. 618-619.

3. *O.C.*, t. 20, p. 156-158.

à l'intérieur de l'usine et l' « anarchie » économique qui règne dans la société capitaliste :

« Tous ces perfectionnements poussés se font *contre* l'ouvrier ; ils visent à l'écraser et à l'asservir encore davantage, sans aller au-delà d'une distribution rationnelle et raisonnée du travail à l'intérieur de la fabrique.

Une question se pose tout naturellement : et la distribution du travail à l'intérieur de la société tout entière ? Quelle masse de travail se fait pour rien à l'heure actuelle, du fait de l'incohérence, de l'état chaotique où se trouve plongé l'ensemble de la production capitaliste ! »

O.C., t. 20, p. 157.

Lénine analyse donc dès 1914 le système Taylor comme une « rationalisation » du procès de travail industriel (« *une distribution rationnelle et raisonnée du travail à l'intérieur de la fabrique* ») : c'est effectivement sous ce nom, conforme à la présentation idéologique que Taylor lui-même a faite de son système (une « activité scientifique de classement »), que le taylorisme se développera en Europe dans les années 1925-1930 — et en Union soviétique même (où nombre de discours et d'articles seront consacrés à distinguer la « rationalisation socialiste » de la « rationalisation capitaliste »).

Ce que reproche Lénine au taylorisme et au capitalisme en général, c'est de limiter la rationalisation au procès de travail et, par là, de la réduire au rôle d'une arme supplémentaire dans l'arsenal de l'exploitation. L'objectif qui transparaît ici dans l'analyse de Lénine est de *dissocier le taylorisme de sa fonction d'exploitation capitaliste et d'en étendre les principes à l'économie entière*. La « rationalisation de l'organisation du travail fournit le modèle d'une rationalisation de l'organisation économique de la société entière :

« A l'insu de ses auteurs et contre leur volonté, le système Taylor prépare le temps où le prolétariat prendra en main toute la production sociale et désignera ses propres commissions, des commissions ouvrières, chargées de répartir et de régler judicieusement l'ensemble du travail social. La grande production, les machines, les chemins de fer, le téléphone, tout cela offre mille possibilités

de réduire de quatre fois le temps de travail des ouvriers organisés, tout en leur assurant quatre fois plus de bien-être que maintenant. »

Ibid., p. 158.

Ces indications de l'article de la Pravda sont confirmées et complétées par les cahiers de notes que Lénine constituera peu après pour préparer *l'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*. Elles constituent la trame d'un raisonnement sur le taylorisme et l'organisation du travail qui persistera chez Lénine, presque identique, jusqu'à la première variante (rédigée en mars 1918, non publiée à l'époque) des *Tâches immédiates du pouvoir des soviets*.

Après ces deux articles très courts de 1913 et 1914, Lénine ne publie plus rien sur Taylor jusqu'à la révolution d'Octobre, et plus précisément jusqu'au printemps 1918 — date à laquelle il *préconisera l'introduction systématique du taylorisme en Russie*.

En 1917, Lénine publie deux textes théoriques fondamentaux, qui constitueront le programme de principe de la stratégie révolutionnaire des bolcheviks dans la deuxième Révolution russe : *l'Impérialisme, stade suprême du capitalisme* et *l'État et la Révolution*. Aucun de ces deux ouvrages ne mentionne Taylor. Pourtant, les Cahiers de Lénine, dans lesquels il rassemble, principalement en 1915-1916, les matériaux pour *l'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*¹ montrent que le taylorisme continue d'attirer son attention pendant les années qui ont immédiatement précédé la Révolution de 1917, et *qu'il conserve même une place essentielle dans sa réflexion, dans sa conception d'ensemble de la Révolution socialiste*. A plusieurs reprises, dans les notes des cahiers préparatoires, il apparaît que Lénine envisageait de conclure *l'Impérialisme...* sur Taylor et la « rationalisation technique » comme *forme transitoire préparant le socialisme à l'époque du capitalisme monopoliste*. Ainsi, on trouve dans l'un des « plans » de l'ouvrage, tout à la fin, les notes suivantes :

1. Ces matériaux ont été publiés en URSS à partir de 1933. Ils constituent, sous le titre *Cahiers de l'impérialisme*, le tome 39 des *O.C.* de Lénine (Moscou 1970, en français).

« *Saint-Simon et Marx (Schulze-Gaevernitz)* :
Rapidité de croissance...

Progrès de la technique et tortures (*Quärelei*)
Taylor et l' « Étude du mouvement »

Bilan et conclusions. L'impérialisme et le socialisme [...]

O.C., t. 39, p. 246 — passage encadré par Lénine.

Puis, plus loin, sous le titre « Adjonctions au plan de l'ouvrage » (adjonctions biffées ensuite par Lénine), l'indication suivante :

« (chapitre x) III. Imbrication versus socialisation.
Saint-Simon et Marx. Riesser sur la rapidité de croissance.
— Transition vers quoi?..
Taylor ici? »

Ibid., p. 248.

Cela reste sous forme interrogative : de fait, le texte final de *l'Impérialisme...* laisse le taylorisme de côté : il n'évoque que la « rationalisation » économique par les cartels et les grandes banques (allocation systématique des ressources et des matières premières, contrôle de l'industrie lourde, partage des marchés...). Pourquoi Lénine s'est-il ainsi ravisé? Sans doute la Guerre mondiale et l'établissement en Europe d'économies de guerre centralisées, particulièrement en Allemagne, attiraient-ils davantage l'attention sur l'organisation économique d'ensemble du capital monopoliste. Sans doute aussi y avait-il une difficulté à analyser rigoureusement, dans le système Taylor, la dialectique *torture-progrès* (le terme « torture » appliqué à l'emploi du système Taylor par le capitalisme est de Lénine). Toujours est-il que Lénine n'inclut pas le taylorisme dans l'analyse systématique de l'impérialisme qu'il publie en 1917 : il faut donc recourir aux matériaux préparatoires pour reconstituer son analyse de l'époque sur cette question.

On trouve dans les *Cahiers de l'impérialisme* un compte rendu détaillé de trois ouvrages d'analyse du taylorisme.

Lénine a d'abord annoté en détail une traduction allemande de *la Gestion de l'entreprise* de Taylor, publiée en 1912 et présentée par un Allemand qui a visité des entreprises américaines et particulièrement l'aciérie de Bethlehem, une des premières usines « taylorisées » aux États-Unis. Lénine relève un certain nombre de citations concernant la lutte de Taylor contre le « freinage » ouvrier. Il note soigneusement les données qui décrivent la nouvelle répartition entre le travail de direction et le travail d'exécution dans le système taylorien. Cette transformation de la structure du travail attire son attention parce qu'elle renforce le rôle de l'aristocratie ouvrière qu'il dénonce vivement, à la même époque, dans ses autres textes sur l'impérialisme. Lénine note de ce point de vue le rôle très important donné par le système Taylor aux contremaîtres et à tout le personnel d'encadrement du travail. Il commente :

« On cherche à appâter et à soudoyer les ouvriers en les faisant passer contremaîtres. »

O.C., t. 39, p. 153.

D'autres citations sur la question de l'encadrement du travail et de la division entre tâches de direction et d'exécution sont faites sans commentaires (ou avec comme simple annotation « N.B. ») : il est donc impossible de savoir si Lénine entendait seulement les incorporer à sa critique *sociale* du taylorisme comme renforcement de l'aristocratie ouvrière par les nouvelles formes d'organisation capitaliste, ou s'il y voyait aussi une composante de la « rationalisation » et du « progrès technique » qu'il évoque plus loin. Ainsi :

« C'est une erreur de penser qu'une usine travaille d'autant mieux que les travailleurs " improductifs " y sont moins nombreux (productifs = travail manuel; " improductifs " = surveillants, etc., contremaîtres, etc.). *C'est le contraire.* [...] Wallich (le présentateur allemand de Taylor) a trouvé 1 employé pour 3 ouvriers dans l'excellente " Tabor manufacturing company " [...] ».

Ibid., p. 153.

Des citations ultérieures, il ressort que Lénine est attentif à la résistance des syndicats au taylorisme. Il note le caractère encore *limité* du taylorisme aux États-Unis. Il relève la phrase « il n’y aurait en tout, en Amérique, que 60 000 ouvriers travaillant suivant les principes des établissements réorganisés » et commente en marge :

« N.B. : sous le capitalisme, “supplice ou tour de force”, seulement 60 000 ouvriers. »

Ibid., p. 155.

Du livre d’un ingénieur allemand, Seubert (*Une application pratique du système Taylor*, Berlin, 1914), Lénine dégage à nouveau la corrélation entre taylorisme et développement de l’« aristocratie ouvrière » : « *embourgeoiser !!* », commente-t-il en regard de la mention d’augmentations de salaires d’un tiers, mettant les ouvriers au niveau économique de commerçants ou de techniciens. Il souligne une fois de plus le nouveau rapport numérique entre ouvriers d’une part, employés et maîtrise de l’autre, ainsi que des indications sur le chronométrage.

Dans l’ensemble, c’est surtout la critique sociale, concentrée sur la surexploitation et le développement de l’aristocratie ouvrière, qui domine dans les commentaires de Lénine sur ces deux livres consacrés au système Taylor. Il n’en est pas de même pour le troisième livre qu’il examine ensuite : *Étude du mouvement du point de vue de l’accroissement de la richesse nationale, 1915* (livre de Gilbreth, disciple américain de Taylor). Ici, le point de vue se renverse et la *conclusion finale met en évidence le « progrès technique » apporté par les méthodes tayloriennes.*

Après avoir relevé dans le livre de Gilbreth les récentes découvertes faites aux États-Unis sur les « micro-mouvements » à l’aide de photographies, Lénine reproduit le passage suivant :

« Ces études intéressent toute la société [...]. Un résultat caractéristique est que l’écart entre l’école et l’usine se trouve progressivement comblé. L’étude intensive des mouvements démontre qu’il y a beaucoup plus de ressemblance entre les métiers et

même les professions du point de vue mécanique que nous ne l'aurions jamais cru [Lénine, en marge : « N.B. »]. Le monde industriel exigera toujours davantage de jeunes ouvriers formés à l'agilité des doigts [...]. Il faut enseigner cela dans les écoles publiques [...]. Il y a actuellement un « gaspillage énorme » à cause des « recherches » dispersées, répétées, etc. C'est l'affaire du gouvernement des États-Unis d'organiser un tel bureau de standardisation des métiers mécaniques. Les standards qui y seraient établis et rassemblés seraient propriété publique, et les chercheurs indépendants pourraient inventer de nouveaux standards à partir de ceux-ci. »

Commentaire final de Lénine, encadré :

excellent exemple de progrès technique sous le capitalisme menant au socialisme.
--

Ibid., p. 159.

On devine, à la lecture de ce texte et du commentaire enthousiaste, ce que Lénine attendait du taylorisme dès 1915-1916 (et même un peu avant à en juger par l'article de la *Pravda* cité plus haut). *Taylor entend « normaliser » le travail manuel pour le rendre mesurable, contrôlable par le capital.* Mais, du coup, ne peut-on pas voir dans cette « normalisation » une étape vers une éventuelle généralisation du travail manuel à toute la société? C'est ce que semble laisser entrevoir le texte de Gilbreth, et le rapprochement école-usine qu'il préconise va dans le même sens. On verrait ainsi se dessiner une dialectique implicite des rapports travail intellectuel-travail manuel : le système Taylor accroît la séparation entre travail manuel et travail intellectuel mais, en simplifiant le travail manuel, il prépare le moment où tous en prendront leur part. L'expérience ultérieure a montré qu'un tel point de vue sous-estime l'appauvrissement intellectuel du procès de travail et l'alourdissement bureaucratique de ce procès qu'entraîne l'application du système Taylor. On y reviendra. Retenons que Lénine ne critique pas la conception de la technique que comporte le système Taylor : bien plus, *il considère la « standardisation » du travail manuel comme un important progrès en direction du socialisme.*

Une deuxième fonction positive du système Taylor aux yeux de Lénine se dessine dans la même période : *l'accroissement de la productivité du travail*. Or cet accroissement de la productivité occupe, dans le dispositif théorico-politique de Lénine en 1917, *une place centrale* — avant même que les circonstances en fassent à brève échéance une question de vie ou de mort.

Dans *l'État et la Révolution*, Lénine écrit :

« Ce qui garantit la possibilité de cette destruction (de la vieille machine d'État), c'est que le socialisme réduira la journée de travail, élèvera les *masses* à une vie nouvelle, placera la *majeure partie* de la population dans des conditions permettant à *tous*, sans exception, de remplir les « fonctions publiques ». Et c'est ce qui conduira à *l'extinction complète* de tout État en général. »

O.C., t. 25, p. 528.

Et qu'est-ce qui garantit la réduction de la journée de travail ? Justement la généralisation de l'utilisation « rationnelle » des forces productives, et au premier chef de la force de travail humaine, que le capitalisme, pense Lénine, a préparée, mais freine. Le taylorisme lui paraît être une de ces méthodes.

Un nouveau système politique naîtra sur cette base : *la journée de travail réduite*, rendue possible par la « rationalisation » que lègue le capitalisme, débarrassée du gaspillage dont il l'a grevée. *Libérer le temps des masses populaires pour la direction de l'État*, les tâches politiques et administratives : voilà pour Lénine, en 1917, la transformation principale du procès de travail à cette étape, celle qui rendra possible l'exercice de la démocratie par les masses.

Mais cette journée de travail, réduite du point de vue quantitatif, sera-t-elle qualitativement bouleversée ? C'est, pour Lénine, une autre question, qui renvoie à une autre étape : le changement dans la *nature* du travail et la suppression de la division du travail léguée par le capitalisme, voilà qui relève d'un programme à beaucoup plus long terme, au-delà de la dictature du prolétariat (quand la société accèdera à « la phase supérieure de la société communiste ») :

« La base économique de l’extinction totale de l’État, c’est le communisme arrivé à un si haut degré de développement que toute opposition disparaît entre le travail manuel et le travail intellectuel et que, par conséquent, disparaît l’une des principales sources de l’inégalité sociale contemporaine [...]. L’expropriation des capitalistes entraînera nécessairement un développement prodigieux des forces productives de la société humaine. Mais quelle sera la rapidité de ce développement, quand aboutira-t-il à une rupture de la division du travail, à la suppression de l’opposition entre le travail intellectuel et le travail manuel, à la transformation du travail en « premier besoin vital », c’est ce que nous ne savons ni ne *pouvons* savoir. »

Ibid.

On le voit, les étapes sont ici *rigoureusement séparées*. Lénine n’envisage pas, dans l’étape de la dictature du prolétariat, l’apparition d’embryons d’une nouvelle division du travail qui prépareraient l’étape suivante.

Cette stricte séparation est une caractéristique de la dialectique léniniste, de la méthode spécifique par laquelle Lénine assume et entend résoudre un système de contradictions. A partir du moment où un objectif central est déterminé pour l’étape en cours, tout lui est subordonné, au prix même de contradictions supplémentaires et d’obstacles supplémentaires pour le développement ultérieur. *Ainsi, on acceptera en fait d’aggraver la division entre travail manuel et travail intellectuel et de renforcer la structure autoritaire du procès de travail si cela apparaît comme la condition d’une efficacité bien supérieure du travail productif, donc du raccourcissement du temps de travail, donc de la participation du prolétariat aux tâches politiques et aux affaires de l’État, objectif pour le moment principal.*

Dès 1917, avant la révolution d’Octobre, le système de pensée de Lénine est prêt à accueillir la taylorisation du travail industriel. Quelques mois plus tard, les circonstances ne lui laisseront pas le choix; en défendant, au printemps 1918, les mesures d’urgence d’établissement d’une discipline de travail industriel contre les « communistes de gauche », Lénine ne rompra pas avec les principes de base avancés dans *l’État et la Révolution*.

Ce point est essentiel : pour Lénine, la suppression de l'opposition entre travail manuel et travail intellectuel est le produit ultime du développement des forces productives. *Ce n'est pas le résultat d'une action délibérée du prolétariat.* Dans l'immédiat, la dictature du prolétariat aura pour fonction de libérer l'essor des forces productives et de réduire le temps de travail des masses populaires pour leur permettre de gérer les affaires de l'État. A cette étape, *le centre de gravité de la prise du pouvoir par les masses, c'est l'État, non le processus de travail productif.* Ce principe restera pour Lénine un fil directeur jusqu'à sa mort.

II. RACINES DANS LA RÉALITÉ SOCIALE

On comprend, sur la base de cette conception d'ensemble, que Lénine ait pu déceler des éléments positifs dans le système Taylor à la veille de la Révolution de 1917. Mais le caractère limité de la critique du taylorisme par Lénine a comporté, pour le cours ultérieur de la Révolution soviétique, des conséquences si profondes qu'il importe d'aller plus loin dans l'analyse de sa position et de son contexte historique.

Les indications des *Cahiers de l'impérialisme* de Lénine montrent sur quels points se concentrait sa critique du taylorisme : surexploitation productiviste, chômage, renforcement de l'aristocratie ouvrière par les augmentations de salaires et par le nombre et le rôle accrus des contremaîtres. A aucun moment, Lénine ne conteste l'efficacité technique du système. Surtout, *il ne critique pas la liquidation de toute initiative technique ouvrière.* Il ne mentionne guère la suppression de toute activité intellectuelle de l'ouvrier dans le cours de son travail. Il ne s'attache pas à l'objectif de déqualification du travail ouvrier que comporte le taylorisme. Pourquoi ?

Avancera-t-on que cet aspect du taylorisme n'était pas encore évident à l'époque ? Deux réponses :

— premièrement, les textes de Taylor lui-même, que Lénine a lus attentivement, sont parfaitement explicites sur la séparation radicale entre conception et exécution qu'il entend introduire dans le procès de travail industriel;

— deuxièmement, la résistance ouvrière au taylorisme, qui se manifestait à ce moment aux États-Unis et en Europe, portait ouvertement sur cette déqualification, sur l'« abrutissement » et la désintellectualisation du travail manuel.

En février-mars 1913, plusieurs milliers d'ouvriers des usines Renault, en France, se sont mis en grève contre l'établissement du système Taylor et du chronométrage. Un article du journal *la Bataille syndicaliste*, paru le 13 février 1913, montre que le taylorisme, à peine introduit en France, se heurte à une critique radicale du mouvement ouvrier organisé :

« Le chronométrage doit être extirpé, le prolétariat ne peut pas laisser acclimater l'odieuse méthode de Taylor, telle est la volonté unanime des grévistes des établissements Renault... »

Puis, sous le titre expressif « L'atelier enlevé aux ouvriers », le journal poursuit :

« Le patronat veut introduire le système du chronométrage pour augmenter la production dans des proportions insoupçonnées. Ce n'est là que son but immédiat. La méthode Taylor lui permet de viser plus haut.

Ce qu'il veut, c'est priver les ouvriers de toute initiative dans leur travail. Ce qu'il veut, c'est leur enlever toute ombre d'influence directe sur la marche de la production.

Comment il procède? C'est bien simple! Il ne permet plus à l'ouvrier *de penser*; c'est dans le bureau de chronométrage qu'on fait pour lui l'effort cérébral nécessaire. Quant à celui-ci, il n'a qu'à exécuter rapidement et interminablement un des nombreux mouvements élémentaires dans lesquels se décompose chaque opération.

Voilà comment le patronat espère abaisser le niveau mental des travailleurs, les dégoûter du travail et du même coup les priver de tout idéal! »

Et l'article conduit :

« Il est possible d'appliquer ces principes à toutes les industries et Taylor dit que sa méthode est une véritable machine de guerre contre le syndicalisme ouvrier. Il a raison ! Ne la laissons donc pas implanter dans ce pays ! »

Le taylorisme en tant que stratégie à long terme du patronat dans la lutte des classes est ici défini avec exactitude. Les ouvriers qualifiés et organisés ont perçu le danger, et *le syndicalisme se voit directement menacé*. Le 28 février 1913, à un meeting des grévistes de Renault, Merrheim, secrétaire de la CGT, tente de répondre sur le terrain même du patronat et conteste la nécessité, l'utilité économique du taylorisme pour le bon fonctionnement du capitalisme :

« Si l'industrie automobile américaine est inférieure, c'est que, précisément, on applique aux États-Unis la méthode Taylor. Les ouvriers devenus automates perdent toute initiative et avec elle toute valeur technique. »

Discours significatif : le dirigeant syndical proteste *aussi* au nom de la qualité de la production. Cette attitude n'est pas sans rapport avec celle des syndicalistes américains de la même époque, qui utilisent le « label » syndical accordé aux produits industriels comme moyen de pression revendicatif.

C'est la fraction expérimentée de la classe ouvrière qui s'exprime, consciente de sa compétence, décidée à conserver son *rôle technique* dans le procès de travail. Le patronat se rend compte que c'est l'élite professionnelle de la classe ouvrière qui s'oppose le plus résolument à lui sur cette question, mais il passe outre, quitte à renouveler une partie de son personnel par du prolétariat « frais ». Ainsi, Louis Renault déclare le 11 mars 1913 aux délégués des grévistes :

« Je n'ai aucune concession à faire [...]. Je reconnais que *les bons ouvriers sont dehors*. Mais que voulez-vous ! Ceux qui croient qu'il faudrait une brouette pour les amener ici n'ont qu'à se chercher du travail ailleurs. »

De fait, à la fin de la grève, qui échoue, plusieurs centaines d'ouvriers, dont un bon nombre sont parmi les plus expérimentés, abandonnent l'usine et vont chercher du travail ailleurs ¹.

Aux États-Unis, la situation est encore plus tranchée. La résistance la plus déterminée à l'implantation du taylorisme est le fait des syndicats de métier de l'American Federation of Labor — organisation corporatiste et égoïste d'ouvriers qualifiés ², qui exclut et écrase la masse des prolétaires sans qualification. Le taylorisme attaque doublement la puissance syndicale : en sapant la qualification ouvrière, que les syndicats négociaient chèrement avec les employeurs, et en détruisant, par la production de masse de biens de consommation courante, l'efficacité du « label syndical » (« *Union labelled goods* »), important moyen de pression économique des syndicats sur les entreprises.

Le développement du capitalisme américain au début du xx^e siècle, la volonté de donner un nouvel essor à la production de masse, d'intensifier la concentration, les transformations technologiques et la productivité du travail, incitent une partie du patronat, avec Taylor, à faire sauter les barrières corporatistes, à remettre en cause les formes périmées de l'alliance avec l'aristocratie ouvrière — qui se reconstituera sur d'autres bases. Le pouvoir syndical attaqué de front et une autre partie du patronat, moins bien placée dans la guerre économique qui se développe, s'opposent au taylorisme et parviennent même à obtenir une interdiction partielle (et provisoire) à la suite de l'enquête du Congrès en 1912. Cela n'empêchera pas le système de se généraliser après la Première Guerre mondiale.

1. Sur l'introduction du taylorisme, en particulier aux usines Renault, on pourra se reporter au dossier détaillé présenté par A. Héron dans *Les Temps modernes*, d'août-septembre 1975 (p. 220 à 278 : « Le taylorisme, hier et demain »).

2. « Prêts à tout pour acheter une sécurité limitée pour les travailleurs qualifiés aux dépens des travailleurs sans qualification et inorganisés, de nombreux syndicats de métier de la Fédération passèrent des accords avec leurs entreprises respectives, y incluant l'engagement de s'abstenir d'organiser les travailleurs non qualifiés, dont ils sacrifiaient les intérêts en échange d'un minimum de droits syndicaux pour eux-mêmes et de différences de salaires relativement importantes en faveur de la main-d'œuvre qualifiée. » (Philip S. Foner, *History of the Labor Movement in the United States*, New York, 1964, vol. 3, p. 176.)

Taylor explicite sans détour la fonction antisyndicale de son système :

« En 1903, dans sa communication [intitulée « *Shop Management* » : « La gestion de l'entreprise »] à une réunion de la Société américaine des ingénieurs en mécanique, Taylor expliqua comment il avait réussi, par son système, à *éliminer les ouvriers qualifiés et à saper à la base leurs syndicats de métiers*. Aussitôt, les patrons demandèrent à Taylor de les conseiller quant aux méthodes qu'il conviendrait d'utiliser dans leurs entreprise pour obtenir le même résultat. »

Foner, *op. cit.*, p. 180.

Gompers, le dirigeant de l'American Federation of Labor, resté célèbre comme incarnation typique de la bureaucratie syndicale et du corporatisme étroit de l'aristocratie ouvrière, prend violemment position :

« Tout le but du « *Scientific Management* », écrivait Gompers, est de réduire le nombre des ouvriers qualifiés à l'extrême minimum et d'imposer des bas salaires à ceux des ouvriers qualifiés qui seront rejetés dans l'armée des non-qualifiés. »

Ibid., p. 180-181.

Ainsi, *la résistance au taylorisme présente un double aspect*. Mouvement de défense du savoir ouvrier et de l'autonomie ouvrière. Mais aussi réflexe conservateur et élitiste des fractions les plus favorisées de la classe ouvrière occidentale et des syndicats : contre la production de masse et contre l'émergence d'un prolétariat sans qualification, sans « capital » de connaissances techniques.

Le naufrage du mouvement ouvrier européen en 1914 emporte le tout... Ces mêmes dirigeants syndicalistes qui, peu avant la guerre de 1914, mobilisent la classe ouvrière contre le taylorisme, se rallieront à leurs bourgeoisies respectives dans la grande boucherie internationale. La crise mondiale met à nu les structures idéologiques dominantes dans les différentes classes ouvrières. A l'Ouest, *l'acharnement à défendre le « métier » dévoilera comme son envers l'attachement aux valeurs bourgeoises du « patriotisme »*. Inversement, en Russie, les

caractéristiques spécifiques de l'industrialisation, la faible qualification de la classe ouvrière, l'extrême misère des masses prolétariennes, n'offrent qu'une base très limitée au « social-patriotisme », mais aussi au syndicalisme en tant qu'idéologie corporatiste. Corrélativement — et l'on rend compte ici, par la racine, des limites de la critique du taylorisme par Lénine — *la résistance au taylorisme y a peu de bases : les ouvriers russes n'ont, dans leur masse, même pas une qualification à défendre*. Et quand, au printemps 1918, Lénine proposera l'introduction systématique de mesures tayloriennes, c'est de la petite minorité d'ouvriers qualifiés influencés par les mencheviks — essentiellement parmi les cheminots et les typographes — que viendra l'opposition la plus vive.

La guerre de 14, la faillite des directions syndicales incapables de s'opposer à la tuerie, ont mis en évidence les aspects réactionnaires de l'idéologie syndicaliste dans le mouvement ouvrier occidental, et Lénine dénoncera cette idéologie avec une extrême violence à plusieurs reprises au cours de la guerre civile en Russie :

« En Russie, les mencheviks avaient (et ont encore en partie dans un très petit nombre de syndicats) un appui dans les syndicats, précisément grâce à cette étroitesse corporative, à cet égoïsme professionnel et à l'opportunisme. Les mencheviks d'Occident se sont bien plus solidement « incrustés » dans les syndicats et une « aristocratie ouvrière » corporative, étroite, égoïste, sans entrailles, cupide, philistine, d'esprit impérialiste, soudoyée et corrompue par l'impérialisme [souligné par Lénine] y est apparue bien plus puissante que chez nous. Cela est indiscutable. La lutte contre les Gompers, contre M. Jouhaux, Henderson, Merrheim, Legien et Cie en Europe occidentale, est beaucoup plus difficile que la lutte contre nos mencheviks qui représentent un type politique et social *parfaitement analogue*. »

La Maladie infantile du communisme : le gauchisme,
in *O.C.*, t. 31, p. 46-47.

Ce sont précisément les « mencheviks » d'Occident, comme les appelle Lénine, qui ont été au premier rang de la lutte contre l'introduction du taylorisme, au début du xx^e siècle. Et les mêmes facteurs qui ont limité l'influence du menchevisme en Russie expliquent la

faible résistance à la taylorisation en tant que telle, en tant qu'expropriation du savoir ouvrier.

Sur le taylorisme en Russie, un point de vue dialectique s'impose. On a défini le taylorisme aux États-Unis et en Europe occidentale comme *une gigantesque opération d'expropriation du savoir ouvrier au profit du capital*. Encore faut-il, pour qu'il y ait expropriation, que ce savoir existe dans le prolétariat industriel. Et d'où peut-il venir, ce savoir, sinon de l'incorporation, par vagues successives, de la petite production artisanale à la manufacture puis à la grande industrie? Ainsi, le « compagnon » perpétue un certain temps au sein de la grande production capitaliste une partie du savoir-faire et de l'idéologie de l'artisan indépendant. Jusqu'au taylorisme, le patron industriel « sous-traitait » en fait une fraction globale du travail à l'atelier, qui restait organisé comme une petite entreprise autonome sous la direction du contremaître-maître d'œuvre.

Le taylorisme comme expropriation prend toute sa dimension d'offensive stratégique sur le plan social quand il s'attaque à des classes ouvrières puissantes, expérimentées, qualifiées, héritières de siècles de métiers, de corporations, d'artisanat. Rien de tel en Russie. Le prolétariat industriel russe naissant *n'a pas accumulé ce capital de connaissances et de pratique techniques*.

On trouve des indications précises sur la très faible qualification des ouvriers d'industrie russes au moment de la Révolution dans le livre de Marcel Anstett, *la Formation de la main-d'œuvre qualifiée en Union soviétique* (Paris, 1958). Entre autres explications, Anstett attribue cette caractéristique à une particularité de la formation sociale russe : *l'arriération de l'artisanat qui, dans les pays capitalistes, est l'une des sources principales de la main-d'œuvre qualifiée*.

« Ce n'est que dans de rares grandes villes comme Kiev ou Novgorod que l'on trouve des artisans experts, formés par une solide tradition professionnelle... Par contre, dans les campagnes et la plupart des villes... *les artisans russes typiques, les « koustari », semi-paysans, utilisent des outils et des techniques extrêmement primitifs.* »

Anstett, *op. cit.*, p. 21.

La Russie, explique Anstett, n'a connu que très tard l'économie monétaire qui permet la spécialisation et l'apparition du travail qualifié : « [...] L'artisan russe du XIX^e est au stade social et technique que l'on ne trouve dans l'histoire des pays occidentaux qu'en remontant aux artisans-serfs des latifundia latines ou des fiefs du Moyen Age. »

Autre facteur défavorable à la qualification de la classe ouvrière russe : *l'industrialisation impérialiste par les capitaux européens*, qui tend à spécialiser la Russie dans la production de produits semi-finis exportables. Les industries mécaniques et chimiques sont très peu développées (alors que dans les autres pays capitalistes elles sont une pépinière d'ouvriers qualifiés). L'équipement industriel est en général fourni par l'étranger : on attend de la classe ouvrière russe qu'elle serve passivement une technologie importée, conçue à l'étranger ¹, on fait d'ailleurs souvent appel à des étrangers pour les travaux qualifiés et l'entretien de l'outillage, laissant aux ouvriers russes des emplois de manœuvres. Ce qui se développe surtout, ce sont les grandes entreprises où l'on commence à appliquer le taylorisme et le fordisme, où les conditions sont rassemblées pour la parcellarisation des tâches. Il n'y a pas en Russie cette floraison de petites et moyennes entreprises capitalistes industrielles, qui, dans d'autres pays, forme sur le plan local une importante main-d'œuvre qualifiée ².

1. En 1913, 37 % des équipements techniques et plus de 50 % des machines sont encore importés. (Yves Barel, *Le Développement économique de la Russie tsariste*, Paris, 1968.)

2. Dans son étude sur le développement économique russe avant 1917, Yves Barel contredit dans une certaine mesure le point de vue d'Anstett en ce qui concerne la première vague d'industrialisation, jusqu'en 1890; il le rejoint pour l'essentiel dans l'analyse des caractéristiques de la seconde vague d'industrialisation — à partir de 1890 environ — fondée sur la sidérurgie et l'industrie lourde moderne.

Barel souligne l'importance de l'industrie koustare entre 1861 et la fin du siècle et son apport à l'industrie manufacturière; il rappelle qu'à la fin du XIX^e siècle, dans de nombreuses régions, les koustari sont plus nombreux que les ouvriers d'usine, et conclut : « Nous sommes loin de ce passage direct à la grande industrie que beaucoup d'historiens et d'économistes ont cru déceler dans le développement russe. Nous sommes en réalité dans une sorte de « phase inférieure » du capitalisme qui se traduit par une combinaison provisoire de l'agriculture et d'un type d'industrie au niveau du village [...]. » (*Op. cit.*, p. 189.)

Mais Barel montre ensuite comment, au début du XX^e siècle, la grande industrie mécanisée rompt avec le développement progressif de l'industrie koustare et de

Ces caractéristiques de la classe ouvrière russe du début du XX^e siècle resteront évidemment vraies au lendemain de la révolution d'Octobre. Bien plus, même : après la guerre civile, l'ancienne classe ouvrière russe ne sera plus qu'une minorité dans la nouvelle force de travail qui, venue des campagnes, aura à remettre sur pied une grande production industrielle. Mais, dès 1918, la désorganisation économique et l'amputation du territoire annexé par l'Allemagne, aggravant l'épuisement de la guerre de 14, rendront vitale l'utilisation la plus efficiente possible de cette industrie moderne, en grande partie paralysée.

Dès lors, ce qui en Occident apparaît comme une expropriation du savoir ouvrier (sa réduction à des tâches parcellaires aussi simples et normalisées que possible), ne peut-on espérer, en Russie, *le retourner en une appropriation collective, la plus rapide et la plus économique que l'on puisse concevoir* pour une force ouvrière complètement neuve et inexpérimentée, dans une situation de pénurie de techniciens et d'ingénieurs? Telle sera, très vite, dès 1918, l'idée de Lénine, concrétisée par le fameux mot d'ordre « *apprendre à travailler* », et la proposition d'introduire systématiquement les méthodes tayloriennes dans l'industrie.

En vérité, à l'aube de la révolution d'Octobre, les conditions objectives et subjectives d'une subversion profonde du procès de travail industriel sont loin d'être réunies dans la société russe. La critique du taylorisme est limitée, on vient de le voir. Mais, au-delà même de cette critique, la réflexion des bolcheviks sur le procès de travail reste sommaire. Leur conception philosophique du travail productif ne dépasse guère les données de base de la philosophie marxiste — et reste souvent même en retrait par rapport à la richesse de certains

la manufacture. Différentes données attestent le poids de plus en plus important de l'industrie lourde et l'importance de la concentration industrielle. « *Cette concentration a été particulièrement poussée en Russie. Dès 1897, les usines de plus de 500 ouvriers occupent 42 % de la main-d'œuvre contre 15,3 % en Allemagne par exemple. En 1910 ce pourcentage atteindra 54,3 %.* » (*Ibid.*, p. 202.)

On assiste donc effectivement au surgissement brutal d'une grande industrie, exceptionnellement concentrée pour l'époque, où se trouvera rassemblé un vaste prolétariat à peine arraché des campagnes et dépourvu d'expérience technique de la production mécanisée « moderne ».

textes de Marx. Voyez les *Cahiers philosophiques* de Lénine. L'édition française comporte un index des matières, dont la diversité montre l'ampleur des lectures et de la réflexion de Lénine entre 1914 et 1916 : chose en soi, syllogisme, atome, éther, électrons, langage, etc. Au terme « travail », on trouve : « rude mais fortifiante école du — », expression de Lénine commentant *la Sainte Famille* de Marx et Engels. C'est tout. Plus généralement, les textes de Lénine, pourtant si concrets sur de multiples aspects de la vie politique, sociale, économique, se tiennent en quelque sorte sur le seuil chaque fois qu'il pourrait s'agir du contenu concret des opérations de travail. Le travail ouvrier est pris comme référence pour l'analyse de quelque chose d'autre (l'organisation ou tel aspect de la vie sociale) et la connotation de l'exemple est presque toujours l'école ou la discipline. Apprentissage, référence, modèle, *mais non objet d'analyse et de critique en tant que tel.*

On pourra rapporter ce silence aux conditions concrètes dans lesquelles s'est formé le mouvement révolutionnaire russe, le monde politique dont faisaient partie les bolcheviks : traqués par la police tsariste, ballottés entre l'exil à l'étranger, la déportation en Sibérie, la prison et l'activité clandestine, *les cadres bolcheviks ont rarement eu la possibilité de vivre de façon suivie la pratique productive des masses* : les conditions de leur travail intellectuel sont de ce fait plus orientées vers les synthèses économiques que vers la réflexion sur les gestes quotidiens du producteur direct. Il en sera tout autrement pour les intellectuels révolutionnaires dans les bases rurales de la révolution chinoise.

Plus profondément, les bolcheviks, dont le courant idéologique s'était constitué en opposition à toute forme de « trade-unionisme », étaient portés à penser que pour la classe ouvrière *l'essentiel ne se jouait pas à l'intérieur des usines* mais sur le terrain politique. Il était en quelque sorte logique qu'ils ne fussent pas porteurs d'une nouvelle conception du procès de travail. Leur conjonction avec le mouvement de masse des ouvriers en 1917 ne transforma guère cet état de choses. La classe ouvrière russe, surexploitée et soumise au terrorisme tsariste, luttait pour sa survie et, quand ses revendications pouvaient

s'exprimer, elles portaient sur des problèmes bien plus élémentaires — et vitaux pour elle à ce moment— que le système d'organisation du travail. Avant février 1917, les syndicats, persécutés, ne comptaient que quelques milliers de membres. Lorsque la chute du tsar libéra le mouvement revendicatif et que les exigences ouvrières purent s'exprimer ouvertement, *la journée de huit heures vint de loin en tête* ¹.

1. Une pétition des ouvriers de Moscou en mars 1917 déclare : « Huit heures de travail, huit heures de sommeil, huit heures de temps libre garantit aux travailleurs la possibilité de participer à la vie publique; et le moment exige d'eux une étroite participation. » (Cité dans Ferro, *La Révolution de 1917*, Paris, 1967, t. 1, p. 173.)

Complexité de la position « taylorienne » de Lénine en 1918

Quand on lit les textes de Lénine des premiers mois du pouvoir soviétique et qu'on les compare aux textes de Taylor, on ne peut manquer d'être sensible à une résonance commune. *Il y a une certaine homologie entre le principe taylorien de recensement et classification des mouvements de travail par les dirigeants du procès de travail et le mot d'ordre de « recensement et contrôle » martelé pendant toute cette période par Lénine.*

Avec, toutefois, une différence de taille : le contrôle et le recensement de la production sous l'angle *économique* (gestion, comptabilité, enregistrement des stocks et des produits) reposent pour Lénine sur un prodigieux élan démocratique, une participation des larges masses aux tâches d'administration et de comptabilité économique (les masses s'initiant à une nouvelle pratique sociale de direction étatique et économique) alors que l'organisation *technique* du procès de travail est très vite (avril 1918) présentée comme nécessairement basée sur une *concentration extrême de l'autorité* et une *soumission* des masses à une direction du procès de travail qui lui est *extérieure* (ce qui rejoint sur un point essentiel l'esprit du système Taylor).

Il y a donc une certaine homologie entre l'économique et le technique (classification, recensement, contrôle, calcul, rationalisation sont également requis sur l'un et l'autre plan), mais aussi une *rupture nette* dans les méthodes : dans le premier cas, démocratie de masse et contrôle par en bas, dans le deuxième, stricte concentration de l'autorité et contrôle par en haut.

Le problème d'une démocratie « technique » disparaît.

La rupture d'un plan à l'autre devient très nette dans *les Tâches immédiates du pouvoir des soviets*, texte publié le 28 avril 1918¹. Toute une partie de la brochure est consacrée à démontrer qu'il faut extirper des masses l'attitude de passivité vis-à-vis de l'État et des dirigeants de l'économie. Toute une autre à démontrer qu'il faut leur inculquer une attitude de soumission vis-à-vis des techniciens et des dirigeants du procès de travail.

Voyez les deux discours :

1. *Démocratie économique* :

« [...] c'est justement l'organisation soviétique qui, passant de la démocratie toute formelle de la république bourgeoise à la *participation effective des masses laborieuses aux tâches de gestion*, donne pour la première fois à l'émulation toute son ampleur. Il est beaucoup plus facile de le faire dans le domaine politique que dans le domaine économique. Pour le succès du socialisme, c'est le second qui importe.

[...] Le pouvoir soviétique a aboli le secret commercial et s'est engagé dans une voie nouvelle, mais nous n'avons presque rien fait pour mettre la publicité au service de l'émulation économique. Nous devons fournir un effort méthodique pour qu' [...] on s'attache à créer une presse qui [...] *soumettrait [au jugement des masses] les questions économiques quotidiennes et les aiderait à étudier sérieusement ces questions.*

[...] Nous, nous devons porter [la statistique] dans les masses, la populariser, pour que *les travailleurs apprennent peu à peu à voir et à comprendre eux-mêmes comment et combien il faut travailler, comment et combien l'on peut se reposer*, afin que la comparaison des résultats pratiques de la *gestion économique* des différentes communes devienne l'objet de l'intérêt général et soit étudiée par tous [...] »

Les Tâches immédiates..., in *O.C.*, t. 27, p. 269-270.

1. Les textes précents conservent une certaine tonalité démocratique dans la description des procès techniques; on y reviendra à propos de la première version des *Tâches immédiates...*

2. Dictature technique :

« [...] toute la grande industrie mécanique, qui constitue justement la source et la base matérielle de production du socialisme, exige une *unité de volonté* rigoureuse, absolue, réglant le travail commun de centaines, de milliers et de dizaines de milliers d'hommes. Sur le plan technique, économique et historique, cette nécessité est évidente, et tous ceux qui ont médité sur le socialisme l'ont toujours reconnue comme une de ses conditions. *Mais comment une rigoureuse unité de volonté peut-elle être assurée?* Par la soumission de la volonté de milliers de gens à celle d'une seule personne.

[...] la soumission sans réserve à une volonté unique est absolument indispensable pour le succès d'un travail organisé sur le modèle de la grande industrie mécanique. Elle est deux fois et même trois fois plus indispensable dans les chemins de fer. Et c'est ce passage d'une tâche politique à une autre *en apparence* totalement différente de la première, qui constitue toute l'originalité du moment actuel. La révolution vient de briser les plus anciennes, les plus solides et les plus lourdes chaînes imposées aux masses par le régime de la trique. C'était hier. Mais aujourd'hui la même révolution exige [...] justement dans l'intérêt du socialisme, que *les masses obéissent sans réserve à la volonté unique des dirigeants du travail*. Il est clair qu'une pareille transition ne se fait pas d'emblée. »

Ibid., p. 278-279.

La différence de ton des deux passages de ce *même* texte est frappante. Juxtaposés, ils indiquent un *seuil*, une barrière que ne franchit pas le mouvement de masse. Et ce seuil est désigné comme une caractéristique immanente de la production moderne, *une irréductible nécessité technique*.

Gouvernants de l'État, comptables improvisés, citoyens libres appelés à participer de multiples façons à l'organisation de la vie sociale, *les travailleurs de l'industrie soviétique sont, pendant la durée du travail, voués à jouer le rôle de rouages entièrement subordonnés à un procès d'ensemble censé leur être imposé par des exigences techniques — par l'intermédiaire des « spécialistes » et cadres, « dirigeants du travail ».*

Chaque prolétaire subit ainsi une sorte de dédoublement, *une division, matérialisée dans le temps* ; Lénine l'indique d'une manière frappante en appelant à :

« [...] concilier les tâches des meetings sur les conditions de travail avec celles de la soumission sans réserve à la volonté du dirigeant soviétique, du dictateur, pendant le travail. »

Ibid., p. 280.

C'est précisément parce que la lame de fond démocratique reçoit là sa limite, au seuil du « temps de travail », que *le taylorisme* a sa place dans le système, en tant que mode d'organisation centralisé de ce temps de travail. Et c'est effectivement au système Taylor que se réfère Lénine pour donner un contenu concret à cette « dictature » dont il réclame l'application dans le procès de travail :

« [...] Le système Taylor allie [...] la cruauté raffinée de l'exploitation bourgeoise aux conquêtes scientifiques les plus précieuses concernant l'analyse des mouvements dans le travail, la suppression des mouvements superflus et malhabiles, l'élaboration des méthodes de travail les plus rationnelles, l'introduction des meilleurs systèmes de recensement et de contrôle, etc. La République des soviets doit faire sienne, coûte que coûte, les conquêtes les plus précieuses de la science et de la technique dans ce domaine. Nous pourrions réaliser le socialisme justement dans la mesure où nous aurons réussi à combiner le pouvoir des soviets et le système soviétique de gestion avec les plus récents progrès du capitalisme. »

Ibid., p. 268.

Ce texte, comme ceux que je cite plus haut, sont tirés de la version définitive des *Tâches immédiates...*, parue le 28 avril 1918. Or on a publié par la suite une première variante des *Tâches immédiates...* restée inédite à l'époque — Lénine ayant préféré reprendre l'ensemble pour en livrer au public une version assez différente ¹.

1. Les chapitres X à XIII de cette première version ont été publiés pour la première fois en avril 1929. On les trouvera dans le tome 27 des *O.C.*, p. 209-225.

Les chapitres IV à X, beaucoup plus riches et prolixes sur les questions de l'organisation du travail et du système Taylor, n'ont été publiés que bien plus tard, en 1962. On les trouve dans le tome 42, p. 52-69.

La première version présente un grand intérêt : elle développe d'une façon à la fois plus détaillée et plus générale que la version définitive la conception du taylorisme soviétique qu'envisageait à ce moment Lénine; elle permet de saisir la continuité de la pensée de Lénine sur cette question, dans les années qui précèdent la révolution, en 1917 (voir *l'État et la Révolution*) et jusqu'en mars 1918, avant le tournant déterminé par la détérioration rapide de la situation économique (chaos et famine).

Cette première version des *Tâches immédiates...* envisage encore à brève échéance une réduction radicale de la durée du travail grâce au système Taylor — libérant ainsi en partie les producteurs directs pour une participation systématique à la vie publique. Elle insiste dans la description du taylorisme sur l'aspect « analyse des mouvements » et évoque l'idée d'une *appropriation collective du système par la masse des producteurs*. Lénine prend beaucoup plus soin qu'il ne le fera dans la deuxième rédaction de différencier le taylorisme soviétique de son modèle américain. Ces différents points apparaissent particulièrement dans le passage suivant de la première version :

« Ce qu'il y a de négatif dans le système Taylor, c'est qu'il était appliqué dans le cadre de l'esclavage capitaliste et qu'il servait à tirer des ouvriers une quantité de travail double ou triple pour le même salaire, sans se préoccuper le moins du monde de savoir si les ouvriers étaient capables de donner sans dommage cette quantité de travail double ou triple durant un nombre inchangé d'heures de travail. »

Le trait essentiel du système aux États-Unis est donc, pour Lénine, l'intensification du travail alors que sa durée globale reste la même; la réduction de la journée de travail constitue déjà un changement dans la nature du système Taylor :

« La tâche qui incombe à la République socialiste soviétique peut être brièvement formulée ainsi : nous devons introduire dans toute la Russie le système Taylor et l'élévation scientifique, à l'américaine, de la productivité du travail, en l'accompagnant *de la réduction de la journée de travail*, de l'utilisation de nouveaux procédés de production et d'organisation du travail sans causer,

le moindre dommage à la force de travail de la population laborieuse. »

Il n'y a encore là qu'une correction des excès par des dispositions de protection du travail. Mais Lénine va plus loin. Poursuivant, dans le même texte, son effort de spécification du taylorisme soviétique, il met en avant la fonction libératrice du système, qu'il espère voir les travailleurs s'approprier :

« Au contraire, l'introduction du système Taylor, *orientée correctement par les travailleurs eux-mêmes, s'ils sont suffisamment conscients*, sera le moyen le plus sûr d'assurer à l'avenir une réduction considérable de la journée de travail obligatoire pour l'ensemble de la population laborieuse, ce sera le moyen le plus sûr pour nous de réaliser en un laps de temps relativement bref une tâche que l'on peut formuler à peu près ainsi : six heures de travail physique par jour pour chaque citoyen adulte et quatre heures de travail d'administration de l'État. »

O.C., t. 42, p. 64-65.

« *S'ils sont suffisamment conscients* » : réserve significative. Très vite, les tendances autarciques et égoïstes (transports fluviaux, chemins de fer), la démoralisation de certaines couches ouvrières conduiront Lénine à abandonner ce rêve d'auto-organisation taylorienne. Et, dans la réalité, l'introduction du taylorisme coïncidera avec la mise à l'ordre du jour de la *direction individuelle* et de mesures autoritaires en matière de discipline du travail, éclipsant les caractéristiques spécifiquement « soviétiques » du taylorisme préconisé par Lénine.

Mais arrêtons-nous un instant à la philosophie de cette première version : très vite refoulée par la détérioration de la situation, elle conservera néanmoins une forme de présence implicite dans la définition soviétique du procès de travail idéal.

Pour Lénine, on l'a vu, le taylorisme se ramène à une intensification de la productivité du travail par des économies de mouvements et l'utilisation de procédés nouveaux de production et d'organisation du travail. Il se heurte à une violente résistance ouvrière dans les pays

capitalistes parce qu'il permet au capital d'extorquer deux ou trois fois plus de travail ouvrier pour le même salaire. Lénine ne parle pas de la séparation pensée-action, de la déqualification, du renforcement de la fonction de direction, du rôle du bureau des méthodes, etc. Du coup, *deux conditions lui paraissent suffisantes pour « retourner » le système Taylor et le débarrasser de ses caractéristiques capitalistes :*

— PREMIÈRE CONDITION : il sera orienté par les travailleurs eux-mêmes. Idée très importante, rapidement éclipsée, mais qui réapparaîtra à plusieurs reprises. Pour Lénine, la collectivité ouvrière peut et doit s'appropriier le savoir taylorien pour réorganiser son mode de travail : le système Taylor ne lui semble donc pas, à ce moment, impliquer nécessairement une direction autoritaire du procès de travail. Pourquoi les ouvriers ne s'empareraient-ils pas de cette « science » pour mettre en œuvre eux-mêmes, de la façon la plus économique et « rationnelle » possible, leur force de travail ? Une telle inversion transformerait évidemment le système Taylor dans son essence même : il ne serait plus expropriation de savoir, mais appropriation collective de savoir. La direction unique, le renforcement autoritaire de la discipline du travail, le rôle des spécialistes bloquent en fait cette ouverture dès avril 1918, comme on le verra. Mais l'idée d'une diffusion massive de la « science du travail » parmi les masses afin qu'elles se l'assimilent et conquièrent un rôle actif dans la maîtrise de la technique, ne disparaît pas. En témoigne le texte (inachevé) que Lénine écrit fin août-début septembre 1922 pour faire l'éloge d'un livre soviétique récemment paru sur le système Taylor ¹. Lénine lui reproche seulement de n'être pas suffisamment *populaire*, parce que trop volumineux et répétitif. Il préconise quand même de l'introduire comme manuel dans les écoles, et son appel à une collectivisation du savoir « taylorien » n'est pas sans rappeler les formulations de la première version des *Tâches immédiates...* :

1. *Une goutte de fiel dans un tonneau de miel*, in *O.C.*, t. 33, p. 375-376. Ce texte a été publié pour la première fois en 1928.

« Ce livre nous donne un exposé très détaillé du système Taylor avec, chose particulièrement importante, à la fois ses aspects positif *et négatif* [souligné par Lénine], ainsi que les principales données scientifiques sur les recettes et les dépenses physiologiques de la machine humaine. Dans l'ensemble, il convient parfaitement, à mon avis, comme manuel obligatoire pour toutes les écoles professionnelles et pour toutes les écoles du second degré en général. *Apprendre à travailler, c'est à présent la tâche principale de la république des soviets, une tâche qui concerne le peuple entier.* »

O.C., t. 33, p. 375.

Même état d'esprit dans un autre texte de 1922 — publié à l'époque —, préface à un livre sur l'électrification, dont Lénine préconise avec enthousiasme la diffusion massive :

« [...] Il faut faire en sorte (et nous y arriverons!) que chaque bibliothèque de district [...] possède plusieurs exemplaires de ce « manuel »; qu'auprès de chaque centrale électrique en Russie (et il y en a plus de 800) non seulement il y ait ce livre, mais encore *qu'on organise obligatoirement des causeries populaires, accessibles à tous sur l'électricité, l'électrification de la RSFSR et la technique en général*; que chaque maître d'école dans chaque école, lise et assimile ce « manuel » [...] et sache l'exposer sous une forme simple et compréhensible aux élèves et à la jeunesse paysanne en général. »

O.C., t. 33, p. 248.

Ainsi, peu avant sa mort, Lénine insiste à nouveau sur cette idée : il faut briser le monopole du savoir technique, les masses doivent y avoir accès. L'électricité ne doit pas devenir un mystère de plus dans le répertoire magique des superstitions... L'idéal d'un « taylorisme prolétarien » reposant sur le rôle actif des masses dans les transformations techniques survit à Lénine, et le « stakhanovisme » se donne comme une concrétisation de cet idéal — au moins dans la présentation idéologique qui en sera donnée ¹.

1. « Le 1^{er} septembre 1935, Alexei Stakhanov devint célèbre. Ce jeune abatteur des mines du Donbass avait décidé d'établir un record en l'honneur de la Journée internationale des jeunes. Dans la nuit du 31 août, il livra en un poste 102 tonnes de charbon, réalisant ainsi quatorze fois la norme établie. La puissance de travail

— DEUXIÈME CONDITION pour retourner le système Taylor : l'accroissement de la productivité permettra de réduire considérablement la journée de travail, et donc de développer les activités proprement politiques des ouvriers. Lénine, on l'a vu, avance même des chiffres : « six heures de travail physique par jour pour chaque citoyen adulte et quatre heures de travail d'administration de l'État ». Ce passage (de la version non publiée des *Tâches immédiates...*) est un des rares endroits où (après la prise du pouvoir) Lénine envisage avec cette précision la répartition des tâches « physiques » et politiques. On

du mineur ne venait pas de sa force musculaire. Depuis longtemps les mineurs d'avant-garde s'étaient proposé de perfectionner l'organisation du travail dans la mine. Auparavant, le même ouvrier abattait la houille, puis consolidait les boisages, puis reprenait le marteau-piqueur. *On eut l'idée de diviser le travail.* Alexei Stakhanov, qui connaissait parfaitement son métier, eut des aides qui procédaient au boisage, et la productivité du travail s'en ressentit considérablement. » (*Histoire de la société soviétique*, Moscou, 1972, p. 236.) Ces résultats spectaculaires revendiqués par la nouvelle organisation du travail font penser aux chiffres victorieusement avancés par Taylor quand il décrit son expérience de pelletage « scientifique » et les résultats du « scientifique management » à la Bethlehem Steel. Le « *proletarian management* » d'Alexei Stakhanov est-il d'une nature radicalement différente? En tout cas, la phrase du livre soviétique, « on eut l'idée de diviser le travail », laisse rêveur... Et il reste à se demander si, dans les incarnations successives du « taylorisme soviétique » (dont le stakhanovisme fut sans doute la plus marquante) le côté taylorien ne l'emporte pas irréductiblement sur le côté soviétique; et si les fonctions de direction et de conception définies par Taylor ne sont pas simplement accaparées par une nouvelle aristocratie (soviétique) du travail, alliée à l'intelligentsia technique au détriment de la masse prolétarienne. Ou bien au contraire le stakhanovisme a-t-il représenté, comme l'affirment les textes de l'époque, un mouvement révolutionnaire d'une partie des masses ouvrières contre le conservatisme des ingénieurs et cadres techniques? Staline, à la première conférence stakhanoviste (novembre 1935) : « [...] ce mouvement a commencé [...] presque spontanément, par en bas, sans qu'aucune pression ait été exercée par l'administration de nos entreprises. Bien plus. Ce mouvement est né et s'est développé, dans une certaine mesure, contre la volonté de l'administration de nos entreprises, voire dans une lutte contre elle. » (*Les Questions du léninisme*, Éditions sociales, Paris, 1947, t. 2, p. 202.) Staline présente le mouvement stakhanoviste comme une espèce de révolution culturelle, un bond en avant vers la suppression de la différence travail manuel-travail intellectuel : « Il est hors de doute que seul cet essor culturel et technique de la classe ouvrière peut saper les bases de l'opposition entre le travail intellectuel et le travail manuel [...]. Le mouvement stakhanoviste [...] contient les premiers germes [...] de cet essor culturel et technique de la classe ouvrière de notre pays. » (*Ibid.*, p. 200-201.) L'analyse de classe du mouvement Stakhanov reste à faire...

entrevoit ici à nouveau l'audacieuse dialectique que construit Lénine à propos du taylorisme : l'intensification du travail — même appauvri : le terme « physique » n'est-il pas significatif? — permettra de réinvestir les forces prolétariennes dans d'autres sphères de la vie sociale. L'obsession de Lénine reste la même : *permettre aux ouvriers de participer concrètement à la direction des affaires de l'État*. Cela restera, jusqu'au bout, le principe de sa lutte contre le bureaucratisme, dont il verra grandir la menace ¹.

Mais, dans son essence, le taylorisme c'est la bureaucratiation du procès de travail, la multiplication des fonctions de contrôle et d'enregistrement du moindre geste, la naissance de tâches multi-formes pour des comptables, des employés, des chronométrateurs, etc. Lutter contre le bureaucratisme en s'appuyant sur le taylorisme, comme l'espère Lénine, n'est-ce pas jeter par la fenêtre ce qu'on réintroduit par la grande porte? A long terme — et pour un regard de maintenant — c'est peut-être l'une des questions centrales de la Révolution soviétique. Lénine s'est battu contre la bureaucratiation des « superstructures » tout en étant conduit — par la logique même de ce combat — à installer le germe du bureaucratisme au cœur même des rapports de production — *dans le procès de travail*.

Toujours est-il que, dans l'immédiat, le rêve des « six heures-quatre heures » ne survit pas à l'urgence de la situation. Le texte final des *Tâches immédiates...* est très en retrait. Plus question de la journée de six heures. On en revient à une formulation de principe beaucoup plus prudente :

« Notre but est de faire remplir *gratuitement* les fonctions d'État par *tous* les travailleurs, une fois qu'ils ont terminé leurs huit heures de « tâches » dans la production : il est particulièrement

1. Voir *Comment réorganiser l'inspection ouvrière et paysanne?*, proposition faite au XII^e Congrès du Parti, 23 janvier 1923. Un des tout derniers textes de Lénine (*O.C.*, t. 33, p. 495-500).

difficile d'y arriver, mais là seulement est la garantie de la consolidation définitive du socialisme. »

O.C., t. 27, p. 283.

Ce n'est pas le seul changement du premier projet à la version publiée. La deuxième variante insiste beaucoup plus sur la *structure autoritaire* du procès de travail. Certes, la thèse d'une discipline vis-à-vis des « dirigeants du travail » était déjà présente dans le premier texte, mais la connotation résolument autoritaire n'apparaît que dans le second. Voyez ces deux passages :

— *Extrait de la première ébauche* : « Les masses peuvent maintenant, les soviets leur en donnent la garantie, prendre en main tout le pouvoir et le consolider. Mais, pour pallier la multiplication des pouvoirs et l'irresponsabilité dont nous souffrons incroyablement à l'heure actuelle, il faut que nous sachions avec précision à propos de chaque fonction d'exécution, quelles personnes ont été élues à des postes dirigeants et répondent du fonctionnement de l'organisme économique dans son ensemble [...] Il faut que les ordres de ce dirigeant individuel soient exécutés de plein gré [...] »

O.C., t. 27, p. 220.

— *Extrait du texte publié* : « Plus nous devons nous affirmer résolument aujourd'hui pour un pouvoir fort et sans merci, pour la dictature personnelle *dans telles branches du travail* [souligné par Lénine], dans tel exercice de fonctions de *pure exécution* [souligné par Lénine]¹, et plus doivent être variés les formes et les moyens de contrôle par en bas, afin de paralyser la moindre déformation possible du pouvoir des soviets, afin d'extirper encore et toujours l'ivraie du bureaucratisme. »

O.C., t. 27, p. 285.

Pourquoi ce durcissement de ton? Pendant que Lénine rédige *les Tâches immédiates...*, les événements se précipitent. Les conséquences de l'amputation de territoire (dont les riches terres à blé d'Ukraine et d'importantes sources de matières premières) imposée par les

1. Qu'est-ce au juste qu'une « pure exécution »? Lénine accepte ici l'idée d'une séparation radicale de la pensée et de l'action dans une partie de la pratique productive.

LÉNINE ET TAYLOR

Allemands à Brest-Litovsk, et des dévastations léguées par quatre années de guerre se font rapidement sentir. La famine, l'aggravation du chaos économique, l'épreuve de force dans les chemins de fer, déterminent une conception plus rigoureuse de la discipline du travail, le recours à la pratique de directions individuelles imposées, les mesures coercitives. Du coup, le taylorisme libérateur entrevu (économie de mouvements et « rationalisation » permettant à la masse d'économiser sa propre force de travail et de se libérer pour des tâches d'administration) est éclipsé par un taylorisme plus classique (centralisation autoritaire du procès de travail).

Ce sont les conditions *concrètes* de ce tournant que l'on se propose maintenant d'analyser.

CHAPITRE 4

Chemins de fer : émergence de l'idéologie soviétique du procès du travail

Avez-vous vu
Courir dans la steppe...
Sur ses pattes de fonte, le train?

Et à sa suite
Dans l'herbe haute...
Galoper le poulain à la rouge crinière?

Cher insensé, cher ridicule
Mais où donc, où donc court-il?
Ne sait-il pas que les chevaux vivants
Ont été vaincus par la cavalerie de fer?
[...]
Le destin aux enchères a repeint
Nos eaux profondes que le grincement a réveillées,
Et aujourd'hui on achète une locomotive
Pour des tonnes de viande chevaline.

Serge Essénine, 1920¹.

Exactement comme elle précipite le nouveau pouvoir soviétique dans un affrontement prématuré à la campagne, *la famine* détermine dès le printemps 1918 *un tournant autoritaire sur la question de l'organisation du travail*.

Lutter contre la famine? Voilà qui met immédiatement à l'ordre du jour la question de *l'acheminement* — corollaire de celle de la collecte, dont il a été traité par ailleurs. Dans une situation d'extrême pénurie, sur un vaste territoire où les productions agricoles et les concentrations de population sont diversement réparties et loin de

1. Traduction Nikita Struve, Paris, 1970.

coïncider, le *ravitaillement* n'est possible qu'au moyen d'une structure globale comportant des instruments de production et des services : collecte, stockage, transports. Autrement dit une armature étatique ou toute autre forme de centralisation de ses activités. De fait, avant même que la guerre civile, éclatant en juin 1918, et tout de suite élargie à l'intervention des armées impérialistes, ne concentre toutes les forces du prolétariat dans l'appareil d'État au sens strict (armées et appareils de la lutte armée), la dévastation et la famine léguées par la guerre de 14-18 ont mis à l'ordre du jour, d'une façon urgente, le fonctionnement des appareils de l'État qui constituent le tissu des liaisons économiques. A peine signée la paix de Brest-Litovsk (3 mars 1918), cela apparaît comme la question centrale.

L'offensive « taylorienne » est liée à ce tournant concret. Son premier — et pendant longtemps principal — point d'application en porte témoignage. C'est précisément là où se mêlent étroitement activités productives et appareil d'État que Lénine lance l'offensive « taylorienne ». Ce point d'impact, ce sont les *chemins de fer*.

A la périphérie de l'appareil d'État, à la soudure de la production, des services, de l'administration, un certain nombre de secteurs sont désorganisés ou constamment menacés :

- les chemins de fer,
- les transports maritimes et fluviaux,
- les postes,
- la presse.

En tant que techniciens de l'insurrection (« un art », dit Lénine), les bolcheviks ont l'expérience concrète de cette interpénétration étroite, délicate, vulnérable, de l'État et de ses instruments matériels. Ils sont presque instinctivement attentifs à tout ce qui est communication, flux, circuit. Or c'est précisément dans ces secteurs d'activité, combinant des caractéristiques de la grande production industrielle moderne, des services et de l'administration, et où les ouvriers et techniciens étaient déjà du temps du tsarisme des fonctionnaires, ou du moins des travailleurs employés par l'État, que les courants syndicalistes corporatistes, mencheviques ou plus rarement anarchistes, sont les plus puissants. Ces travailleurs sont relativement

plus favorisés que le prolétariat de la grande industrie capitaliste, et leurs moyens de pression sont plus importants. Il s'opère par là une tension contradictoire entre la poussée la plus déterminée et la plus organisée de secteurs d' « autonomie ouvrière » et les exigences des points névralgiques du nouvel État en formation.

La question des chemins de fer est posée de façon aiguë depuis la révolution d'Octobre. Dès le premier jour, le Vikjel (« Comité exécutif panrusse des cheminots ») a entrepris d'exercer délibérément une pression politique, en même temps que syndicale, sur le gouvernement soviétique — lui imposant au lendemain de l'insurrection la participation de ministres non bolcheviks. Cette organisation regroupait les ouvriers, employés et techniciens, ce qui était exceptionnel en Russie à cette époque. Les mencheviks étaient majoritaires à la direction.

Au début de 1918, la désorganisation des chemins de fer est extrême. Chaque gare fonctionne comme une petite république indépendante, décidant du passage ou de l'arrêt de tel ou tel convoi. Un rapport de l'époque dit :

« Les règlements actuels garantissent les salaires des ouvriers. Un ouvrier se présente à son travail, fait son travail ou ne le fait pas à sa guise : personne ne peut le contrôler, car les Comités des ateliers de réparation sont impuissants. Si le Comité d'atelier tente d'exercer un contrôle, il est immédiatement dissous et on élit un autre comité. »

Cité par Schapiro, *Les Bolcheviks et l'Opposition*,
Paris, 1957, p. 126.

C'est cette situation concrète qui déterminera Lénine à préconiser, en mars-avril 1918, le paiement aux pièces (ou proportionnel aux résultats du travail), une stricte discipline et la responsabilité personnelle de dirigeants nommés par l'État, représentant l'intérêt de la collectivité entière dans ce secteur déterminé.

L'autonomisation des chemins de fer — et secondairement d'autres secteurs de transports ou de transmissions — pousse à son point de rupture l'émiettement de l'activité économique. Il n'y a pas là à

proprement parler de production spécifique (sinon les réparations de locomotives, de wagons, ou l'entretien du matériel et des voies, que l'on peut assimiler à une production). Les cheminots ne peuvent, comme d'autres ouvriers, négocier un ensemble limité de produits — textile, chaussures, acier... — mais le quasi-monopole d'acheminement dont ils disposent leur permet de poser leurs conditions à la fabrication de ces produits, à leur écoulement. Ce « contrôle » s'étend aux produits agricoles mis en circulation. *De sorte que toute tentative autogestionnaire dans ce secteur prend directement et spectaculairement l'aspect absurde d'un chantage économique d'une petite minorité sur la grande masse.* C'est également vrai, quoique d'une façon moins cruciale, pour toutes les autres composantes du système de flux et de communications : c'est l'excès même de sa puissance qui condamne ici le repliement autogestionnaire.

Les cheminots peuvent effectivement prendre Petrograd à la gorge en n'acheminant plus les convois de grains, et il arrive qu'ils le fassent. En période de famine, comme c'est le cas au printemps 1918, la situation ainsi créée n'est pas tolérable.

En fait, dès le moment où il a entrepris de poser ses ultimatums et de fonctionner comme le *propriétaire collectif* des chemins de fer russes, le Vikjel a confisqué à son profit une *fonction étatique*. C'est au nom et dans l'intérêt urgent des autres composantes du prolétariat et des masses populaires que le pouvoir des soviets s'attaque à ce monopole. Les bolcheviks, s'appuyant sur les cheminots de base parmi lesquels ils comptent plus de partisans, créent d'abord une organisation rivale du Vikjel, le Vikjedor. Mais cela ne suffit pas. L'anarchie continue. Le répit apporté par la paix de Brest-Litovsk permet de se concentrer sur les tâches internes les plus urgentes : lutte contre la famine et relèvement des productions et activités économiques vitales. Les transports sont une clef pour ces objectifs. Lénine mesure l'enjeu et prend la tête d'une offensive de la dictature prolétarienne contre les résistances de cette fraction d'ouvriers et de techniciens qui, à ses yeux, mènent pratiquement une politique d'aristocratie ou de bourgeoisie ouvrière. *Il est résolu à briser le « freinage » dans les chemins de fer.* Comment y parvenir? En sou-

mettant l'ensemble du procès de travail à une *direction unificatrice*. Et pour que cette direction soit réelle et non formelle, il faudra qu'elle établisse *une analyse et un contrôle rigoureux* des tâches. Elle devra fixer des *normes* et comptabiliser strictement les travaux effectués et les rémunérations.

On retrouve, assumées par un pouvoir prolétarien, les fonctions que Taylor définissait, dans son offensive au profit du capitalisme contre ce qu'il appelait « le freinage ouvrier ». Ce n'est pas une coïncidence si, précisément à ce moment, au printemps 18, Lénine parle systématiquement du système Taylor pour en préconiser l'adaptation. *La bataille pour le fonctionnement des chemins de fer dessine pour la première fois les traits du « taylorisme soviétique »*.

Brisant l'autonomie ouvrière qui subsistait dans le procès de travail capitaliste, Taylor avait entrepris d'exproprier les monopoles et les fiefs ouvriers fondés sur le métier. Dans la logique léniniste, le prolétariat exproprie d'une façon en partie analogue, en la soumettant à une direction stricte, une fraction de lui-même qui s'est autonomisée jusqu'à entrer en contradiction avec les intérêts vitaux de l'ensemble de la classe.

Le 26 mars 1918, un décret du Sovnarkom donne au commissariat du Peuple aux Communications des « pouvoirs dictatoriaux » pour tout ce qui concerne les chemins de fer.

Ce décret soulève immédiatement de très vives critiques de la part des « communistes de gauche ¹ » dirigés par Boukharine, qui reprochent à Lénine de briser l'initiative ouvrière dans la production en introduisant la discipline du travail, la direction personnelle et le salaire aux pièces. Naturellement, le décret est également attaqué par les mencheviks, dont il vise un des points forts dans la classe ouvrière.

Le débat qui s'ensuit donne à Lénine l'occasion d'explicitier dans sa rigoureuse nudité la logique de sa politique de « discipline du travail ».

1. Le groupe des « communistes de gauche » s'était formé en février-mars 1918 à l'intérieur du parti bolchevik, sur la base de l'opposition à la signature d'un traité de paix avec l'Allemagne : les « communistes de gauche » préconisaient la « levée en masse » et la guerre révolutionnaire.

A la séance du 29 avril 1918 du Comité exécutif central des soviets, il résume la situation par cette constatation aussi limpide qu'into-lérable : « [...] *On est affamé dans le centre de la Russie, alors qu'il y a du blé, mais que son transport est rendu difficile par le désordre.* »

Les arguments de l'opposition se brisent sur cette évidence : il faut trouver immédiatement des solutions concrètes pour lutter contre la famine et remettre les transports en marche; les opposants se battent sur le plan des « principes » et ne proposent aucune issue concrète dans l'immédiat :

« Les camarades Boukharine et Martov enfourchent leur dada : le décret sur les chemins de fer, et s'en donnent à cœur joie. Ils parlent de la dictature de Napoléon III, de Jules César, etc. *Sans chemins de fer, non seulement il ne sera pas question de socialisme, mais on crèvera tout simplement de faim comme des chiens, alors qu'il y aura du blé à côté.* »
Que peut-on édifier sans chemins de fer? »

O.C., t. 27, p. 321.

La guerre (contre l'Allemagne), puis la famine, puis à nouveau la guerre : pendant toutes ces premières années de Révolution, la question des chemins de fer reste vitale. « On ne peut faire la guerre sans chemins de fer », dira Lénine. Trains de ravitaillement et de combustibles; transports de troupes; trains de commandement (le célèbre train blindé de Trotsky, véritable état-major ambulante constamment en mouvement sur les différents fronts de la guerre civile). Et aussi les trains de propagande, avec cinéma, imprimerie, wagons peints de fresques révolutionnaires. Pendant toute cette période, les chemins de fer sont la circulation sanguine, l'innervation : *l'État en mouvement*. La famine et la guerre appellent la remise en marche de l'État : la discipline et la centralisation se diffusent à travers le monde de la production par cet intermédiaire.

Au fond, dès mars-avril 1918, la question centrale est bien celle-là : *faut-il un État soviétique?* Et l'opposition des « communistes de gauche » a sa cohérence : ils acceptent « la perte du pouvoir des soviets » dans l'intérêt de la Révolution mondiale. Autrement dit, ils disent ouvertement qu'ils attendent plus d'effet d'un martyr

inattaquable sur le plan des principes que d'une victoire arrachée au prix de compromis. « Chose étrange et monstrueuse » répond Lénine : si le pouvoir des soviets disparaît, on perd quelque chose de réel, et rien ne prouve que cela accélérera le cours de la Révolution mondiale — le massacre des communards n'a pas eu un effet immédiat d'encouragement des luttes de classes... *Rompre résolument avec la tradition du martyr révolutionnaire, c'est aussi un des aspects essentiels de la nouveauté du léninisme dans la pensée révolutionnaire de son temps* ; Victor Serge le remarque à propos précisément de la polémique entre Lénine et Boukharine en 1918 :

« Quelques-uns d'entre les meilleurs révolutionnaires devaient se sentir enclins à continuer, par un sacrifice de la fécondité duquel ils avaient raison de ne point douter, la tradition des défaites héroïques du prolétariat. Mais ce fut aussi un des grands mérites de Lénine que celui d'imposer la rupture avec cette tradition. »

L'An 1 de la Révolution russe, Paris, 1971, t. 1, p. 234

Deux logiques s'affrontent, et celle de Lénine implique une remise en marche à tout prix des chemins de fer et des autres services vitaux. Le moment l'exige et de toute façon, soutient Lénine, c'est un pas en avant vers le socialisme, qu'il se représente comme un fonctionnement efficient, au profit de la collectivité, de la « machine économique » :

« Et quand des hommes pratiques, ingénieurs, négociants, etc. disent que si ce pouvoir parvient, si peu que ce soit, à remettre de l'ordre dans les chemins de fer, ils conviendront que c'est un pouvoir, cette appréciation est plus importante que tout. *Car les chemins de fer, c'est une chose capitale*, une des manifestations les plus éclatantes de la liaison entre la ville et la campagne, entre l'agriculture et l'industrie, liaison sur laquelle repose intégralement le socialisme. »

O.C., t. 27, p. 322.

De fait, si dès l'été 1918, puis en 1919 et 1920, ce statut de production vitale se trouve étendu à toutes les industries, et régi par le

« communisme de guerre », les chemins de fer resteront le secteur clef par excellence et, du coup, *tendront à fonctionner comme modèle et terrain d'expérience privilégié pour l'organisation du travail*. Composante essentielle de la « croisade contre la faim » et de l'« armée du ravitaillement », ils font l'objet de campagnes multiples et sont l'occasion et le premier terrain des principaux changements en matière de politique du travail. *Ce n'est pas un hasard si c'est dans les chemins de fer qu'apparaîtront les « samedis communistes », en avril 1919*. Dès janvier 1919, un appel de Lénine laisse prévoir dans ce secteur un nouvel effort de mobilisation en s'efforçant de dépasser l'étape de la stimulation matérielle. Son article dans la *Pravda*, intitulé « Tous au travail pour le ravitaillement et les transports », contient déjà les thèmes de ce que seront les « samedis communistes » quelques mois plus tard :

« Des millions de pouds de blé se trouvent déjà emmagasinés dans la région orientale. Ce qui les y retient, c'est le mauvais état des transports.

[...] Il faut tendre toutes nos forces, stimuler encore et sans cesse l'énergie des masses ouvrières. Il faut rompre résolument avec la routine de la vie coutumière et du travail coutumier [...]. Il faut s'atteler à la *mobilisation révolutionnaire* des travailleurs pour le ravitaillement et les transports *sans se borner* au travail « courant », mais en dépassant ses limites [...]. »

O.C., t. 28, p. 461-462.

Dépasser les limites du travail courant. Contre la faim et l'épuisement, Lénine appelle à un grand *mouvement idéologique* : « Il faut se secouer », dit-il dans le même texte. Et la mobilisation générale civile dans les tâches vitales de l'heure laisse déjà entrevoir les traits des deux tendances contradictoires et complémentaires qui vont prendre forme peu après, le volontariat des « samedis communistes » et la « militarisation du travail » devenu « obligatoire ». Les questions que Lénine appelle les travailleurs à se poser dans tous les secteurs de la production et de l'administration visent un regroupement réfléchi (volontaire si possible, obligatoire si nécessaire) de la force de travail :

« Que pouvons-nous faire pour étendre et renforcer la croisade de tout le pays contre la famine? [...]

Ne pouvons-nous pas remplacer le travail des hommes par celui des femmes et affecter de plus en plus d'hommes aux travaux les plus pénibles des transports et du ravitaillement?

Ne pouvons-nous pas envoyer des commissaires dans les usines de réparation de locomotives et de wagons?

[...] Ne devons-nous pas choisir dans notre milieu, dans notre groupe, dans notre usine, etc., un homme sur dix ou sur cinq, et l'envoyer dans l'armée du ravitaillement ou à un travail plus difficile et plus pénible dans les ateliers de chemins de fer que ne l'est son occupation habituelle? »

O.C., t. 28, p. 462.

Et, plus loin, cette conclusion qui condense le ton général de l'article : « *On peut sauver des millions et des dizaines de millions d'hommes de la famine et du typhus.* » La tentative qu'ébauche ici Lénine est très importante en ce qu'elle touche à la question des *stimulants*, qui avait déjà fait l'objet de vifs débats au printemps 1918 : la solution des stimulants matériels tentée à ce moment est, peu après, bousculée et vidée de contenu par les conditions du communisme de guerre (en particulier l'inflation et la dépréciation rapide de la monnaie, ainsi que les quantités extrêmement réduites de biens de consommation disponibles pour rémunérer le travail) et la voie est ouverte aux deux types de stimulation qui marqueront cette période : volontariat et coercition — le strict intérêt matériel immédiat ne jouant plus qu'un rôle mineur.

Si l'année 1919 est marquée par l'apparition des « samedis communistes », l'an 1920 verra les tentatives de « militarisation du travail ». Et là encore l'offensive commence dans les chemins de fer. Le 20 mai 1920, Trotsky, chargé de réorganiser les transports — toujours dans un état désastreux, ce qui signifie entre autres que les « samedis communistes » n'ont eu qu'un résultat limité — lance son fameux « ordre 1042 », plan de restauration en cinq ans du parc de locomotives pour tout le pays, et première expérience pratique de planification à grande échelle. Mais c'est surtout la méthode administrative mise en œuvre pour le renforcement de la « discipline du travail » qui marque cette

période. En septembre 1920, Trotsky crée le Tsektran (Commission centrale des transports) par fusion forcée du commissariat aux Transports, des syndicats de cheminots et des « départements politique » du Parti dans les chemins de fer. S'appuyant sur cette politique, il développera à la fin de 1920 ses thèses sur la question syndicale : absorption des syndicats par l'appareil d'État, « *militarisation du travail* »¹.

L'expérience du Tsektran et de l'ordre 1042 restera un exemple typique de conception autoritaire de la planification et resurgira à titre lors des débats de la NEP².

C'est également dans les transports et à l'initiative de Trotsky qu'apparaissent en 1920 les « oudarniki », « travailleurs de choc » (terme emprunté à la terminologie militaire : « troupes de choc »), équipes de travailleurs qui ont réussi des tâches particulièrement urgentes ou difficiles.

Ainsi, *les trois premières années de la Révolution russe voient, à chaque printemps, réapparaître de façon aiguë la question des chemins de fer ; c'est un véritable cycle qui fait périodiquement débiter de nouvelles tentatives en matière d'organisation du travail à partir de ce secteur :*

— *26 mars 1918 : décret sur les chemins de fer (« pouvoirs dictatoriaux » du commissariat aux Transports et première application de la « direction individuelle »);*

1. Trotsky s'appuie également sur l'éphémère expérience des « armées travail », constituées lors de la première démobilisation d'une partie de l'Armée rouge au début de 1920 : le 15 janvier 1920, un décret transformait la troisième armée de l'Oural en « première armée révolutionnaire du travail ». (Voir Carr, *op. cit.*, t. 2, p. 218.) Peu après, l'armée de réserve de Kazan fut transformée en « deuxième armée révolutionnaire du travail » et affectée à la ligne de chemins de fer Moscou-Kazan. (Cf. W. H. Chamberlin, *The Russian Revolution*, t. 2, p. 295.)

« Les commandants des armées du travail présentaient leurs rapports sur le travail fait dans le style militaire habituel. On mit tout en œuvre pour donner à ces armées une allure attrayante et romantique; [...] on faisait parfois jouer des fanfares pendant la marche au travail et le retour. Mais les résultats ne répondirent pas aux espérances. L'organisation militaire se révéla inadéquate même pour simples tâches non qualifiées. » (Chamberlin, *ibid.*)

2. Lénine a soutenu la réorganisation autoritaire des chemins de fer. Mais, dès la fin de 1920, il critique les thèses de Trotsky sur l'incorporation de syndicats à l'appareil d'État, en même temps qu'il combat l'« Opposition ouvrière », qui propose de confier la gestion des entreprises aux syndicats.

— 12 avril-10 mai 1919 : premiers « samedis communistes » sur la ligne Moscou-Kazan;

— 20 mai 1920 : « ordre 1042 » — plan de remise en état du matériel ferroviaire.

Cette régularité saisonnière n'est pas due au hasard : elle montre à quel point la question de l'organisation du travail est, dans l'acharnement de cette période, d'abord liée aux plus élémentaires problèmes de *survie* — l'acheminement des vivres, et aussi des combustibles. Le printemps est l'époque de la « *soudure* », la période où l'on prépare la récolte et sa collecte, le début d'une nouvelle campagne de réquisitions. C'est donc naturellement un moment de vive tension dans le secteur des transports ¹.

D'une certaine façon, les cheminots font, comme les paysans, les frais de l'acharnement de la « *croisade du blé* ».

On dit que les premières années du développement de l'individu sont décisives : acquisition de réflexes, capacités psycho-motrices, spatialisation. Un certain nombre de choses sont définitivement jouées chez l'enfant dès l'âge de deux ans.

De même, la double contrainte de la guerre et de la famine a, dès ses premières années, à la fois forgé et déformé la République soviétique.

Que les *chemins de fer*, devenus pour les bolcheviks, du fait des circonstances, une véritable obsession, aient servi de *terrain privilégié pour les expériences d'organisation du travail*, et souvent de terme implicite de référence chaque fois qu'il était question du procès de travail, voilà qui est lourd de conséquences. Qu'on réfléchisse un instant aux caractéristiques spécifiques de ce secteur.

S'il y a bien une activité qui doit, par nature, fonctionner comme

1. Surdétermination et conjonction des tempêtes : la tension dans les chemins de fer coïncide souvent aussi avec des moments de crise dans le déroulement des opérations militaires. Les « samedis communistes » d'avril 1919 ont pour premier objectif déclaré de faire face à l'offensive de Koltchak. La création du Tsektran, fin août-début septembre 1920, intervient au moment où l'Armée rouge se voit infliger de sérieux revers par les troupes polonaises (prise de Brest-Litovsk le 19 août 1920, de Bialystok le 23 août; défaite de la cavalerie de Boudlenny à Zamoste le 27 août) en même temps que reprennent les opérations de guerre civile lancées par le baron Wrangel.

un *mécanisme unique*, parfaitement réglé, standardisé et unifié à travers tout le pays, ce sont les chemins de fer.

On peut, dans de nombreux secteurs de la production industrielle, envisager un choix entre petites, moyennes ou grandes unités de production — et, souvent, les étapes du développement économique en produisent une mosaïque. On peut imaginer des rapports plus ou moins souples entre les diverses unités. On peut imaginer que chacune trouve ses méthodes et son rythme propre de fonctionnement. Tout cela n'est guère concevable dans les chemins de fer.

De plus, les chemins de fer se prêtent d'une façon exceptionnellement favorable à la *normalisation* du matériel et des tâches : les types de matériel sont très limités (locomotives essentiellement, puis wagons et voies ferrées) et les réparations et travaux d'entretien sont, pour l'essentiel, les mêmes d'un bout à l'autre du pays.

Horaires précis, régularité, aiguillages, coordination... Travail en continu, répétition des mêmes trajets et des mêmes arrêts... C'est bien là le « mécanisme d'horlogerie » dont parle Lénine dans *les Tâches immédiates du pouvoir des soviets*.

A ces caractéristiques techniques viennent se combiner les spécificités politiques et sociales de la bataille des chemins de fer russes. Point à la fois vital et sensible, condition de survie pour la population entière, ils sont en même temps le fief de courants syndicalistes et politiques antibolcheviks. Du coup, *les organiser c'est aussi briser la résistance systématique d'une partie de leur personnel*. Là comme dans les campagnes, l'extrême dénuement du printemps 1918 détermine la mise en œuvre de méthodes administratives et expéditives.

Conditions bien particulières : l'idéologie soviétique de l'organisation du travail et de la « discipline du travail » est longtemps marquée par la période de crise des premières années et les modèles qui en ont surgi. Ainsi, dans la grande période d'offensive industrielle du 1^{er} Plan quinquennal, Staline dira dans un discours aux dirigeants de l'industrie, le 23 juin 1931 :

« Vous savez ce qu'a amené l'absence de responsabilité personnelle dans les chemins de fer. Elle a abouti aux mêmes résultats

dans l'industrie. Nous avons remédié à l'absence de responsabilité dans les chemins de fer et amélioré le travail de ces derniers. Nous devons en faire autant pour l'industrie, afin d'élever son travail à un degré supérieur. »

Les Questions du léninisme, Éd. sociales,
Paris, 1947, t. 2, p. 47.

Toujours l'image des chemins de fer, qui fonctionne comme référence centrale depuis 1918. Le « taylorisme soviétique » y a pris ses traits essentiels.

Le cinéaste Dziga Vertov a été l'un des plus actifs créateurs et propagateurs d'une vision soviétique du monde, et en particulier d'une vision soviétique du travail productif. Voyez son *Projet de scénario destiné à un tournage au cours de la tournée du train de propagande « le Caucase soviétique »*. Cela se passe pendant la guerre civile :

« Nadia vient lui apprendre une nouvelle : « notre train part pour le Caucase ». Ogarev veut être du voyage [...].

Le travail dans les puits de pétrole de Grozny libéré (montrer le rythme rapide du travail, les hommes, les travailleurs qui croient ardemment à l'utilité et à la nécessité de leur labeur). Le pipeline est réparé. On charge le pétrole. Les convois de marchandises [...].

On annonce dans les puits l'arrivée du train de propagande en provenance du centre. Le commissaire propose d'accueillir « le Caucase soviétique » en redoublant d'efforts. Les ouvriers font leur cette proposition. »

Dziga Vertov, *Articles, journaux, projets*,
Paris, 1972, p. 371-372.

Ici, le train fonctionne à l'évidence comme symbole du mouvement : sa venue déclenche une accélération générale de tous les circuits et rythmes de production, un « redoublement d'efforts », dit Vertov. Porteur d'une impulsion politique, il met en marche d'autres trains, convois de marchandises, de combustibles, et donne la cadence de toute l'activité productive de la collectivité ouvrière locale, puis nationale. De fait, immédiatement après la description de l'arrivée du train et du meeting qui l'accueille, le scénario de Vertov devient une énumération serrée d'images brèves se succédant à un rythme intensif — celui même du travail. Dans la conception de Vertov,

cette écriture cinématographique saccadée, haletante, est investie d'une fonction fondamentale : *elle éduque l'œil du spectateur*, lui impose de nouveaux réflexes de vision et de nouveaux modes d'association qu'elle produit systématiquement. Écartant l'intermédiaire des modes traditionnels d'expression et du langage habituel, ce pilonnage assure des « flux de pensée ». Dès 1918, les textes de Dziga Vertov fixent au cinéma la tâche de fabriquer « scientifiquement » une idéologie nouvelle par des associations systématiques d'idées et d'images. Ses scénarios sont un témoignage extraordinairement précieux : instruments de laboratoire destinés à produire une « pensée des masses », ils mettent à nu ce qui, dans d'autres manifestations de l'idéologie soviétique de la même époque, reste implicite — une articulation, une thématique, un ensemble d'images de base. Dans le scénario du « Caucase soviétique », la vision qui suit l'arrivée du train dans la région pétrolière établit un rapport intime entre activités de transports et gestes productifs, train et travail, mouvement et matière, vitesse et efficacité. Il est utile de reproduire cette longue citation visuelle :

« Apothéose : la poésie du travail en mouvement. »

[...] Les ouvriers des puits de pétrole à leur poste de travail.

Le pipe-line est remis en état.

Le pont de chemin de fer réparé.

La voie ferrée aussi.

[...]

Les citernes de pétrole défilent en un cortège sans fin.

Les barges pétrolières.

Gros plan : un moteur à combustion interne tourne.

Un paysan graisse au pétrole l'essieu d'une roue.

Un cheminot graisseur.

Les trains s'en vont chercher le pétrole.

[...]

Un ouvrier donnant un coup de marteau.

Un paysan derrière son araire.

Un tailleur de pierre.

Un machiniste devant sa locomotive.

Un mineur à la tâche.

Les scies de la scierie qui entaillent frénétiquement les bûches noires et mouillées.

Les roues d'un train qui tournent.

Les essieux de la locomotive en mouvement.
La locomotive (fonçant à toute vapeur sur la caméra).
Les rails qui courent.
La circulation effrénée des voitures, motocyclettes, tramways
dans le centre d'une grande ville.
Le marteau frappant en cadence le fer rouge.
Les cheminées fumantes des fabriques et usines s'élevant à l'horizon, jusqu'à perte de vue [...]. »

Dziga Vertov, *ibid.*, p. 372-373.

Que disent ces images? D'abord que le travail est un flux de communication régulier, ininterrompu : les activités productives sont étroitement interdépendantes — extraction, transport de combustible, première transformation du bois, de la pierre, de l'acier.. Mais aussi qu'une « *analyse visuelle* » (et c'est explicitement le dessein de Dziga Vertov que de réaliser une telle analyse) peut décomposer le travail en *éléments simples*, identiques d'un procès de travail à l'autre. Filmez un forgeron, un mineur, un bûcheron : en choisissant une fraction adéquate du travail de chacun, vous réussirez à saisir *le même* mouvement. Un travailleur entrevu un court instant est en train de tenir un objet, ou de frapper quelque chose, ou de tirer quelque chose, ou d'exercer une pression... La gamme des gestes élémentaires est limitée.

Dziga Vertov tire à fond parti de cette réduction à l'élément simple, tant pour l'homme que pour les objets (toujours présentés en mouvement). *Un paysan graisse un essieu de roue, un cheminot graisse un essieu de locomotive : c'est le même geste.* De la même façon, on pourra saisir le machiniste et le mineur dans une posture identique. Un homme donne un coup de marteau : l'image évoque les millions de coups de marteau identiques qui sont frappés au même moment. Les scies mécaniques entaillent les bûches, les roues du train foncent sur les rails : même mouvement.

La caméra filme « du travail », mais indifférencié : elle n'enregistre pas un travail concret, déterminé. *Une telle façon de faire ne vise évidemment pas à restituer une logique et une complexité propre de chaque procès de travail* : au contraire, elle le brise et l'émiette jusqu'à en extraire une poussière presque homogène d'infimes éléments; la logique devient celle de l'ensemble et se dégage de la simultanéité.

Cette décomposition extrême du travail, cette tentative pour en déceler l'unité ultime et le principe de normalisation — geste simple, fraction de mouvement, activité type —, *n'est-ce pas une démarche identique à celle de Taylor?*

Et effectivement, comment qualifier autrement que d'ultra-taylorienne l'idéologie qui anime le *Manifeste des Kinoks* (groupe de cinéastes de Dziga Vertov), publié en 1922 :

« Le “psychologique” empêche l'homme d'être aussi précis qu'un chronomètre, entrave son aspiration à s'apparenter à la machine. [...] L'incapacité des hommes à savoir se tenir nous fait honte devant les machines, mais que voulez-vous qu'on y fasse, si les manières infailibles de l'électricité nous touchent davantage que la bousculade désordonnée des hommes actifs et la mollesse corruptrice des hommes passifs. [...] Nous allons, par la poésie de la machine, du citoyen traînard à l'homme électrique parfait. [...] *L'homme nouveau*, affranchi de la gaucherie et de la maladresse, qui aura les mouvements précis et légers de la machine, sera le noble sujet des films. Nous marchons, face dévoilée, vers la reconnaissance du rythme de la machine, de l'émerveillement du travail mécanique. [...] La cinématographie qui a les nerfs en pelote a besoin d'un système rigoureux de mouvements précis. »

Dziga Vertov, *op. cit.*, p. 16-18.

1922 : l'année de parution du *Paysan russe* de Maxime Gorki. Différents par leur objet et leur style, les deux textes ont la même force de témoignage sur l'état d'esprit — les états d'esprit — de l'époque. Le *Manifeste des Kinoks*, comme le livre de Gorki, sort au moment où l'Union soviétique s'installe dans la NEP, où Lénine vit ses derniers mois d'activité politique, où une société provisoirement stabilisée émerge du tourbillon de la guerre et de la révolution.

L'appel exalté de Dziga Vertov n'est en rien un texte officiel ¹. Grand admirateur de Maïakovski, souvent proche des « futuristes » — et assimilé à eux au cours de plusieurs polémiques —, Vertov

1. Dziga Vertov entre à plusieurs reprises en conflit avec le conservatisme des milieux artistiques, dont il provoque la colère par son refus intransigeant du « cinéma joué » : on trouvera le détail de ses démêlés avec l'administration cinématographique soviétique et les critiques de cinéma dans ses « journaux ».

exprime *spontanément* les aspirations et la vision de tout un courant de pensée et de perception issu de la guerre civile ¹.

Ce morceau brut et brûlant d'idéologie livre une conception du travail productif et de l'« homme nouveau », telle qu'elle vient de jaillir des conditions mêmes de la naissance de l'Union soviétique — conception qui resurgira avec force à l'époque du premier quinquennat... et qui produira aussi par la suite des monceaux de stéréotypes! Et, par-delà la différence des tempéraments et des modes d'expression, on retrouve dans ce texte de Vertov des thèmes qui sont aussi ceux de Lénine quand il décrit le « mécanisme parfait » de la grande production industrielle « moderne » et appelle à rompre avec la « *mollesse russe* »...

Mais on peut pousser plus loin le rapprochement. L'extrémisme « taylorien » de Dziga Vertov atteint le point où il se renverse — dialectiquement. Et la vision du cinéaste rejoint ici encore la recherche de l'homme d'État, telle qu'on pouvait la déceler en 1918 : l'espoir d'un « taylorisme » que s'approprieraient les masses.

Taylor veut simplifier le travail, mais aussi en arracher *la vision d'ensemble* à chaque ouvrier, pour en réserver l'exclusivité à la direction (capitaliste) du procès de travail.

Or c'est précisément l'inverse que Dziga Vertov espère réaliser au moyen de la simplification visuelle des opérations de travail : *livrer à chaque travailleur la vision de l'ensemble*, montrer au métallurgiste ce que fait le paysan, au cheminot les gestes du mineur.

Le cinéma est ici mis au service d'un vaste idéal de *transparence du système productif* ; il devient un lien direct entre les producteurs. C'est ce que Dziga Vertov explique dans un texte de 1925 (« Kinopravda et Radiopravda ») :

1. Vertov a toujours insisté sur le rôle de la période de la guerre civile dans la naissance et le style du cinéma soviétique. En 1939, il prend vivement à partie une assemblée de cinéastes réunis pour commémorer le vingtième anniversaire du cinéma soviétique : « Il y a quelque chose qui me semble bizarre et incompréhensible. Pourquoi l'époque de la guerre civile est-elle absente de vos souvenirs? N'est-ce pas pourtant à cette époque qu'a été enfanté dans de bienheureuses douleurs un secteur très important de la cinématographie soviétique? N'est-ce pas à partir de 1918 que nous avons appris la ciné écriture, c'est-à-dire l'art d'écrire avec une caméra. » (*Op. cit.*, p. 196.)

« L'ouvrier du textile doit voir l'ouvrier d'une usine de construction mécanique en train de fabriquer une machine nécessaire à l'ouvrier du textile. L'ouvrier de l'usine de construction mécanique doit voir le mineur qui fournit à l'usine le combustible nécessaire, le charbon. Le mineur doit voir le paysan qui produit le blé qui lui est nécessaire.

Tous les travailleurs doivent se voir mutuellement pour que s'établisse entre eux un lien étroit et indestructible. »

Op. cit., p. 77.

Cet idéal de transparence, c'est bien celui qu'exprimait Lénine : au fond, pour lui, la collectivisation du procès de travail ne repose pas essentiellement sur une nouvelle répartition des échelons de décision (et peut s'accommoder, si les circonstances l'exigent, de décisions autoritaires) mais sur la transparence du travail, sa « *publicité* ».

On en voit clairement les manifestations dans les premières ébauches de planification, au cours de l'année 1920.

A la fin de l'année 1920, *l'électricité* prend la relève, ou plutôt se superpose aux chemins de fer pour *condenser l'idéologie productive*. Points communs évidents : flux réguliers à travers tout le pays, possibilité de normalisation et de simultanéité des impulsions. De plus, dans l'un et l'autre cas, il n'y a pas production directe d'objets, mais un service permanent rendu à toutes les formes de production. Une immense machine, *simple dans son principe*, est mise à la disposition des masses pour leurs diverses activités productives. Mais de la machine ferroviaire à la machine électrique, il y a un bond qualitatif dans le sens de la régularité, de la continuité, et aussi de la simplicité, de l'homogénéité.

Les chemins de fer *transportent* le blé qui alimente l'énergie humaine, et le combustible (bois, charbon, tourbe, pétrole) qui fournit de l'énergie aux machines : ce fonctionnement par livraison de produits ne peut être parfaitement continu. L'électricité, elle, permet une *diffusion régulière* de l'énergie à travers tout le territoire, sous une forme directement utilisable, homogène, parfaitement mesurable.

Connotation supplémentaire : *la lumière*.

En décembre 1920, le Plan d'électrification (GOELRO) est présenté au VIII^e Congrès des soviets. Dans la vaste salle glacée du théâ-

tre Bolchoï, où se déroule le Congrès, les délégués des soviets de toute la Russie, emmitoufflés, se préservent tant bien que mal du froid. Mais sur la scène, à mesure que Krjijanovski expose les projets de centrales électriques, de lignes, d'alimentation en énergie de l'agriculture et de l'industrie (elle-même pour une bonne part en projet), une immense carte électrifiée s'allume, ampoule après ampoule, dessinant les contours d'une Russie nouvelle, telle qu'on l'imagine pour quelque dix ans plus tard...

Simultanéité, publicité, lumière : une énergie égale, diffusée à tous, connue et maîtrisée par tous, unifiant le système de production du pays entier, telle est alors l'une des composantes essentielles de l'idéal productif.

Lénine, à ce même VIII^e Congrès :

« J'ai eu l'occasion récemment d'assister à une fête paysanne dans une localité retirée de la province de Moscou, dans le district de Volokalamsk, où les paysans possèdent l'éclairage électrique [...]. Un paysan se présente et fait un discours pour saluer ce nouvel événement de la vie des paysans. Il disait : Nous vivions dans l'obscurité, nous, les paysans, et voilà que maintenant nous avons la lumière, « une lumière pas naturelle, qui dissipera notre obscurité paysanne » [...]. Pour la masse des paysans sans parti, la lumière électrique est une lumière « non naturelle », mais ce qui n'est pas naturel pour nous, c'est que pendant des centaines, des milliers d'années, les paysans et les ouvriers aient pu vivre dans cette obscurité, dans la misère, asservis aux propriétaires fonciers et aux capitalistes. On n'aura pas tôt fait de se tirer d'une telle obscurité. Il faut donc obtenir en ce moment que *chaque station électrique que nous aurons bâtie serve effectivement de base à l'instruction, qu'elle s'occupe, pour ainsi dire, de l'instruction électrique des masses.* »

O.C., t. 31, p. 538-539.

« *L'instruction électrique des masses* » : cette énergie nouvelle à la disposition de tous, Lénine la conçoit comme un centre d'attraction à partir duquel se diffusera dans les larges masses un savoir technique « moderne ». Lénine reviendra à plusieurs reprises sur ce point : *briser le mystère qui entoure la technique aux yeux des masses*. Pour elles, la technique n'est pas « naturelle » : il importe qu'elle le devienne. La diffusion massive des connaissances scientifiques et techniques

est, à ses yeux, bien plus décisive, pour une utilisation démocratique du système productif, que la transformation des échelons et procédures de *décision*. *Idéal ultime* : une immense machine productive unifiée dont le peuple, disposant du pouvoir d'État, puisse également acquérir, par ses connaissances, la maîtrise. Lénine l'explique à la même époque devant une conférence du Parti communiste de Moscou (21 novembre 1920) :

« [...] Le succès économique ne peut [être garanti] que le jour où l'État prolétarien russe aura effectivement concentré entre ses mains *tous les ressorts d'une grande machine industrielle* construite sur les bases de la technique moderne. Cela veut donc dire : électrification, mais alors il faut *connaître les conditions essentielles de l'application de l'électricité et, par suite, l'industrie et l'agriculture*. »

Ibid., p. 436

D'où la formule célèbre : « *Le communisme, c'est le pouvoir des soviets plus l'électrification de tout le pays*. » (*Ibid.*, p. 435.)

Par-delà les exigences immédiates du relèvement industriel perce ici l'espoir, chez Lénine, d'une transformation profonde de l'état d'esprit des masses. L'électrification sera le pôle de la révolution technique dans le peuple. Des notes de Lénine écrites en février 1921 confirment cette orientation. Sous le titre *Importance de l'électrification*, Lénine indique :

- « 3. Centralisation maximum.
4. Communisme = pouvoir des soviets + électrification.
5. Plan général et unique : *centralisation de l'attention et des forces du peuple*. »

O.C., t. 42. p. 286,

Le Plan d'électrification rassemblera « *l'attention et les forces du peuple* » : sa fonction idéologique est essentielle; Lénine énumère quelques moyens concrets de la mettre en œuvre dans la deuxième partie de la note intitulée *Pour l'électrification* :

- « 2) Mobilisation des forces techniques.
Réunir les forces électrotechniques et ouvrières.

Utiliser les centrales.
Agitation et propagande.
Enseignement des connaissances théoriques et pratiques
sur l'électricité. »

Ibid., p. 287.

Grâce aux caractéristiques de l'électricité et à l'aspect à la fois spectaculaire et directement efficace de ses réalisations, le Plan d'électrification paraît alors à Lénine particulièrement bien placé pour condenser l'objectif d'une *transparence du système productif*. Cet objectif à long terme est, pour lui, central, y compris en vue de l'extinction des formes transitoires de coercition, et de l'émergence d'un « *travail communiste* ». Il en parle concrètement à plusieurs reprises, et l'on peut reconstituer l'ordre des raisons implicite qui s'esquisse à travers nombre de ses textes.

La science et la technique, maîtrisées largement par les masses, étendraient le champ des évidences, un consensus s'établissant de plus en plus facilement sur ce qui, dans l'ordre de la production et du travail, est rationnel. Comme la motivation du service commun serait intériorisée et assimilée au point de devenir insensible, *le double jeu de l'évidence rationnelle des tâches et de l'habitude de les accomplir sans contrainte réduirait la place et l'importance de la décision proprement dite*.

Le travail productif, dans tous ses aspects — conception et exécution — deviendrait ainsi, au terme d'un long processus, une activité naturelle et spontanée, comme les activités instinctives des animaux ou, chez l'homme, la respiration, avec cette différence que tous les aspects en seraient parfaitement connus des exécutants. On voit apparaître le thème de l'« *habitude* » à plusieurs reprises à propos du « travail communiste ».

Les descriptions des « samedis communistes » que donne Lénine montrent qu'il attache plus d'importance à ce processus de transformation idéologique et à l'acquisition d'*habitudes nouvelles* par les agents du procès de travail, qu'à la transformation des modes de décision et de répartition des tâches dans la structure même du procès de travail.

CHAPITRE 5

Les « samedis communistes »

« La dialectique matérialiste considère que les causes externes constituent la condition des changements, que les causes internes en sont la base [...]. L'œuf qui a reçu une quantité appropriée de chaleur se transforme en poussin, mais la chaleur ne peut transformer une pierre en poussin, car leurs bases sont différentes. »

Mao Tsétoung, *De la contradiction*.

I. CAUSES ET LIMITES EXTERNES

En juin 1919, Lénine décrit pour la première fois l'apparition en Union soviétique de formes de travail « communiste ». Le texte *la Grande Initiative*¹, consacré aux « samedis communistes », est sur ce point un témoignage précieux, essentiel : Lénine y reproduit des descriptions concrètes de « travail communiste » parues dans la presse soviétique; il explicite ainsi la détermination « communiste » appliquée au travail, ce qui permet d'en saisir sur des exemples concrets la portée et *les limites*. On reviendra sur ce texte pour l'analyser en détail.

A plusieurs reprises, au cours de l'année 1919 et au début de 1920, Lénine désigne à nouveau les « samedis communistes » comme le

1. 28 juin 1919, *O.C.*, t. 29, p. 415-438.

germe du travail communiste dans la société en transition. Mais, au cours de l'année 1920, c'est un autre thème qui prend plus d'ampleur : le travail obligatoire et la discipline coercitive. Lénine ne les oppose d'ailleurs pas, il les présente comme complémentaires. Leur contenu idéologique, cependant, diffère. On verra en outre qu'en mai-juin 1920, les formulations de *la Maladie infantile...* sur la division et l'organisation du travail paraîtront contredire — du moins dans une certaine mesure — celles de *la Grande Initiative*, d'un an antérieures.

Par la suite, les samedis communistes, tout en conservant une place dans le système idéologique soviétique, ne joueront pas le rôle initialement évoqué d'un levier pour la transformation à grande échelle de la nature du travail productif. Ils n'auront guère d'effet profond sur le mode d'organisation du travail industriel¹.

Cette fragilité, ces éclipses — avant un sort ultérieur finalement décevant — sont le produit, d'une part, d'un tâtonnement théorique et idéologique et, d'autre part, d'une situation concrète mouvante et instable à l'extrême, caractéristique du « communisme de guerre ». Aussi paradoxal que cela puisse paraître, les principes d'organisation du travail sont sérieusement bousculés par les retournements de la situation militaire qui *transforment la composition sociale de la Russie soviétique en modifiant l'étendue et la nature des populations contrôlées par son armée*. A quelques mois de distance, la politique économique du pouvoir soviétique s'applique à des territoires et des populations variables : comment s'étonner qu'elle-même varie ?

Le paradoxe est que les victoires militaires, englobant de vastes territoires principalement paysans et où le poids de la bourgeoisie rurale se fait plus nettement sentir, accroissent les périls inhérents à la structure sociale interne. La menace extérieure provisoirement

1. Charles Bettelheim souligne à juste titre que les « samedis communistes » qui existent aujourd'hui encore en Union soviétique sont « un rite imposé qui permet d'arracher du travail supplémentaire aux travailleurs ». (*Op. cit.*, Paris 1974, p. 181.) Il indique également que dès la fin de la guerre civile, le travail communiste dépérit parce qu'il entre en contradiction avec les rapports sociaux d'ensemble existant alors. Bettelheim constate que le « travail communiste » est resté marginal par rapport au procès de production industriel dont il n'entame guère l'organisation ni le mode de division.

écartée est remplacée par (ou prend la forme d') une menace intérieure. Pour inverser une proposition qui sera souvent employée à l'époque de Staline : « Plus ça va bien, plus ça va mal ¹. »

Au *printemps 1919*, les « samedis communistes » apparaissent dans une Russie soviétique au territoire relativement réduit ² et où le poids numérique du prolétariat est donc plus important — quoique sa dispersion dans de nombreuses activités militaires et étatiques y fasse obstacle. C'est d'une extrême tension de toutes les forces prolétariennes encerclées que jaillit ce volontariat du travail, d'abord décidé pour barrer la route à Koltchak.

Au *printemps 1920*, le travail obligatoire et une version plus coercitive de la discipline productive passent au premier plan : c'est que le territoire soviétique s'est considérablement élargi, et que sa composition sociale s'en trouve modifiée au détriment des ouvriers et anciens ouvriers. Le discours de Lénine au III^e Congrès des syndicats (7 avril 1920) aborde précisément la question de la « discipline du travail » et de la « direction personnelle » sous cet angle, en insistant vigoureusement sur le lien entre les proportions « statistiques » de la population contrôlée et les tâches en matière d'organisation du travail :

« Il nous est plus difficile d'administrer le pays en raison même de nos victoires [...]. Quand nous parlons de dictature, ce n'est pas par un caprice de centralisateurs. Les régions que nous avons reprises ont sensiblement élargi le territoire de la Russie soviétique. Nous avons vaincu la Sibérie, le Don, le Kouban. Le prolé-

1. Carr remarque la contradiction, sans toutefois l'expliquer : « La mobilisation du travail atteignit sa plus grande intensité dans les premiers mois de 1920 — au moment où, grâce à la défaite de Dénikine et Koltchak, l'urgence aiguë [*acute emergency*] qui l'avait rendue nécessaire s'éloignait. » (*Op. cit.*, t. 2, p. 213.)

2. En avril-mai 1919 l'offensive de Koltchak, puis à l'été 1919 celle de Dénikine arrachent provisoirement de vastes superficies à la République soviétique.

« Au milieu du mois d'avril 1919, la tension sur le front de l'Est était arrivée à son point culminant. Les troupes de Koltchak, lors de l'attaque de printemps, s'étaient emparées d'un territoire de 300 000 km². C'était à peu près l'équivalent de la superficie d'un État européen tel que l'Italie. Les gardes blancs s'approchaient de la Volga. Une centaine de kilomètres séparaient leurs détachements d'avant-garde de Kazan, Simbirsk, Samara. » C'est à cette époque qu'apparurent les « samedis communistes », précisément sur la ligne Kazan-Moscou, directement menacée et presque au contact de l'ennemi. (*Histoire de la société soviétique*, Moscou, 1972, p. 91-92.)

tariat n'y représente qu'un pourcentage infime de la population, plus faible que chez nous. Notre devoir est d'aller droit à l'ouvrier et de lui dire franchement que la situation s'est compliquée. Il faut davantage de discipline, de direction personnelle et de dictature.

[...] Le rattachement de territoires peuplés de paysans et de koulaks impose une nouvelle tension des forces du prolétariat. »

O.C., t. 30, p. 527-528

C'est à cette époque (printemps 1920 mais un peu plus tard : mai-juin) que Lénine écrit *la Maladie infantile du communisme, le gauchisme*. Elle porte la marque du même tournant, au point que ses formulations, rejetant vigoureusement toute tentation utopique en matière d'organisation du travail, peuvent apparaître comme contredisant les ouvertures de *la Grande Initiative*¹.

1. — *La Grande Initiative* :

« L'organisation communiste du travail social, dont le socialisme constitue le premier pas, repose et reposera de plus en plus sur la discipline consciente et librement consentie des travailleurs eux-mêmes [...] » (t. 29, p. 424).

« Les samedis communistes sont infiniment précieux en tant que début *effectif du communisme* » (t. 29, p. 431).

— *La Maladie infantile...* :

« Par l'intermédiaire de ces syndicats d'industrie, on supprimera plus tard la division du travail entre les hommes; on passera à l'éducation, à l'instruction et à la formation d'hommes *universellement développés, universellement préparés et sachant tout faire*. C'est là que va, doit aller et *arrivera* le communisme, mais seulement au bout de longues années. Tenter aujourd'hui d'anticiper pratiquement sur ce résultat futur du communisme pleinement développé, solidement constitué, à l'apogée de sa maturité, c'est vouloir enseigner les hautes mathématiques à un enfant de quatre ans.

« Nous pouvons et devons commencer à construire le socialisme, non pas avec du matériel humain imaginaire ou que nous aurions spécialement formé à cet effet, mais avec ce que nous a légué le capitalisme » (t. 31, p. 45).

Ces deux citations ne portent pas exactement sur le même point, mais elles abordent des réalités voisines et on voit bien que l'état d'esprit de ces deux approches de la question du *travail* (organisation, discipline, division du travail) est différent. On n'imagine pas l'appréciation sur le « matériel humain » dans les passages enthousiastes de *la Grande Initiative*. Le discours aux syndicats cité plus haut, et qui pose en termes nouveaux la question de l'organisation du travail en fonction de la situation militaire, permet de comprendre cette variation. Ces comparaisons minutieuses peuvent paraître excessives. Il n'y a pas d'autre voie, pourtant, pour saisir la pensée de Lénine *en tant que mouvement de contradictions*. La façon de procéder — malheureusement courante — qui consiste à aligner des morceaux de textes de Lénine abstraits de leur contexte et indéterminés du point de vue de la situation concrète, est une absurdité : cette méthode permet, depuis

Certes, ces retournements sont loin d'être mécaniques. Il s'agit bien plutôt de variations — parfois subtiles — de la dominante, dans une structure complexe. Au printemps 1919, quand apparaît le volontariat des « samedis communistes », la politique soviétique du travail comporte déjà le « travail obligatoire » (apparu dès l'année 1918, mais d'abord appliqué aux anciennes classes possédantes). L'appel du Comité central, *en avant pour combattre la crise du combustible* (novembre 1919), juxtapose les deux types de mesures :

« Le Comité central du PCR propose à toutes les organisations du Parti notamment les mesures suivantes :

[...]

5. *Le travail obligatoire* pour toute la population ou la mobilisation de certaines classes pour les travaux d'extraction et de transport du charbon et des schistes, pour l'abattage et le charroi du bois jusqu'aux gares de chemin de fer, doit être réalisé avec le maximum de célérité et de rigueur [...].

6. *Les samedis communistes* doivent être plus fréquents, être menés avec plus d'énergie, de méthode et d'esprit d'organisation, en premier lieu dans les travaux d'approvisionnement en combustible. Les membres du Parti doivent marcher en tête pour la discipline et l'énergie au travail. »

O.C., t. 30, p. 137-138.

De même, le texte la *Grande Initiative* comporte déjà le thème qui se développera par la suite, de la structure sociale d'ensemble comme détermination et limite de l'organisation du travail. Lénine y indique que l'on ne peut abstraire la question de l'organisation et de la disci-

longtemps déjà, d'étayer à peu de frais tous les variantes possibles du révisionnisme et du dogmatisme. Elle liquide évidemment *l'essence même* de la pensée de Lénine : pensée dialectique, perpétuellement en lutte avec le réel et avec elle-même, réalisant et détruisant des adéquations toujours provisoires. A cet égard, l'œuvre publiée de Lénine constitue un travail idéologique et théorique *en mouvement*, unique par rapport à toutes les productions contemporaines qu'on pourrait lui comparer. Sa spécificité tient justement à son extrême sensibilité aux variations du réel — et ses variations propres en sont l'indice, souvent spectaculaire. Rien de semblable chez les autres penseurs et dirigeants révolutionnaires de la même époque, y compris les plus brillants sur le plan théorique. Rosa Luxemburg se contredit moins que Lénine. Mais l'insurrection spartakiste, qu'elle a dirigée avec héroïsme, a été balayée en quelques semaines. Et Lénine a maintenu l'existence de la République soviétique contre vents et marées...

plaine du travail des rapports de forces concrets existant à un moment donné entre les diverses classes de la société. L'enthousiasme ne verse pas dans l'utopie :

« Ceux qui entendent résoudre le problème de la transition du capitalisme au socialisme au moyen de lieux communs sur la liberté, l'égalité, la démocratie en général, *l'égalité de la démocratie du travail*, etc. [...] ne font que révéler leur nature de petits-bourgeois [...]. *La solution juste de ce problème ne peut être fournie que par l'étude concrète des rapports spécifiques entre la classe qui a conquis le pouvoir politique, à savoir le prolétariat, et la masse non prolétarienne, de même que semi-prolétarienne, de la population laborieuse* ; ces rapports ne se forment pas dans des conditions imaginaires, harmonieuses, idéales [...]. »

O.C., t. 29, p. 426.

Et c'est précisément parce que Lénine analysera ces « rapports spécifiques » comme transformés par la situation militaire, que le ton changera. En 1919, le « rapport spécifique » est perçu comme plus favorable ¹. En 1920, on sent au contraire un durcissement et une nouvelle poussée idéologique en faveur d'une organisation plus autoritaire du travail. Et surtout l'idée que *ce qui reste de force prolétarienne doit être utilisé pour « quadriller » la structure productive et politique d'une formation sociale bigarrée.*

Cette vision du prolétariat noyé dans la masse paysanne, submergé par la décomposition d'une société qu'ont frappée de plein fouet la guerre, la famine et la misère, on la verra nettement dans les textes de 1920; elle s'accroîtra encore en 1921. Deux conséquences en découlent, plus ou moins explicites :

1. En témoigne, entre autres, une nuance de la Grande Initiative. Parlant de la diversité des composantes sociales de la société en transition, Lénine dit : « [...] Dans les pays capitalistes arriérés, comme la Russie, *la majorité de la population est composée de semi-prolétaires*, c'est-à-dire de gens qui vivent régulièrement une partie de l'année comme des prolétaires, qui recherchent constamment leur subsistance en effectuant, pour une certaine part, un travail salarié dans les entreprises capitalistes. » (*Ibid.*, p. 426.) C'est insister sur le côté en partie « prolétarien » de la masse « petite-bourgeoise ». D'autres textes insisteront au contraire sur son aspect « bourgeois », et même sur les caractéristiques « bourgeoises » de la classe ouvrière — ou de ce qu'il en restera.

Une bouteille emplie à moitié sera dite, selon les circonstances et le regard qu'on lui porte, à demi-pleine... ou à demi-vide !

1. l'organisation du travail industriel porte nécessairement la marque (et est une composante) de la dictature du prolétariat sur la petite-bourgeoisie et la bourgeoisie (urbaines et paysannes) au niveau de l'ensemble de l'économie et de la structure sociale;

2. cette dictature doit, dans une certaine mesure, pénétrer les usines elles-mêmes, puisque le prolétariat les a pour une bonne part désertées, et que des éléments petits-bourgeois urbains et paysans y ont afflué.

On touche ici l'un des dilemmes cruciaux de la Révolution soviétique : *sachant qu'il y a, numériquement, peu d'ouvriers — et surtout peu d'ouvriers « conscients », politisés, aguerris — comment les disposer?* Si on les laisse dans les usines, on abandonne les fonctions étatiques à la bourgeoisie. Impossible. Si on les disperse dans l'armée, l'administration, les tâches de ravitaillement — et même, en 1919-1920, dans des communes ou artels ruraux, éphémère embryon de colonisation des campagnes par la classe ouvrière urbaine affamée —, ils seront remplacés dans les usines et le système productif urbain par des gens issus d'autres classes sociales... et la production se trouvera en partie en des mains moins sûres. Le processus a, en fait, commencé avec la guerre de 14, qui a happé les ouvriers dans l'armée et peuplé partiellement les usines de recrues fraîches, d'origines diverses.

Au plus fort de la guerre civile, le choix ne fait pas de doute : les ouvriers — les « vrais ¹ » — sont trop rares, trop précieux, pour que l'État prolétarien les maintienne à la production.

A force de mettre des ouvriers partout, de les constituer en détachements du ravitaillement, groupes de propagande, cadres de l'Armée rouge, unités combattantes de choc, dirigeants de soviets ou d'administrations d'État, etc. on en trouve de moins en moins dans les usines. De toute façon, la production industrielle, saccagée par la guerre, les destructions, le blocus, s'effondre.

Dans ces conditions, les « samedis communistes » ont aussi pour fonction de *maintenir l'ancien prolétariat* passé à l'armée et à l'administration *en contact avec le travail productif*. Très vite, les « samedis

1. On verra plus en détail, au chapitre suivant, ce que Lénine entend par « vrais ouvriers » ou « vrai prolétariat » — espèce qui, à ses yeux, s'amenuise au fil des années de guerre.

communistes » prendront le caractère de travail fait par les communistes (au sens étroit de membres et sympathisants du Parti communiste), ou de travail directement organisé, mis sur pied par le Parti. Une tâche de combat ponctuelle, comparable aux opérations de l'Armée rouge ou des détachements du ravitaillement. Et, de même que les détachements du ravitaillement sont *extérieurs* au fonctionnement « normal » de la production agricole, de même les « samedis communistes » apparaîtront comme *extérieurs* au fonctionnement « normal », ordinaire, du système productif industriel et urbain.

En avril 1920, Lénine formule encore l'espoir que cette forme de travail communiste se diffusera à la société entière. Il l'intègre au vieux rêve marxiste, qu'il a toujours fait sien, de la conquête du *travail comme habitude* — donc libéré de toute stimulation externe :

« Le travail communiste [...] est un travail non rémunéré au profit de la société; [...] c'est un travail librement consenti, en dehors de toute norme et fourni sans attente de rémunération, sans rétribution convenue, *le travail conditionné par l'habitude de travailler pour la communauté* et par le sentiment conscient (*devenu habitude*) de la nécessité de travailler au profit de la communauté; c'est le travail considéré comme le besoin d'un organisme sain. »

O.C., t. 30, p. 530.

Le journal *Kommounistitcheski Soubotnik* (« le journal des samedis communistes »), dans lequel ont paru ces lignes de Lénine, devait être consacré au travail communiste. Son existence a été des plus courtes. Un seul numéro...

II. LIMITES INTERNES

Examinons les principales caractéristiques *internes* des « samedis communistes ». Dans *la Grande Initiative*, Lénine cite *in extenso* un article de la *Pravda* du 17 mai 1919 (« Le travail sur le mode révolu-

tionnaire — samedis communistes ») qui relate la décision des cheminots de Kazan d'instituer le « samedi communiste » et en décrit le déroulement.

A la lecture de cet article de la *Pravda* que Lénine reproduit, plusieurs points saillants :

1. *L'organisation du travail lors des « samedis communistes » ne diffère en rien* (d'après la description qu'en donne l'article) *de l'organisation traditionnelle du travail* : respect des fonctions hiérarchiques, rôle de l'encadrement du travail, répartition des tâches entre « manuels » et « administratifs » :

« Le samedi 10 mai, à 6 heures du soir, tels des soldats, communistes et sympathisants se sont présentes au travail, se sont alignés et, sans bousculade, *les contremaîtres leur ont assigné leurs postes.* »

O.C., t. 29, p. 416.

On le voit, il n'est pas fait mention d'une assemblée où les travailleurs volontaires détermineraient en commun leurs objectifs, les moyens à mettre en œuvre pour les atteindre, les méthodes les plus adéquates. L'auteur insiste au contraire sur la discipline de style militaire par rapport à l'encadrement technique traditionnel. C'est encore précisé dans la suite de l'article :

« Le personnel administratif *resté pour diriger les travaux*, avait tout juste le temps de *préparer de nouvelles tâches* ; à peine a-t-il un peu exagéré, ce vieux contremaître, en disant qu'en un « samedi communiste » on a fait ce qu'auraient fait en une semaine des ouvriers inconscients et peu disciplinés. »

Ibid., p. 418.

Cette façon de procéder est conforme aux principes du taylorisme : stricte séparation entre la préparation et la conception des tâches, d'une part (qui incombe à l'encadrement), et, d'autre part, les fonctions d'exécution (qui incombent au personnel ouvrier) ¹.

1. On verra plus loin qu'à l'occasion des samedis communistes, des travailleurs occupant un emploi « administratif » tout au long de la semaine font, ce jour-là, du travail « manuel ». C'est un embryon de rotation des tâches et un important facteur de révolutionnarisation, mais cela ne change pas en soi la structure du procès de travail : la fonction ouvrière y reste inchangée, elle est seulement étendue à des participants occasionnels.

Le travail « communiste » est organisé sur le mode traditionnel : d'où vient donc son caractère révolutionnaire ?

2. Sont caractérisés comme *révolutionnaires*, dans l'article de la *Pravda* ;

a) *la productivité* :

« *Les résultats du travail de style révolutionnaire* sont là. [...] Le rendement des travaux de chargement a été supérieur de 270 % à celui des ouvriers ordinaires. »

Ibid., p. 416.

b) *l'atmosphère idéologique et la motivation* :

« L'enthousiasme et la bonne entente étaient sans précédent [...]. Le travail fini, on a été témoin d'un tableau jamais vu : une centaine de communistes, fatigués mais les yeux enflammés par la joie, saluaient le succès de leur œuvre en chantant solennellement l'Internationale; on avait l'impression que les accents de l'hymne victorieux [...] gagneraient la Russie ouvrière et stimuleraient les travailleurs fatigués et peu disciplinés. »

Ibid., p. 418.

c) *la composition de la main-d'œuvre volontaire* : communistes et sympathisants, *toutes professions réunies* :

« Participaient aux travaux environ 10 % de communistes qui ont un emploi permanent. Les autres occupent des postes responsables ou électifs, depuis le commissaire de réseau jusqu'au commissaire de telle ou telle entreprise, ainsi que des militants du syndicat et des camarades employés à la direction et au commissariat des Voies de Communication. »

Ibid., p. 418.

L'idéologie fonctionne ici comme une force productive. Mais à la condition de se couler dans le moule d'une structure traditionnelle de l'appareil productif. Un passage de l'article concentre l'ensemble de ces traits :

« Lorsque, sans injures ni disputes, ouvriers, employés de bureau, administrateurs, saisissant une roue de 40 pouds, destinée à la

locomotive d'un train de voyageurs, se sont mis à la pousser, comme des fourmis laborieuses, ce travail collectif a empli les cœurs d'un sentiment de joie ardente [...]. »

Ibid., p. 418.

Curieusement, on sent une fois de plus, à travers ce texte sur le « travail communiste » que cite Lénine, en quoi le taylorisme pouvait lui apparaître comme un pas important vers ce travail communiste.

La description est celle d'un travail de manœuvre, de pure force physique, où seule compte la détermination. Les tâches ont été préparées, elles sont assignées; l'encadrement technique habituel dirige. Chaque homme apporte son énergie et sa force musculaire à un mécanisme d'ensemble préparé par ailleurs. *Situation taylorienne*. Et qui permet justement ici d'incorporer au procès de travail, pratiquement sans perte de temps ni apprentissage (à l'exception des petits retards d'adaptation que l'on peut rencontrer dans un collectif de travail à peine monté ¹) permanents du Parti, employés, bureaucrates, etc.

Il y a en effet quelque chose de démocratique dans le travail d'OS, en ce qu'il est à la portée d'un très grand nombre d'individus, dont il requiert des qualités simples et semblables. Il tend à l'homogénéité de la main-d'œuvre.

On est ici dans la ligne du service de travail obligatoire, d'un travail simple, parfaitement réglé, tel que tous les individus de la société pourraient y passer une partie de leur temps — réservant l'autre à des activités diverses. La réalisation concrète du « travail social ».

La portée révolutionnaire des « samedis communistes » ne doit pas être sous-estimée. Ils posent deux problèmes importants, qui gardent aujourd'hui une actualité ravivée :

— la question des *stimulants du travail*. Et Lénine indique clairement que l'on ne peut parler de « travail communiste » au sens plein que là où agissent des *stimulants idéologiques*, à l'exclusion de tout intérêt personnel matériel;

— la question du brassage des travailleurs manuels et intellectuels.

1. « Le travail s'est effectué malgré certains défauts (faciles à éliminer) des appareils auxiliaires qui retardaient certains groupes de 30 à 40 minutes. » (*Ibid.*, p. 418.)

Pourtant, tout en s'efforçant de rapprocher les travailleurs manuels et intellectuels, le travail des « samedis communistes » *ne comporte pas de tentative directe pour surmonter la séparation entre travail manuel et travail intellectuel*. Au contraire — et cette dialectique apparaît dans les textes cités — il la radicalise dans sa recherche d'efficacité immédiate.

Et c'est là sa limite essentielle : à aucun moment, il n'est question d'initiative technique ni de *création technique de la masse ouvrière*.

Des travailleurs intellectuels se sont ponctuellement rapprochés du travail manuel. Mais il n'y a aucune tendance pour élever le contenu intellectuel du travail manuel. C'est plutôt l'inverse. L'article suivant, que cite également Lénine, le montre bien (article de la *Pravda* du 7 juin, signé de A. Diatchenko) :

« C'est avec une grande joie que je suis allé avec mon camarade faire mon « stage » du samedi, sur décision de la sous-section communiste du chemin de fer, et *donner momentanément pour quelques heures, du repos à ma tête en faisant jouer mes muscles.* »

O.C., t. 29, p. 420.

Certes, Lénine compte aussi sur les « samedis communistes » pour réduire les contradictions fondamentales, dont la contradiction entre travail manuel et travail intellectuel. *Mais indirectement*. La fonction immédiate des « samedis communistes » est d'obtenir, par des moyens idéologiques, un essor des forces productives et, au premier chef, *d'accroître dans des proportions décisives la productivité du travail humain*. C'est cet essor des forces productives — il serait plus adéquat de parler de relèvement après les dévastations de la guerre — qui déterminera à son tour, espère Lénine, des transformations plus profondes. Lénine formule explicitement ce plan :

« Pour supprimer entièrement les classes, il faut effacer aussi bien la différence entre la ville et la campagne, que celle entre les travailleurs manuels et intellectuels. C'est une œuvre de longue haleine. Pour l'accomplir, il faut faire un grand pas en avant dans le développement des forces productives. »

Ibid., p. 425.

Comment y parvenir? Par l'instauration

« [...] d'une nouvelle organisation du travail, qui allie le dernier mot de la science et de la technique capitaliste à l'union massive des travailleurs conscients artisans de la grand production socialiste. »

Ibid., p. 427.

On remarquera que cette formulation est très proche de celle des *Tâches immédiates du pouvoir des soviets* (1918) à propos du système Taylor ¹. Une telle similitude d'expression pour désigner deux mesures politiques que l'on pourrait croire diamétralement opposées (introduction du taylorisme et « samedis communistes ») mérite d'être relevée. Ce qu'a de « nouveau » l'« organisation du travail » dont parle Lénine en 1919, c'est la cohésion idéologique et le stimulant idéologique. La structure technique reste héritée — ou importée — du capitalisme.

D'une certaine façon, on atteint avec les « samedis communistes » extrême pointe de la *version démocratique* du « taylorisme soviétique ». Mais en-deçà d'une frontière qui n'est jamais franchie.

1. « Le dernier mot du capitalisme sous ce rapport, the système Taylor, allie, de même que tous les progrès du capitalisme, la cruauté raffinée de l'exploitation bourgeois aux conquêtes scientifique les plus précieuses concernant l'analyse des mouvements mécaniques du travail [...]. » (*O.C.*, t. 27, p. 268.)

CHAPITRE 6

Le prolétariat introuvable

« On devrait construire les villes à la campagne :
l'air y est plus pur. »

Alphonse Allais.

A mesure que la guerre civile dévore les forces ouvrières, dépeuple les usines de leur ancien personnel — et arrête la majeure partie de la production industrielle, principalement du fait de la « famine de combustible » — Lénine en vient à refuser de caractériser comme « prolétariat » la population employée à ce qui reste de production industrielle et urbaine. La définition qu'il donne du « prolétariat » se fait de plus en plus rigoureuse et restrictive.

On a vu l'extrême sensibilité de la politique d'organisation du travail que préconise Lénine aux variations du rapport de forces social, politique et idéologique. La « disparition du prolétariat » qu'il pense constater à l'aube de la NEP a évidemment des conséquences marquées sur ce terrain : c'en est provisoirement fini des tendances à l'auto-organisation des masses dans le procès de travail. Et les conditions idéologiques sont à nouveau rassemblées pour que la discipline du travail et le « taylorisme soviétique » fonctionnent dans leur version autoritaire. L'organisation du travail industriel et urbain n'entre-t-elle pas dans le système de dictature imposé aux anciennes classes dirigeantes et à la petite-bourgeoisie, dès lors que ces forces sociales sont largement présentes dans ce qui reste d'usines et de travaux urbains? Si la chose n'est pas formulée avec cette rigidité, l'idée est souvent celle-là. Et elle survivra non seulement à Lénine mais même à la NEP, posant d'inextricables problèmes de *légitimité*, et

déterminant des attitudes ambivalentes ou du moins complexes sur la question de la « discipline du travail ».

Organiser le travail, c'est d'abord organiser les hommes qui travaillent. L'appréciation de classe (économique, politique, idéologique) que formule Lénine sur la population productive industrielle et urbaine joue par conséquent un rôle essentiel dans les politiques successives qu'il préconise en matière d'organisation et de discipline du travail, et ce dès 1918. Or on voit cette appréciation se transformer graduellement d'année en année sous la pression des circonstances, jusqu'au moment où — la quantité se transformant en qualité — elle bascule en 1921. Examinons cette progression.

1918

Dès les premiers mois de la révolution d'Octobre, Lénine met en garde contre toute idéalisation de la classe ouvrière russe, soulignant à plusieurs reprises à quel point l'héritage idéologique du tsarisme l'a marquée. Mais il insiste en même temps, à cette époque, sur la formation d'une nouvelle idéologie en son sein, liée aux responsabilités dont elle s'empare. *En 1918, la caractérisation de la classe ouvrière est double.*

Le 27 juin 1918, à un moment de crise aiguë, peu après le soulèvement du corps tchécoslovaque et en pleine famine, Lénine déclare à une conférence de syndicats et de comités d'usines à Moscou :

« Il est évident que les larges masses des travailleurs comprennent un tas de gens qui — vous le savez mieux que quiconque, chacun de vous l'observe à la fabrique ! — ne sont pas et ne peuvent être des socialistes éclairés puisqu'ils sont obligés de travailler comme des forçats à l'usine et n'ont ni le temps ni la possibilité de devenir des socialistes. »

D'où, dit Lénine, deux aspects dans leur idéologie :

— *Premier aspect :*

« On conçoit que ces gens voient avec sympathie qu'à l'usine les ouvriers grandissent, ont les moyens d'apprendre à gérer eux-mêmes les entreprises [...], seul travail qui permette aux ouvriers de réaliser enfin leur aspiration de toujours : faire servir les machines, les fabriques, les usines, la technique la plus perfectionnée [...] non pas à exploiter mais à améliorer la vie [...] de l'immense majorité. »

O.C., t. 27, p. 496.

— *Deuxième aspect :*

« Mais lorsqu'ils voient comment, à l'Ouest, au Nord et à l'Est, les forbans impérialistes profitent de la faiblesse de la Russie pour lui arracher le cœur, et tant qu'ils ne savent pas où en est le mouvement ouvrier dans les autres pays, on conçoit qu'ils se laissent aller au désespoir. Il serait ridicule et absurde de penser que la société capitaliste basée sur l'exploitation puisse engendrer immédiatement une parfaite conscience de la nécessité du socialisme et la compréhension de celui-ci [...]. »

Ibid.

Lénine dit même qu'il est naturel que les « couches laborieuses », tenaillées par la faim, assiégées de toutes parts, « *éprouvent le désir d'envoyer tout promener* » (*ibid.*, p. 497). Mais, plus loin, il insiste sur l'apparition et la consolidation d'une idéologie nouvelle chez les ouvriers. Parlant de cas de corruption dans les « détachements du ravitaillement », il dit :

« Du moment que nos détachements ne remplissent pas leurs tâches, c'est qu'il faut en fournir de plus conscients, de plus larges quant au nombre d'ouvriers dévoués à leur classe; *or, ces ouvriers-là sont beaucoup plus nombreux que ceux qui se sont laissé corrompre.* »

L'aspect principal de la contradiction au sein du prolétariat est à ce moment pour Lénine la fraction consciente du prolétariat et l'idéologie nouvelle dont elle est porteuse. Et Lénine indique déjà —

c'est conforme, on l'a vu à plusieurs reprises, au noyau invariant de son système de pensée — *en quelle direction doit porter l'effort principal de concentration de ce prolétariat conscient* : ce doit être non la production industrielle mais l'État et les affaires de la société entière :

« Il faut que [...] tant qu'on est encore plongé dans les ténèbres, tant qu'on ne croit pas en l'ordre nouveau, les ouvriers organisés des villes, les ouvriers organisés des fabriques et des usines deviennent la classe dominante [...]. N'oubliez pas que *la révolution ne pourra conserver aucune de ses conquêtes si vous ne vous occupez, dans vos comités de fabrique et d'usine, que de questions techniques*, ou de vos intérêts ouvriers purement financiers [...]. Vos comités de fabriques et d'usines doivent cesser d'être seulement des comités d'usines; ils doivent devenir les cellules politiques fondamentales de la classe dominante. »

Ibid., p. 506-507.

Tout le discours dont est extrait ce passage est un appel vibrant à l'élite de la classe ouvrière, à laquelle Lénine dit clairement : *sortez des usines pour faire la Révolution!* Assiégés comme nous le sommes, c'est la seule issue !

« Si chaque comité comprend qu'il est un dirigeant de la plus grande révolution que le monde ait connue, nous allons conquérir le socialisme pour le monde entier ! »

Ibid., p. 508.

Ainsi, dès juin 1918 (on a vu que c'est également le moment décisif du dénouement de la « lutte de classes » à la campagne et de la « croisade pour le blé »), le choix est fait sans ambiguïté de *répartir la partie combative et communiste de la classe ouvrière dans les fonctions clés hors de la production*. Cela comporte en puissance, on le verra par la suite, une détérioration des caractéristiques politiques et idéologiques de la population productive. Mais le premier État prolétarien du monde a survécu à ce prix.

Pour la première fois dans l'Histoire après l'écrasement de la Commune de Paris, une réponse concrète est apportée à la question

posée depuis Marx : quelle peut être la forme concrète de la prise du pouvoir par le prolétariat ? Dans les conditions exceptionnellement difficiles de la première percée durable, Lénine apporte *pratiquement* une réponse radicale : *la transformation physique du prolétariat révolutionnaire en appareils de pouvoir d'État* — armée, administration, police, propagande. L'épopée de la guerre civile n'est autre que l'histoire même de cette fantastique transfusion. Il n'est pas question de la retracer ici ¹.

Qui pourra contester que sans ce choix d'une audace incroyable — transformer par des vagues successives la classe ouvrière consciente en armée, administration, police, etc — la jeune République soviétique aurait succombé en quelques mois aux coups de la réaction intérieure et extérieure (14 pays impérialistes intervinrent pendant la guerre civile sur le territoire soviétique, dont l'Angleterre, la France et le Japon) coalisée contre elle ?

Mais comment n'en pas voir en même temps le coût et les conséquences profondes ? Un processus est mis en marche, qui conduira, à la fin de la guerre civile, à considérer que le « vrai prolétariat » a été arraché à la production par les tâches de la lutte armée et de la politique, que les ouvriers actifs encore employés ne sont, pour l'essentiel, plus le prolétariat légitime, bref qu'il n'existe plus de prolétariat au sens plein. Plus grave : les terribles sacrifices du prolétariat engagé dans les combats entraînent parfois des attitudes idéologiques de mépris envers certaines tâches de l'arrière, réservées aux éléments politiquement arriérés ou peu sûrs — dont les membres des anciennes classes capitalistes et bourgeoises, astreintes au « travail

1. Quelques exemples. Au lendemain de l'insurrection d'Octobre, le sabotage des fonctionnaires tsaristes fût en partie brisé grâce à un premier afflux d'ouvriers révolutionnaires dans l'administration d'État. Des marins de la flotte de la Baltique et des ouvriers de l'usine Siemens-Schuckert de Petrograd viennent faire fonctionner le nouveau commissariat du Peuple aux Affaires étrangères. Les ouvriers de l'usine Poutilov aident à édifier l'appareil du commissariat à l'Intérieur.

L'afflux du prolétariat révolutionnaire de tous les centres industriels du pays donna à l'Armée rouge son fer de lance et son âme. En mai-juin 1919, quand la conjonction de l'offensive du général tsariste Ioudénitch et des soulèvements contre-révolutionnaires de Krasnaïa Gorka et de Séraïa Lochad menaçait directement Petrograd, environ 13 000 ouvriers de Petrograd rejoignirent, après une brève formation militaire, la 7^e armée qui défendait la ville et se trouvait très affaiblie.

obligatoire ». Que dans cette lutte acharnée, le prolétariat ait mobilisé la force de travail de la bourgeoisie renversée, ce n'est que justice. Mais que par là certaines formes de mépris du travail manuel aient pu s'insinuer dans ses rangs, c'est en même temps un risque de dégénérescence idéologique pour la suite ¹.

1919

Le 20 janvier 1919, dans le rapport au II^e Congrès des syndicats de Russie, l'analyse de Lénine comporte la même *appréciation double* du prolétariat qu'en 1918, plus précise sur certains points :

1. « Bien qu'il ne fût pas question d'armer les membres des classes plus aisées, les dirigeants soviétiques n'avaient nullement l'intention de les dispenser des fardeaux de la guerre. Trotsky annonça le 10 juillet [1918] que les bourgeois seraient mobilisés pour des tâches non combattantes de l'arrière parmi les plus dures et les plus sales, et [...] il s'écria : « Nos pères et nos grands-pères ont servi vos pères et vos grands-pères, nettoyant la saleté et la crasse : nous vous obligerons à nettoyer la saleté! »

« Un décret du 20 juillet établit formellement l'obligation du travail à l'arrière pour les membres des classes bourgeoises âgés de 18 à 45 ans. [...] Parmi eux : directeurs de sociétés, employeurs de travail salarié, anciens avocats, agents de change, journalistes bourgeois, prêtres, moines, anciens officiers ou dirigeants d'administrations. » (W. H. Chamberlin, *The Russian Revolution*, t. 2, p. 27-28.)

Qu'on transforme un directeur de société commerciale ou un propriétaire de maisons de passe en balayeur de rues, voilà assurément une chose excellente... à condition que tout le monde ne se mette pas, du coup, à considérer comme méprisable (ou encore plus méprisable que par le passé) le métier de balayeur de rues! Si les ouvriers mettent des bourgeois à leur place, et se mettent à mépriser l'état d'ouvrier à mesure qu'il change de titulaire, on n'en sort plus!

Certes, c'est là pousser le raisonnement à l'absurde : la situation concrète dans les premières années de l'Union soviétique était bien plus complexe. Il reste que d'un point de vue marxiste, il y a quelque contradiction à considérer le travail manuel comme une punition et que les circonstances de la naissance de l'idéologie soviétique dans l'acharnement de la guerre civile n'ont pas contribué à clarifier ce point.

En Chine, les « écoles du 7-Mai » (rééducation des cadres par le travail manuel) sont nées de la Révolution culturelle. De nombreux témoignages insistent sur le fait que les cadres qui y sont passés, loin d'en être humiliés ou rendus suspects *en sont au contraire valorisés*.

— « L'ouvrier n'a jamais été séparé de l'ancienne société par une muraille de Chine. Et il a conservé une bonne part de la *psychologie traditionnelle* de la société capitaliste. Les ouvriers construisent une société nouvelle, *sans s'être transformés en hommes nouveaux, débarrassés de la boue du monde ancien; ils sont encore jusqu'aux genoux plongés là-dedans.* »

— « Mais les travailleurs voient grâce à leur propre expérience que le pouvoir est entre leurs mains, que personne ne les aidera s'ils ne s'aident pas eux-mêmes. *Telle est la psychologie nouvelle qui se crée dans la classe ouvrière [...].* »

O.C., t. 28, p. 446-448.

« Psychologie nouvelle » contre « psychologie traditionnelle » : la dichotomie idéologique dans la classe ouvrière détermine une lutte spécifique sur le terrain des mentalités.

*Les « samedis communistes » s'incrivent dans cette lutte entre les deux « psychologies », dans la société et au sein même de la classe ouvrière*¹. Ils sont en quelque sorte la forme que prend l'offensive de la partie « communiste » des ouvriers dans la production. Lénine espère que le « travail communiste » contribuera à forger l'avant-garde ouvrière. Il compte même sur les « samedis communistes » comme instrument de sélection pour le recrutement du Parti communiste :

« Il faut continuer l'épuration, en mettant à projet l'initiative des « samedis communistes » : n'admettre dans le Parti qu'après, disons, six mois de « noviciat » ou de « stage », consistant à effectuer un « travail sur le mode révolutionnaire ». »

O.C., t. 29, p. 437.

Point ultime de l'offensive *communiste* dans la production et — dans une certaine mesure — l'appareil d'État, les « samedis » concen-

1. Sur la question du travail manuel, ils jouent évidemment un rôle important de révolutionnarisation, à l'inverse de certains aspects, soulignés plus haut, du travail obligatoire des anciens bourgeois. Ils incarnent la tendance idéologique contraire : valorisation et non mépris du travail manuel. Point important — quoique encore embryonnaire — de la lutte entre les deux voies au sein de l'idéologie bolchevique.

trent de nombreux traits du contenu de principe du « communisme de guerre ». Ils reflètent également l'appréciation relativement optimiste du moment sur le rapport de forces *social* à l'intérieur de la République soviétique :

« Les « samedis communistes » ont, entre autres, projeté une vive lumière sur le caractère de classe de l'appareil d'État sous la dictature du prolétariat. [...] L'idée a été avancée par le Comité central d'un parti qui compte de 100 000 à 200 000 membres [...]. Cette idée a été reprise par les ouvriers syndiqués. *Nous en comptons jusqu'à 4 millions en Russie et en Ukraine*. Ils sont, dans leur immense majorité, pour le pouvoir d'État prolétarien, pour la dictature du prolétariat. 200 000 et 4 millions, voilà le rapport des « engrenages », s'il m'est permis de m'exprimer ainsi. »

O.C., t. 29, p. 437.

1920

L'appréciation du rapport de forces social se transforme en 1920 : par là même, le rôle et la possibilité d'extension du « travail communiste » se trouve restreint. En même temps, si le thème de la double idéologie de la classe ouvrière est encore présent, il y a un *durcissement très net* dans la qualification de l'aspect négatif. Le laminage du prolétariat par la guerre civile est perçu beaucoup plus vivement — et aussi l'idée que le meilleur du prolétariat est passé dans les appareils de la dictature. D'où le ton rigoureux (c'est également l'époque où Lénine écrit *la Maladie infantile...*).

Le 12 juin 1920, Lénine déclare :

« Nous maintenons que les ouvriers, qui ont assumé toutes les charges, qui ont réalisé l'ordre et la stabilité du pouvoir des soviets au prix des plus grands sacrifices, doivent se considérer comme le détachement d'avant-garde appelé à entraîner le reste de la masse laborieuse en l'éduquant et en la disciplinant, car nous savons que *le capitalisme nous a laissé en héritage des tra-*

vailleurs totalement ignorants et abrutis, qui ne comprennent pas que l'on puisse travailler autrement que sous la trique du capital : sous la direction de l'ouvrier organisé. Mais ils peuvent le comprendre si nous le leur démontrons dans la pratique. »

O.C., t. 31, p. 179.

Et le même discours (il s'agit d'une conférence à des responsables du travail à la campagne) préconise une orientation autoritaire à l'encontre des aspects négatifs de la classe ouvrière. L'idée apparaît que tant de sacrifices dans l'Armée rouge et au front donnent des droits à la partie du prolétariat qui les a consentis :

« Pour rétablir l'économie, la discipline est indispensable. La dictature du prolétariat doit consister avant tout pour la partie la plus avancée, la plus consciente et la plus disciplinée des ouvriers des villes et de l'industrie, eux qui souffrent plus que tous autres de la faim et *qui ont consenti des sacrifices inouïs pendant ces deux dernières années*, à éduquer, instruire et discipliner *le reste du prolétariat qui souvent est inconscient*, ainsi que toutes les masses laborieuses et la paysannerie. Doivent être bannis toute sentimentalité et tout bavardage sur la démocratie. »

O.C., t. 31, p. 179.

La guerre civile a tracé une ligne de démarcation : la partie du prolétariat qui est restée à l'arrière et ne s'y est pas engagée est qualifiée d'« *inconsciente* ». De fait, de plus en plus, l'idéologie joue un rôle essentiel dans la définition du prolétariat que donne Lénine : les conditions exceptionnelles de la Révolution et de la guerre civile le conduisent à ne plus définir le prolétariat simplement par sa place habituelle dans les rapports de production, mais à tenir compte de *l'origine de classe* antérieure à la Révolution, des caractéristiques politico-idéologiques, de la façon d'agir. Le tourbillon, il est vrai, a tout mêlé.

A la fin de la guerre, on s'y retrouve de moins en moins. *Qui est ouvrier*? L'ancien métallo des usines Poutilov devenu garde rouge, puis membre d'un détachement du ravitaillement, puis cadre dans l'Armée rouge... et qui est maintenant employé dans l'appareil administratif d'un commissariat du Peuple? Mais il ne prend plus part à

la production qu'à l'occasion irrégulière de « samedis communistes »... Ou bien faut-il qualifier d'« ouvrier » le commerçant de Petrograd, prospère avant la Révolution et qui, ruiné, a réussi à trouver un emploi de manœuvre dans une usine désertée par les ouvriers engagés dans l'Armée rouge? Mais il s'est embauché pour échapper à la mobilisation du travail; avant la Révolution, tout le séparait des ouvriers dont il n'a jamais embrassé la cause, et maintenant il hait le régime soviétique par la faute duquel il a perdu sa fortune ¹.

1921

L'explosion de mécontentement qui éclate dans nombre d'usines de Petrograd et d'autres centres au tout début de l'année 1921 précipite les choses et *radicalise la position de Lénine*. Si le prolétariat c'est justement — comme l'a défini Lénine — cette élite ouvrière qui accepte tous les sacrifices pour fonder un État nouveau, la foule revendicative, mécontente, démoralisée par le froid et la faim, qui abandonne la production et se répand en grèves en février 1921, *ne peut être qualifiée de prolétariat*. Les caractéristiques idéologiques et, dans de nombreux cas, l'origine de classe, s'y opposent. Outre la pénétration par les débris de la bourgeoisie et de la petite bourgeoisie, les ouvriers encore occupés ont massivement fait leur jonction avec le village, retrouvant leurs attaches paysannes pour survivre et se ravitailler, et faisant dès lors le plus souvent leur la revendication paysanne de « libre commerce du blé ». De toute façon, la production industrielle est pratiquement anéantie et il n'y a plus de base matérielle pour une véritable classe ouvrière. Les ouvriers bricolent, fabriquent de menus

1. « Des hommes et des femmes d'origine bourgeoise et petite-bourgeoise, généralement hostiles à la dictature du prolétariat, ont pénétré dans les rangs de la classe ouvrière pour bénéficier des rations des travailleurs manuels ou pour essayer de faire oublier leur origine de classe. » (Charles Bettelheim, *op. cit.*, p. 151-152.)

objets d'usage courant qu'ils troquent ou vendent sur des marchés parallèles (les fameux « briquets » devenus le symbole de la Russie industrielle lumpénisée, survivant péniblement sur les expédients d'une économie de bidonville); souvent même ils vendent les pièces détachées, les machines, le reste d'équipement de leur entreprise ¹...

C'est en cette année 1921 que Lénine lance sa phrase célèbre : « *Le prolétariat a disparu.* » Il donne alors la définition la plus restrictive du prolétariat.

Le 17 octobre 1921, dans un rapport sur la NEP qu'il présente au Congrès des services d'éducation politique, Lénine dit :

« [Le prolétariat industriel] chez nous, en raison de la guerre, de la ruine et des destructions terribles, est déclassé, c'est-à-dire qu'il a été détourné de son chemin de classe et a cessé d'exister en tant que prolétariat. *On appelle prolétariat la classe occupée à produire les biens matériels dans les entreprises de la grande industrie capitaliste.* Étant donné que la grande industrie capitaliste est minée et que les fabriques et les usines sont immobilisées, *le prolétariat a disparu.* On l'a parfois fait figurer comme tel, d'une façon formelle, mais il n'avait pas de racines économiques. »

O.C., t. 33, p. 59.

On remarquera tout ce qu'exclut une telle définition : transports, chemins de fer, postes, et autres services qui ne sont pas « production de biens matériels »; les ouvriers des petites entreprises; les salariés des artisans; et, bien sûr, puisque seul est considéré ici le prolétariat industriel, les ouvriers agricoles.

Il est vrai que les circonstances incitent Lénine à une telle rigueur

1. Carr donne les chiffres suivants, repris de statistiques soviétiques : « Le nombre des ouvriers salariés de l'industrie [...] qui avait atteint 3 000 000 en 1917, déclina progressivement, tombant à 2 500 000 en 1918, 1 480 000 en 1920, et 1 240 000 en 1921. » (*Op. cit.*, t. 2, p. 197.) Malheureusement, on ne dispose pas de données précises sur la composition de cette classe ouvrière de 1921 : dans quelle proportion est-elle composée d'ouvriers d'avant 1917? de nouvelles recrues d'origine paysanne? d'origine urbaine? de membres des anciennes classes capitalistes et bourgeoises? Il serait particulièrement précieux de disposer de telles données pour les usines de Petrograd les plus touchées par les troubles de février 1921 : l'aciérie Troubotchny, l'usine de tabac Laferme, la fabrique de chaussures Skorokhod, les entreprises métallurgiques Baltik et Patronny, et même l'usine métallurgique Poutilov, dont l'effectif était tombé à 6 000 ouvriers. (Cf. Paul Avrich, *La Tragédie de Cronstadt*, Paris, 1975, p. 41-47.)

dans la définition : ne s'agit-il pas de justifier la NEP et le primat absolu d'une remise sur pied de l'appareil productif, au prix de larges concessions au capital privé? Cela peut donner l'impression que Lénine se limite à une définition strictement économique du prolétariat. En réalité, la détermination est surtout politique et idéologique : Lénine cherche à caractériser ce qui, du point de vue matériel, produit la « *psychologie prolétarienne* » — et c'est cette « psychologie » qui lui importe ¹. Il revient sur cette question plusieurs fois, et en particulier au XI^e Congrès du PC(b)R.

1922

Le 27 mars 1922 — après un an de NEP — Lénine expose, dans son rapport au XI^e Congrès, les difficultés qu'a rencontrées le Bureau politique du parti communiste en cherchant à reconstruire un centre économique dans le bassin du Donetz, en Ukraine. L'Ukraine émerge d'une période agitée de séparatisme, d'annexions, de pouvoirs successifs et de guerres; la situation politique y est particulièrement embrouillée. Lénine parle des tentatives de liaison avec les organisations locales :

« Là-bas, nous avons affaire à des ouvriers. Très souvent, quand on dit « ouvriers », on pense que cela signifie prolétariat des usines. Pas du tout. Chez nous, depuis la guerre, des gens qui n'avaient rien de prolétaire sont venus aux fabriques et aux usines; ils y sont venus pour s'embusquer. Et aujourd'hui, les conditions sociales et économiques sont-elles, chez nous, de nature à pousser de vrais prolétaires dans les fabriques et les usines? Non. C'est faux. C'est juste d'après Marx. Mais Marx ne parlait pas de la Russie; il parlait du capitalisme dans son ensemble, à dater

1. Dans le plan d'un discours que devait prononcer Lénine au Congrès des syndicats, en mai 1921, on relève ces indications lapidaires :

« 15. Le prolétariat se décline-t-il? Oui! Conclusions? Idéologie de petits propriétaires.

16. La grande production et les machines, base matérielle et *psychologique* [souligné par Lénine] du prolétariat. *D'où déclasserment.* » (O.C., t. 42, p. 317.)

du quinzième siècle. Ç'a été juste durant six cents années, mais c'est faux pour la Russie d'aujourd'hui. Bien souvent, ceux qui viennent à l'usine ne sont pas des prolétaires, mais toutes sortes d'éléments de rencontre. »

O.C., t. 33, p. 305.

Voici atteint le point extrême du paradoxe : non seulement être ouvrier à la production industrielle dans la Russie de 1922 n'est pas une garantie d'appartenance au prolétariat... *mais c'est même une profession suspecte!* Cela veut dire, au mieux, que l'on a coupé aux détachements du ravitaillement, à la mobilisation dans l'Armée rouge. Au pire, qu'on est un ancien possédant ou même un « garde blanc » reclassé! De toute façon, pour ce qui est de l'activité concrète, on passe son temps — par la force des choses — à bricoler et à se livrer à de petits commerces pour survivre : rien de très prolétarien.

Quant au prolétariat passé à l'appareil d'État, ou du moins la partie qui survit en 1922 après les années de saignée, il chevauche une gigantesque machine héritée du passé (quelque 5 millions de fonctionnaires au début de la NEP!), dont le contrôle est, pour Lénine à cette époque, un problème lancinant et fondamental :

« [...] si nous considérons Moscou — 4 700 communistes responsables — et si nous considérons la machine bureaucratique, cette masse énorme, qui donc mène et qui est mené? Je doute fort qu'on puisse dire que les communistes mènent [...]. C'est eux qui sont menés.

[...] Les communistes qui se mettent à la tête des institutions [...] se trouvent souvent dupés. Aveu très désagréable [...]. Mais il faut le faire, me semble-t-il, *car c'est là à présent le nœud de la question. C'est à cela que se ramène, selon moi, la leçon politique de l'année, et c'est sous ce signe que la lutte se déroulera en 1922.* »

O.C., t. 33, p. 293-294.

Comment résoudre cette question que Lénine qualifie en 1922 de centrale? Le moyen principal, qu'il indique à plusieurs reprises tout au long de cette année et au début de la suivante : jeter dans la bataille de l'appareil d'État de nouvelles forces ouvrières. Il le répète le 31 octobre 1922, à une session du Comité exécutif central, en concluant son discours sur la question de l'appareil d'État :

« [...] ce n'est que sur les ouvriers que nous pouvons compter, pour ce qui est de la sincérité et de l'enthousiasme. »

O.C., t. 33, p. 406.

Autant dire que ce qui peut rester de « prolétarien » au sens ou l'entend Lénine, dans l'hétérogénéité de la population ouvrière de 1922, sera encore mis à contribution pour tenter de prolétarianiser un appareil d'État hypertrophié, incontrôlé. N'est-ce pas risquer de réduire les derniers îlots prolétariens de la population productive ? Et frayer la voie à un cercle vicieux : toute dégradation de la situation d'ensemble de l'appareil productif et administratif déclenche un appel d'ouvriers vers des fonctions de contrôle et de direction, et cet appauvrissement de la base est lui-même un facteur de dégradation.

Concentrer l'effort principal de reconstruction et d'édification économique sur les fonctions de *direction de la production* et non sur les tâches productives de base est conforme au système de pensée de Lénine. Il en est de même du primat des tâches politiques dans l'appareil d'État. Enfin, c'est par une accumulation progressive de forces prolétariennes et d'expérience dans l'administration que Lénine espère, en 1922, réduire les déformations bureaucratiques et améliorer l'appareil soviétique. *Méthode explicitement réformiste*. Aujourd'hui, on peut imaginer, à la lumière de l'expérience soviétique ultérieure et surtout de la Révolution culturelle en Chine, qu'une autre voie était possible : une accumulation de forces prolétariennes *à la base*, une concentration d'expériences et de transformations des tâches productives *élémentaires*, préparant une transformation par bonds de l'appareil d'État, par la méthode de mouvements de masses révolutionnaires. Une telle orientation était-elle praticable dans les conditions concrètes de la Russie de 1922 ? Il est difficile de répondre à cette question. Ce qui est certain, en tout cas, c'est qu'elle transgressait les limites les plus avancées de la pensée de Lénine et des bolcheviks, sur les questions fondamentales du système productif et de l'appareil d'État à l'époque de la dictature du prolétariat. Subjectivement, elle n'était pas possible.

La concentration de l'effort prolétarien sur l'appareil de l'État (et du Parti) au détriment de la base productive a eu d'importantes conséquences sur le développement ultérieur de la formation soviétique; il en est de même de l'appréciation extrêmement pessimiste portée par Lénine en 1921 et 1922 sur la population restant employée dans les usines. Sans doute y avait-il une part d'exagération dans les appréciations de Lénine — exagération motivée par la volonté de mettre en évidence l'urgence *politique* des tâches de reconstruction économique, seules capables de reconstituer les bases matérielles d'une classe ouvrière massive. Et on ne dispose pas de données suffisamment précises pour analyser la composition historique de la classe ouvrière russe en 1921-1922. Mais quelle qu'ait été, dans le détail, cette composition concrète (était-il seulement possible d'en avoir une connaissance suffisante, dans cet immense territoire bouleversé qui émergeait des années de guerre et de Révolution?), l'appréciation portée par Lénine et la politique de concentration sur l'appareil d'État ont joué un rôle objectif durable. On peut en discerner les conséquences à la lumière des événements ultérieurs :

1. L'idée que le meilleur du prolétariat a été absorbé par les appareils de l'État soviétique, les fonctions de direction administrative et de répression (Tchéka) peut, dans une certaine mesure, préparer l'opinion à une autorité excessive et non contrôlée par le bas de ces appareils politiques nouveaux. Cela n'est pas contradictoire avec les critiques extrêmement vives que porte Lénine à l'encontre des appareils administratifs hérités du passé tsariste, et du mauvais fonctionnement de l'administration soviétique dans son ensemble;

2. la caractérisation très pessimiste de la population ouvrière de 1921 et 1922 encore occupée dans les usines pose, évidemment, d'inextricables problèmes de légitimité pour le renouvellement de la classe dirigeante, du Parti, de l'État : le contenu *concret* de la dictature du prolétariat fera ainsi l'objet d'âpres débats tout au long de la NEP ¹.

1. On en trouve de nombreux exemples dans les discussions acharnées du XIV^e Congrès du Parti communiste (décembre 1925) sur le *recrutement* des nouveaux membres du Parti. L'opposition, regroupée autour de l'organisation commu-

On peut trouver également là la racine de cette minutie spécifiquement soviétique dans l'établissement de *l'origine de classe*, qui caractérisera particulièrement l'époque de Staline. Dix ou vingt ans après la Révolution, on juge un individu non seulement sur sa biographie propre et son action, mais aussi sur la profession et la position politique de ses parents, de ses grands-parents, de ses oncles, etc. Inventaire tâtilon, souvent exercé *par en haut*, et qui semble partir du principe que l'origine sociale est, par excellence, le domaine du camouflage,

niste de Leningrad alors dirigée par Zinoviev et Kamenev, s'efforce de tirer parti des courants ouvriéristes et des aspirations égalitaires nées de la NEP et de l'exaspération d'une partie des masses face au capitalisme renaissant : elle appelle à incorporer massivement de nouveaux éléments ouvriers dans le Parti. La majorité, regroupée autour de Staline et Boukharine, renverse cette proposition : sous couvert de prolétarianisation, ce serait ouvrir les portes du Parti à une masse d'éléments fraîchement arrivés des campagnes, ou d'origine bourgeoise et petite-bourgeoise. La discussion sur les « nouvelles couches du prolétariat » tient une grande place dans les débats du Congrès. Boukharine tente de retourner à l'opposition les critiques qui lui ont déjà été faites d'attitude trop favorable à la paysannerie et aux koulaks : « Zinoviev a parlé de matière ouvrière brute. D'où vient cette matière ? a-t-il demandé. Est-il possible qu'il ne comprenne pas d'où elle vient ? Elle vient du village, camarade Zinoviev. Or, il n'est pas difficile de se représenter ce qu'elle peut bien être. Certes, Sarkiss (partisan de l'opposition qui a proposé une admission massive d'ouvriers industriels dans le Parti), qui a travaillé à Bakou, ne pensait pas que sa proposition comportait une déviation paysanne ; pourtant, il en est ainsi. Les opposants clament que nous avons cédé nos positions à l'élément paysan petit-bourgeois, mais leurs deux propositions mènent précisément à capituler devant la petite-bourgeoisie paysanne [...]. » (Discours de Boukharine au XIV^e Congrès, in *La Russie vers le socialisme, la discussion dans le Parti communiste de l'URSS*, Paris, 1926, p. 159.) Kroupskaïa, qui soutient l'opposition, insiste au contraire sur l'aspect prolétarien des masses ouvrières, y compris des éléments fraîchement incorporés : « Le prolétariat, disait Lénine, "se jette d'enthousiasme dans la lutte pour le socialisme", et je ne doute pas qu'il saura s'assimiler les couches qui s'incorporent maintenant à lui. Il ne faut pas s'exagérer les dangers sous ce rapport. » (*Ibid.*, p. 191.) Le rapport de Staline conclut sur la question du Parti, soulignant ainsi son importance, mais reste prudent sur les nouvelles couches prolétariennes, qu'il évite de caractériser. La résolution finale du Congrès reflète la même prudence : « Le Congrès juge nécessaire [...] de s'en tenir à une politique tendant à améliorer la qualité des effectifs du Parti, à attirer un nombre de plus en plus grand d'ouvriers dans ses rangs et à accroître constamment l'importance de son noyau prolétarien. En même temps, [...] le Congrès repousse toute politique tendant à enfler démesurément les rangs du Parti en y incorporant des éléments semi-prolétariens qui ne sont pas encore passés par l'école des syndicats et, en général, par les organisations prolétariennes. » (*Ibid.*, p. 362.) Le savant balancement de la résolution finale montre bien à quel point la question est épineuse. L'idée s'en dégage cependant qu'on apprend à être prolétaire (« l'école des syndicats et [...] organisations prolétariennes ») dans la Russie de 1925 : on ne l'est pas nécessairement du simple fait de sa place dans les rapports de production.

des apparences, des substitutions : tel qu'on croit ouvrier ne l'est pas de souche, tel qui se dit paysan a des accointances koulaks, etc.;

3. enfin, la caractérisation pessimiste de 1921-1922 conduit tout naturellement à considérer *la discipline du travail* comme une discipline *imposée* à un rassemblement hétérogène du point de vue de l'origine et de la position de classe, plutôt que comme l'auto-organisation de la classe ouvrière. C'est le postulat implicite de toutes les offensives autoritaires en matière d'organisation du travail dans les années qui ont suivi la mort de Lénine. De même que toutes les poussées démocratiques sur cette question sont plus ou moins liées à une appréciation positive du caractère prolétarien des masses ouvrières. L'analyse contradictoire de la classe ouvrière varie avec la situation concrète et contribue à déterminer des positions contradictoires en matière d'organisation du travail : c'est l'un des processus dialectiques à l'œuvre dans le développement de la formation soviétique. L'éclatement entre les différentes composantes de la caractérisation de classe — « être de classe, origine de classe, position de classe » pour reprendre la terminologie rigoureuse de Mao Tsé-toung — lié à l'histoire spécifique des premières années de la Révolution soviétique, n'a jamais été maîtrisé d'une façon systématique, ce qui n'a fait qu'en renforcer l'efficace souterrain.

En 1929 et dans les années suivantes — de la collectivisation agraire et du I^{er} Plan quinquennal — ces contradictions surgissent à nouveau avec force. La « dékoulakisation » (« suppression des koulaks en tant que classe ») se répercute sur l'organisation du travail industriel, dans la mesure où afflue dans les usines une population fraîchement arrivée des campagnes. La rigueur de l'« offensive bolchevique » au village trouve son prolongement naturel à l'usine : les réflexes formés au cours de la guerre civile et au début de la NEP jouent à nouveau ¹.

1. En avril 1929, à la 16^e conférence du Parti, Kouibitchev, dans l'un des rapports sur le Plan quinquennal, défend *une politique très ferme en matière de discipline du travail*. Il cite l'article de Lénine de 1918, *Les Tâches immédiates du pouvoir des soviets*, et particulièrement les passages où Lénine appelait à « la discipline de fer pendant la durée du travail » et « l'obéissance inconditionnelle des masses

Il s'est avéré par la suite que l'éclatement de la légitimité prolétarienne dans les années 1921-1922, portait en germe à la fois la naissance d'une aristocratie nouvelle issue de l'ex-prolétariat, et la possibilité de pratiques répressives à l'égard des masses ouvrières.

Lénine indiquait que la NEP, tout en autorisant une certaine renaissance du capitalisme, permettrait surtout de *reconstituer le prolétariat*. Mais la mort a interrompu l'œuvre de Lénine avant que ce nouveau

à la volonté unique du dirigeant du procès de travail ». Kouibitchev fonde explicitement l'offensive politique pour le renforcement de la discipline du travail sur l'afflux de travailleurs d'origine rurale. « Pour répondre aux besoins d'une industrie en expansion, il était nécessaire et serait encore plus nécessaire à l'avenir de faire venir un nombre relativement important de travailleurs de la campagne. Mais précisément " ces éléments, ces strates de la classe ouvrière " *étaient en règle générale les moins disciplinés, les moins aptes à la discipline du travail.* » (E. Carr et R. W. Davies, *Foundations of a planned economy*, Pelican Book, 1974, p. 551.)

D'où le thème, de plus en plus fréquent à cette époque, d'une offensive contre l'idéologie rurale dans les usines... sorte de « dékoulakisation » de la classe ouvrière!

Voir, sur cette question, l'ouvrage de Merle Fainsod, *Smolensk à l'heure de Staline* (Paris, 1967), qui reproduit des documents des archives de Smolensk : « Le 21 février 1929, le Comité central du Parti adressa une circulaire à toutes les organisations du Parti, sous le sceau " interdit à la publication ". Ce document évoquait tout d'abord " la détérioration de la discipline du travail " dans les usines; il l'attribuait principalement à " *l'apparition, dans les centres de production, de nouvelles couches d'ouvriers, dont la plupart avaient des attaches avec la campagne. C'est pourquoi ils adoptent le plus souvent des attitudes propres à la vie rurale et se laissent dominer par des considérations économiques égoïstes [...]* " » p. 342.)

Un rapport de l'OGPU de 1929, « Sur la situation de la classe ouvrière dans la région Ouest », cite différentes manifestations de mécontentement et conclut : « De telles attitudes peuvent être attribuées en premier lieu à *des ouvriers qui sont en contact avec l'agriculture* et qui travaillent depuis peu dans les entreprises industrielles : ils ne participent absolument pas à l'effort de production et dans une certaine mesure influencent les hésitants [...]. En ce qui concerne la compétition socialiste organisée dans les entreprises [...] dans bon nombre d'endroits règnent une apathie et une nonchalance exceptionnelles [...]. » (Fainsod, *ibid.*, p. 346.)

On peut trouver étrange que la police s'érige en juge des qualités idéologiques et du niveau d'effort productif des masses ouvrières. Mais la Tchêka, devenue OGPU, se tient toujours pour détentrice d'une légitimité prolétarienne — conférée par son origine, les conditions de sa naissance, son rôle dans la fondation périlleuse du nouvel État — qu'elle ne reconnaît pas aux nouveaux venus de la production industrielle. Y aurait-il une « essence prolétarienne » inaltérable, insensible aux variations de l'existence et de la place dans la production? D'un point de vue dialectique, tout phénomène peut se transformer en son contraire, et il n'est aucune chose qui ait une nature unique et immuable. Mais, sur cette question essentielle de la caractérisation de classe, l'idéologie bolchevique tâtonne entre la méthode dialectique et la méthode métaphysique...

prolétariat prît forme et fît son entrée dans l'Histoire. Quelle eût été la politique de Lénine à l'égard de ces forces ouvrières neuves ? Quels instruments théoriques aurait-il produit pour analyser concrètement ce phénomène radicalement inédit : la production d'une classe ouvrière nouvelle dans les conditions spécifiques d'une forme de dictature du prolétariat ?

L'évolution de la position de Lénine sur la question *syndicale* et la complexité de ses analyses politiques, dans le débat acharné qui divisa le parti bolchevik à ce sujet à la fin de l'année 1920 et au début de 1921, permettent de saisir la rigueur dialectique avec laquelle Lénine traitait ce type de question, et qu'il aurait sans doute mise en œuvre d'une façon encore plus profonde si le temps lui avait été laissé d'aborder les contradictions nées de l'émergence d'une nouvelle force ouvrière. Les contradictions fondamentales dans la classe ouvrière productive et le personnel d'origine ouvrière des structures étatiques, administratives, syndicales, sont déjà — quoique de façon à plusieurs égards embryonnaire — au centre de ces débats touffus qui ont de peu précédé la NEP.

C'est à propos des syndicats, et en polémique contre les simplifications de Trotsky et Boukharine, que Lénine déclare au VIII^e Congrès des soviets, en décembre 1920 :

« [Trotsky] prétend que, dans un l'État ouvrier, le rôle des syndicats n'est pas de défendre les intérêts matériels et moraux de la classe ouvrière. C'est une erreur. Le camarade Trotsky parle d'un « État ouvrier ». Mais c'est une abstraction ! [...] En fait, notre État n'est pas un État ouvrier, mais ouvrier-paysan, c'est une première chose ¹.

[...] Mais ce n'est pas tout [...]. Notre État est un État ouvrier *présentant une déformation bureaucratique* [souligné par Lénine] [...]. Et alors, dans un État qui s'est formé dans ces conditions concrètes, les syndicats n'ont rien à défendre ? On peut se passer

1. Lénine corrigera cette formulation dans la *Pravda* du 21 janvier 1921, acceptant sur cette question de définition une critique de Boukharine : « J'aurais dû lui dire : un État ouvrier est une abstraction. En réalité, nous avons un État ouvrier, premièrement, avec cette particularité que c'est la population paysanne et non ouvrière qui prédomine dans le pays, et, deuxièmement, c'est un État ouvrier avec une déformation bureaucratique. » (*O.C.*, t. 32, p. 41.)

d'eux pour défendre les intérêts matériels et moraux du prolétariat entièrement organisé? C'est un raisonnement complètement faux du point de vue théorique.

[...] Notre État est tel aujourd'hui que le prolétariat totalement organisé doit se défendre, et nous devons utiliser ces organisations ouvrières pour *défendre les ouvriers contre leur État*, et pour que les ouvriers défendent notre État. Ces deux défenses s'opèrent au moyen d'une combinaison originale [...]. »

O.C., t. 32, p. 16-17.

Ces indications montrent que Lénine rejetait l'approche métaphysique et mécaniste dans cette question fondamentale : la caractérisation prolétarienne de l'État soviétique et de la classe ouvrière, et leurs rapports. Et c'est en plein cœur de la discussion sur les syndicats que Lénine se lance dans un débat philosophique avec Boukharine sur la *méthode dialectique* (*A nouveau les syndicats*, in O.C., t. 32, p. 67-109 — voir en particulier p. 93-96). C'est précisément sur *la nature contradictoire de tout objet et de tout phénomène* que porte la démonstration de Lénine. Il est évident qu'à travers le problème des syndicats, c'est celui du développement contradictoire de la classe ouvrière dans la structure soviétique qui est alors au centre de la réflexion de Lénine :

« La logique formelle [...] prend des définitions formelles en se guidant sur ce qui est le plus courant, ou sur ce qui saute aux yeux le plus souvent, et elle s'arrête là. Si, ce faisant, on prend deux définitions différentes, ou davantage, et si on les juxtapose d'une façon tout à fait fortuite [...], nous obtenons une définition éclectique, qui indique sans plus des aspects différents de l'objet. La logique dialectique exige que nous allions plus loin. Pour connaître réellement un objet, il faut embrasser et étudier tous ses aspects, toutes ses liaisons et « médiations ». Nous n'y arriverons jamais intégralement, mais la nécessité de considérer tous les aspects nous garde des erreurs et de l'engourdissement. Voilà un premier point. Deuxièmement : la logique dialectique exige que l'on considère l'objet dans son développement, son « mouvement propre » (comme dit parfois Hegel), son changement [...]. »

O.C., t. 32, p. 94.

Ce traitement dialectique des contradictions a-t-il été assimilé par la pensée bolchevique après la mort de Lénine? Certes un corps de

doctrine a pris forme dans les années suivantes en Union soviétique sous le nom de « léninisme ». Mais dans les débats ultérieurs, on se réfère plus volontiers à la politique concrète de Lénine qu'à sa *méthode*. Telle appréciation *datée* de Lénine sur un objet particulier ou une situation spécifique, sera extraite et replacée dans une conjoncture concrète différente, universalisée souvent au détriment de la manière matérialiste et dialectique qu'avait Lénine d'aborder les problèmes. C'est une pensée vivante et donc nécessairement inachevée, que la mort interrompt brutalement en 1924 : le « léninisme », qui naît alors, n'est pas le prolongement de la pensée de Lénine, c'est autre chose.

En matière d'organisation du travail, le moment de l'interruption grève lourdement l'héritage : la mort de Lénine intervient alors que sa conception « taylorienne » du procès de travail industriel (réduction aux éléments simples et séparation entre conception et exécution), qui pouvait, à son point de vue, se combiner avec d'importantes transformations démocratiques et même les favoriser, vient d'être surdéterminée par la déliquescence de la classe ouvrière à l'issue de la guerre civile, et l'extension de la dictature du prolétariat à d'importants secteurs de la population productive industrielle et urbaine, considérée comme non prolétarienne. Les limites propres de la pensée bolchevique et de la formation sociale russe, puis soviétique, se doublent ainsi d'un nouveau tournant autoritaire lié aux conséquences de la guerre.

En recherchant dans le taylorisme la simplification du travail manuel, dont il attendait à la fois la libération de la classe ouvrière par une importante réduction en durée d'un travail devenu plus productif, et l'extension, dans un avenir plus ou moins éloigné, des tâches productives à l'ensemble de la société, Lénine s'efforçait de mettre au service de la première révolution prolétarienne durable tout ce que son époque lui paraissait avoir produit d'utilisable à cette fin.

Mais le taylorisme — ou toute forme d'organisation du travail basée sur des principes similaires — portait aussi en lui la bureaucratisation du procès de travail et l'exacerbation de la division entre tra-

vail manuel et travail intellectuel. Il perpétuait ou accentuait de profondes contradictions au cœur même du système social : dans l'appareil productif.

Lénine passa une bonne partie de ses dernières années à traquer « Oblomov ¹ » dans l'appareil d'État soviétique. Mais au moment de la disparition de Lénine, la NEP s'installant, Oblomov, phénix renaissant toujours de ses cendres et survivant tenace de toutes les révolutions passées, se faisait une nouvelle jeunesse dans les entrailles de la société soviétique : le chantier, la mine, l'atelier, l'usine...

1. Oblomov, nom du personnage central d'un roman célèbre d'Ivan Gontcharov.

Le 6 mars 1922, Lénine déclarait à une réunion de métallos communistes :

« [Maïakovski] dans son poème [...] tourne en ridicule les réunions et raille les communistes qui ne font que siéger et siéger. Je ne sais ce qu'il en est pour la poésie, mais pour la politique je certifie que c'est absolument juste [...]. Il y avait autrefois en Russie un personnage typique : Oblomov. Il restait tout le temps couché sur son lit à faire des plans. Depuis, beaucoup de temps a passé. La Russie a fait trois révolutions, et malgré cela les Oblomov sont restés, car Oblomov n'était pas seulement un propriétaire foncier, mais aussi un intellectuel, et pas seulement un intellectuel, mais aussi un ouvrier et un communiste. Il suffit de nous regarder siéger, de nous regarder travailler dans les commissions, pour dire que *le vieil Oblomov est encore là, et qu'il faut le laver, le nettoyer, le secouer et le battre longtemps pour qu'il en sorte quelque chose.* » (O.C., t. 33, p. 226-227.)

Table

Introduction : L'amour de la vie.	7
---	---

I

Lénine et les paysans

1. Le mouvement de masse.	23
2. La faim	33
3. La haine.	50
4. La Révolution culturelle.	62

II

Lénine et Taylor

1. Qu'est-ce que le système Taylor?	77
2. Limites de la critique de Taylor par Lénine avant la révolution d'Octobre	84
3. Complexité de la position « taylorienne » de Lénine en 1918	105
4. Chemins de fer : émergence de l'idéologie soviétique du procès du travail	117
5. Les « samedis communistes »	138
6. Le prolétariat introuvable	151